42e Année. N° 6.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

APR 2 - 1935

LA REVUE DE PARIS

15 MARS 1935

		Pages.
abriel Hanotaux . .	*Les Lettres de l'Impératrice Eugénie.*	245
mpératrice Eugénie.	*Lettres inédites.*	255
ène Nemirovsky . .	*Le Vin de Solitude.* — II.	266
oseph Chapiro. . . .	*En Visite chez M. de Valera.*	305
ristan Bernard . . .	*Départ pour la Gloire*	324
énéral Duffour . . .	*Le Haut Enseignement militaire* (fin).	339
ean Cassou.	*Les Nocturnes de Cervantes*	360
ené Johannet	*Les récents Progrès de la Métapsychique.*	378
ules Bertaut.	*Divertissements au Faubg St-Germain.*	403
ndré Cœuroy	*Chronique des disques*	428
rançois Leuwen. . .	*La Situation politique*	443
. Albert-Petit. . . .	*L'Histoire.*	453
rançois Porché . . .	*Le Théâtre*	464
lbert Flament. . . .	*Tableaux de Paris*	470

Correspondance : Une lettre de M. F. Vandérem.

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE . 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Nous extrayons de la chronique de la *Revue de Paris* de mars 1835 le passage suivant :

Le bal des Variétés a conservé sa vogue, tout en perdant de son caractère; la société choisie, qui se réunissait dans sa petite enceinte, a porté ses démonstrations dans un autre local. C'est le bazar de la rue Saint-Honoré, pour parler plus clairement, c'est le bal Muzard, *qui reçoit ces grands praticiens; les déguisements les plus grotesques se pressent dans des quadrilles passionnés, électrisés par le punch et les tics nerveux de Muzard, qui est lui-même un type bien digne d'observation. Pour conduire ses musiciens, Muzard dédaigne l'archet du violoniste; Muzard est si fougueux qu'il briserait soixante archets par heure et pilerait quinze violons. Pour lui, l'archet est une baguette débile, sans action, sans influence; à Muzard, il faut un petit bâton noir, un bâton solide, résistant, sec et trapu, un bâton de commandement, un bâton de maréchal, un bâton de constable.*

Ce petit bâton qui frappe en cadence sur l'angle de son pupitre précipite à la fois les musiciens, les danseurs; et, de cette sympathie qui met en rapport les uns et les autres résulte un ensemble de fureur, un accord de frénésie qui dépasse toutes les idées des bacchanales que l'esprit peut créer. Il y a surtout au bal Muzard une contredanse dont raffolent les habitués et qui vaut à elle seule tout l'argent du prix d'entrée : c'est la contredanse dite des Chaises cassées. *Pendant un certain* crescendo, *six musiciens se dressent, tenant des chaises levées en l'air; au moment du* fortissimo *les six chaises retombent en mesure et se brisant avec un fracas rythmique, dont l'effet provoque des bravos et des hourras; et Muzard, l'œil calme, l'habit boutonné, contemple son ouvrage. Dans l'orchestre Muzard on remarque un homme qu'on pourrait appeler* l'artiste du bruit; *ses mains sont toujours armées ou d'un fouet de poste qu'il fait claquer, ou d'un marteau dont il frappe une planche sonore, ou d'une cloche qui retentit comme un tocsin. C'est un beau tapage, auquel viennent se mêler ces clameurs perçantes, ces faussets avinés des grandes orgies. Le bal Muzard fait fortune. Dimanche dernier, des étudiants y entrèrent, formant une bande nombreuse. Chacun d'eux était coiffé d'un bonnet de coton pyramidal, décoré de cet écriteau :* J'écris dans le Constitutionnel. *Cet événement a fait si grande sensation que pour le célébrer on a demandé sur-le-champ la contredanse des* Chaises cassées, *et Muzard a bien voulu condescendre à ce désir; et, si Muzard avait refusé, personne n'eût poussé un murmure. C'est que Muzard est maître chez lui. Samedi pourtant, il conduisait l'orchestre de l'Opéra, pendant qu'un remplaçant, timide copiste, se battait les flancs pour échauffer les quadrilles. Une émeute eut lieu : « Muzard, Muzard! — Muzard est à l'Opéra. — Allons le chercher! » Ceci est vrai : on alla le chercher, et vingt bras le saisirent, à son arrivée pour le porter en triomphe à sa place. Muzard pardonna aux révoltés : il était ému.*

LES LETTRES DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Le duc d'Albe fera paraître prochainement la correspondance de l'Impératrice Eugénie avec sa mère et sa famille restée en Espagne. Nous sommes heureux de pouvoir offrir aux lecteurs de la *Revue de Paris* la primeur d'une partie de ces documents. Ils apportent sur l'âme de la souveraine de précieuses révélations.

L'Impératrice! Qui donc a mieux porté dans l'histoire et devant la légende, ce titre, l'Impératrice? Ame forte, faite pour le commandement; femme belle et brave; vie noble et pure; souveraine magnifique, mère désespérée. Et quel drame plus émouvant que celui d'une telle existence? Fortune éclatante, infortunes inouïes; toutes les joies, toutes les douleurs! Vivre cent ans dans le plus romantique des siècles et laisser, écrit avec ses larmes, un tel roman!

L'odieuse calomnie, la bave pamphlétaire, toute la boue lancée si cruellement sur ce beau visage, tout est nettoyé d'un seul coup. Ces lettres suffisent; elles payent comptant et nous donnent la valeur vraie de cette nature exceptionnelle, que nous n'avions fait qu'entrevoir dans les jardins du Cap-Martin où elle tenait si haut encore la tête couronnée de blanc et le regard illuminé d'indulgence douloureuse.

Dans ces lettres, cherchez une ligne, un mot, qui ne soit pas de l'inspiration la plus noble et de la plus parfaite sim-

Copyrith 1935 *Revue de Paris.*

plicité. Tout est digne de respect; tout est digne d'une infinie commisération.

Sans peur et sans reproche : née en Espagne, mariée en France, fille des Guzman, nièce de Napoléon, héroïne de chanson de geste vivant parmi nous et s'avançant d'un pas ferme sur la route de son imprévisible destinée, elle disait, elle-même, aux heures de l'ascension : « Je ne puis me défendre d'une certaine terreur. » Et elle écrivait, à l'heure de la chute : « Ce n'est pas un trône que je défends, c'est l'honneur... Je n'ai pas déserté mon poste... Nous sommes bien malheureux! »

***

Cette correspondance, dont les débuts remontent aux années d'enfance, dessine dès l'aube, en des traits frappants, ce qui s'épanouira dans les grands jours, — le caractère.

Le sang espagnol parle le plus haut; mais le sang écossais, le sang aventureux des Kirkpatrick fait battre aussi ce cœur de son rythme chaleureux. La double origine explique la double originalité : d'une part, une inspiration droite et fière; d'autre part, une action hardie et fine; en deux mots, nature passionnée à froid qui s'élance et se retient, se donne et se domine. Ainsi elle apparaîtra dans le tumulte du monde où son tempérament la précipite : risqueuse, cavalière, fonçant sur l'obstacle, mais tenant toujours la bride en main; sautant les barrières à se casser les reins, mais se redressant sur ses étriers, éclatante dans la splendeur.

Elle observera, un jour, quelque chose de cette disposition chez Napoléon III : « Il joue son avenir sur une carte, écrit-elle, et c'est pourquoi il gagne toujours. » Mais si son magnifique don d'expression a jeté cette phrase du bout de sa plume, c'est en elle-même qu'elle l'a puisée.

« J'aime le danger », écrira-t-elle encore, quand, l'adolescence étant sur le point de la quitter, elle ne peut deviner en quoi que ce soit l'avenir qui s'ouvre devant elle et les « dangers » qu'elle allait courir.

Voyez de quelle façon passionnée elle traite ces bagatelles, si amusantes pour les femmes, les robes, les chapeaux.

Voyez de quelle ardeur enflammée elle aime son père, sa

sœur, les enfants de sa sœur, son pays, l'Espagne, cette ville de Grenade où elle était née, le 6 mai 1826 (5e anniversaire de la mort de Napoléon) en plein tremblement de terre, dans un jardin, sous le feuillage d'un olivier secoué par la tempête[1]. Et comme elle a gardé, jusqu'au bout, la soif de ce ciel, de cette lumière que ses yeux éteints voudront revoir au prix de la mort!

Lisez, enfin, cette lettre déchirante qu'elle écrivait à dix-sept ans, alors qu'une peine d'amour venait briser, pour toujours, — du moins le croyait-elle, — son élan vers la vie : « Mon sang bout et je ne sais ce que je fais... Je suis malheureuse parce que je me le fais être (enfant espagnole qui, en perdant la tête, perd son français)... J'aime et j'abhorre avec extrême (*sic*), et je ne sais pas s'il vaut mieux mon amour que ma haine; j'ai un mélange de passions terribles, et toutes sont fortes : je combats contre elles, mais je perds dans le combat, et enfin ma vie finira perdue entre un amas de passions, de vertus et de folies... Tu diras que je suis romantique et sotte; je t'en prie, aie pitié de moi; tu ne sais pas ce que c'est d'aimer quelqu'un et d'en être méprisée... Mes résolutions sont prises; mon cœur est brisé. »

Dix-sept ans! Elle ne voyait d'autre asile que la mort... Elle ne mourut pas; mais la leçon la suivit au cours de ses longues années futures; déprise, elle avait pris son parti de ne demander à la vie que ce que celle-ci veut bien offrir à notre pauvre humanité. Et c'est ainsi, qu'après avoir vaincu ce désespoir d'un jour, elle obtint de quoi satisfaire la plus téméraire des ambitions, — tout, sauf le bonheur.

Quarante ans plus tard, quand un malheur non plus imaginaire, mais réel, le plus grand des malheurs, la mort du fils, la frappa, elle pesa à leur vrai poids, les trop belles et trop lourdes réussites : « Cette nuit froide et claire! Lui seul! Je n'ai qu'une idée, le rejoindre. Tout ce qui se passe dans le monde m'est égal; notre époque n'est pas digne de cette jeune et poétique figure, l'honneur même, droit et loyal... » Et ce mot qui revient et sonne comme un glas : « L'honneur! »

1. Voir l'exposé complet de cette vie dans le volume de Robert Sencourt : *La vie de l'Impératrice Eugénie*, traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire (Gallimard).

***

De janvier 1853 est datée la lettre : « Ma chère et bonne sœur, je veux être première à t'annoncer mon mariage avec l'Empereur. Il a été si noble, si généreux avec moi; il m'a montré tant d'affection que je suis encore toute émue. Il a lutté et vaincu... »

L'aigle avait enlevé l'aiglonne et l'avait portée dans son aire. Les histoires napoléoniennes que Beyle racontait, jadis, à la petite Eugénie, grimpée sur ses genoux, s'achevaient par ce mariage surprenant qui classait « l'Espagnole » à la suite de « l'Autrichienne » Marie-Antoinette, à la suite de « la créole » Joséphine, à la suite de l'autre « Autrichienne » Marie-Louise, parmi les « étrangères » destinées à régner sur la France.

Eugénie voyait plus haut encore : en interrogeant les augures (car elle était superstitieuse), elle évoquait d'autres précédents, d'autres exemples, d'autres devoirs : « Je regarde avec effroi la responsabilité qui va peser sur moi et, cependant, j'accomplis ma destinée; je tremble, non de peur des assassins, mais de paraître moindre dans l'histoire que Blanche de Castille et Anne d'Autriche... » (22 janvier 1853).

L'Impératrice est tenue au « secret professionnel ». Sa mère, la captieuse Montijo, est forcée de regagner l'Espagne. La famille est admise, mais tenue en dehors des affaires impériales, et des affaires tout court. L'homme à la barbiche veut être seul dans son silence et dans son rêve. Personne ne saura jamais ce que l'Impératrice a pensé de l'aventure et de l'aventurier.

D'abord, elle paraît éblouie par l'envol vers l'empyrée : « J'ai accepté ces grandeurs comme une mission divine et, en même temps, je remercie Dieu d'avoir mis sur mon chemin un cœur aussi noble et aussi dévoué que celui de l'Empereur... »

Combien de temps faudra-t-il pour qu'elle descende de l'Empire dans la vie et de l'empyrée sur la terre?

En somme, que fut-il, pour elle, cet homme, ce prince, qui l'avait choisie et imposée à la France avec l'énergie taciturne qui était tout lui? Quelques années écoulées, comment le voyait-elle?

Nous ne le connaissons, nous, que d'après ses contemporains. D'abord l'observateur de métier qui écrit son passeport : « Agé de quarante-quatre ans; taille 1 m. 70; cheveux et sourcils châtains; yeux petits et gris; nez grand; bouche moyenne; lèvres épaisses; barbe brune; moustaches blondes; menton pointu; visage ovale; teint pâle; marques particulières : tête enfoncée dans les épaules; épaules larges, dos voûté. »

Donc, à quarante ans, déjà fané, courbé.

Ajoutons, ce qui frappe tout le monde : bas sur jambes, mais de belle allure à cheval. Philarète Chasles dit : « L'air gentilhomme viveur, un peu usé par la vie »; et encore : « L'œil voilé, infiniment doux ». Tous répètent : « Impénétrable », « Indéfinissable ». Quelqu'un dit « Somnambule ». Un Anglais qui le voit en 1851, écrit : « L'air d'un fumeur d'opium »; et il ajoute ce trait shakespearien : « Les rideaux de son âme constamment baissés[1]. »

Le mari ne fut pas fidèle; bientôt, il eut besoin de « distractions ». Arsène Houssaye parle de la chambre secrète réservée dans les bas étages des Tuileries; on sait les complaisances de l'entourage, et le mot cruel d'Émile Ollivier : « L'Empereur était un torturé de la chair. » De là ces sommeils debout, cette demi-prostration, cette roideur soudaine, ce regard errant, cette hésitation, ces nonchalances, ces cigarettes allumées et éteintes, ce rapide affaissement physique et moral.

Des histoires peu édifiantes étaient le pain quotidien des bavardages de la Cour : miss Howard devenue comtesse de Beauregard; la Castiglione, qui a l'effronterie de s'habiller à un bal costumé en « dame de cœur » et qui reçoit en plein visage le mot de l'Impératrice : « Le cœur est un peu bas[2] »; enfin, cette Marguerite Bellanger qui n'était rien et que cette faveur des sens élève au rang d'une Montespan du plus modeste arroi. L'Histoire sait tout ce que l'Espagnole à la conscience pure, au cœur ardent et jaloux, eut à souffrir. La fuite en Écosse, la visite, — cruelle pour les deux, — à

1. Textes cités dans l'*Histoire de la Nation française*, t. V, p. 450.

2. Propos rapporté à celui qui écrit ces lignes par un témoin de la scène, le ministre de Portugal, futur ambassadeur, Dantas.

Marguerite Bellanger, tout révèle le désarroi de la femme que l'amour avait déjà tant fait souffrir.

Mais, en présence de la famille, bouche close, le doigt sur les lèvres : elle ne dira rien; on ne saura rien. Tout au plus, peut-être, une phrase où la pauvre femme blessée, traquée par une insulte publique, s'abat : « J'ai un tel dégoût de la vie; elle est si vide au passé, si pleine d'écueils dans le présent et peut-être si courte à l'avenir — du moins je l'espère, — que je me demande souvent à moi-même si ça vaut la peine de lutter; et le courage me manque, car ces petites tracasseries usent toute l'existence. » Mais la fin de la lettre montre le courage redressé et le beau front qui se secoue d'un refus dédaigneux : « Cela vaut tout au plus un petit froncement de sourcil. *C'était écrit.* » Et puis, silence.

Quelques jours après, dans l'émotion de l'attentat d'Orsini : « Personne ne peut dire qu'il a vu une larme dans mes yeux. » D'un coup de reins, elle se retourne vers ce devoir social qui avait été son programme : « C'est le monde qui est mon champ de bataille » Elle se réfugie dans la politique.

***

Elle fait ses premières armes au temps de la guerre de 1859, lorsque, Napoléon allant commander ses armées en Italie, la régence lui est confiée. Dès lors, elle prend sur les conseils, sur les ministres à favoris, les Drouyn de Lhuys, les Thouvenel, même sur Rouher, le « vice-empereur », un ascendant qu'ils finiront par subir tous, bon gré mal gré. Elle avait cette haute compréhension, cet instinct du droit, de l'honneur national, ce beau langage, qui les tenaient sous le charme, — avec, parfois, des à-coups de fantaisie et de caprice personnel où se mêlaient de hautes visions et prévisions qui les laissaient tout pantois.

Quelques traits de cette divination, parsemés dans la correspondance : dès 1854, ses tristes pronostics sur l'Espagne : « Il est très heureux pour l'Espagne d'être placée de manière que, malgré toutes les dissensions politiques, elle ne peut devenir la proie de personne; car il y a longtemps qu'elle aurait eu le sort de la Pologne. Dès 1868, sa prophétie que les États-

Unis prendront Cuba et les Philippines, et les efforts qu'elle fait pour parer au danger. En 1876, une lettre sur la tolérance qui, venant de cette main catholique, indique d'avance les crises que l'intolérance étatiste créera en Allemagne, en Italie et ailleurs. Dès 1876, cette phrase extraordinaire sur la crise de la civilisation occidentale, crise qui ne s'est révélée que de si longues années après sa mort : « Plus la civilisation est avancée, plus elle est superficielle; il ne faut pas se faire illusion, les questions qui se posent aujourd'hui sont plus sociales que politiques. » Dès avril 1876, elle prévoit le retournement de Gambetta et elle jette, sur la fougue des impérialistes, cette douche d'eau froide : « Pour le moment, le pays regarderait des sauveurs comme des trouble-fête. La peur ne l'a pas encore pris. »

Ces dons de visionnaire, où il y avait parfois une part d'illusion et de rêve, elle les applique quand son autorité personnelle s'accroît, du fait d'un certain affaiblissement de la santé de Napoléon III.

Ce n'est pas le lieu de reprendre cette histoire. En deux circonstances, l'imagination de l'Impératrice l'a égarée au grand détriment de l'Empire et de la France : son ardeur catholique et latine, la tradition des grandes expansions espagnoles dans le Nouveau Monde la portèrent à désirer la participation de la France à l'aventure mexicaine; le même sentiment catholique l'amena à s'exagérer la responsabilité de la France dans la question de l'occupation de Rome.

Mais, dans d'autres circonstances décisives, elle vit clair et le développement des faits ultérieurs a largement confirme ses vues et ses pronostics : en 1866, elle se prononça avec une énergie sans seconde, pour l'intervention en faveur de l'Autriche dans le conflit engagé entre les deux puissances germaniques pour la prépondérance en Allemagne, et par suite en Europe continentale; l'impréparation militaire et le piège des négociations où l'Empereur se laissa prendre, dissimulèrent l'apathie de la volonté et de l'intelligence. Le torrent des maux qui accablent l'Europe et le monde fut déchaîné à jamais.

Et comme première conséquence la guerre de 1870!

Depuis longtemps, le propos répandu par une certain-

diplomatie aux abois et à l'aide duquel Émile Ollivier prétendit se laver de ses propres fautes, le fameux mot : « C'est ma guerre », est démontré faux. Ceci dit, reconnaissons que, sur ces graves problèmes historiques, la correspondance de l'Impératrice Eugénie avec sa famille n'apporte aucune lumière nouvelle. Pour rien au monde, elle n'eût divulgué des secrets qui ne lui appartenaient pas.

Après Sedan et la chute de l'Empire, les accusations les plus odieuses furent portées contre la femme tombée et exilée. Pas une fois elle ne songea ni à démentir les allégations erronées, ni à rétablir les faits inexacts, ni à opposer sa droiture à la torture perfide dont on accablait son malheur. Avec quelle fermeté elle écartait les conseils de ses entours et de la polémique « partisane »! « La haine et l'injustice, écrivait-elle avec une clairvoyance sagement indulgente, sont souvent une des formes de la douleur. » Et encore : « Je déteste qu'on soufflette avec notre nom ce pauvre pays, la France. »

A ceux qui poussaient le prince et sa mère vers quelque entreprise qui ne pouvait avoir d'autre résultat que la guerre civile, elle disait : « L'idée de faire un pas pour prendre la couronne de France qui est une couronne d'épines, me laisse froide et insensible... L'ère des hommes providentiels est passée. » Elle n'avait qu'une pensée, faire de son fils, un homme, — rien de plus, rien de moins, le voir s'affirmer brave, loyal, droit, prêt à soutenir l'honneur de son nom par des services rendus à la France et à l'humanité.

***

Il est mort. Elle ne sera plus, désormais, que la mère, la mère veuve de son fils et de l'espoir, traînant une existence que la volonté divine prolongea pour qu'elle vidât le calice d'amertume jusqu'à la lie. La correspondance de la mère qui ne veut pas être consolée ne sera qu'une longue commémoration.

On a accusé cette mère de n'avoir pas empêché son fils d'aller en Afrique : la correspondance prouve qu'elle a été avertie, seulement quatre jours avant le départ, de la réso-

lution prise par l'enfant héroïque. Souvenez-vous du mot qu'elle m'a dit à moi-même : « Comment empêcher d'aller se battre ce soldat (il venait de sortir, le premier, de Woolwich), qui avait, par son père, du sang de Bonaparte, et par sa mère... du sang de don Quichotte? »

Écoutons, maintenant, avec elle, le glas des heures rapides et funestes.

25 février 1879. — L'Impératrice à sa mère : « Je veux que tu saches, avant que les journaux te l'apprennent, la décision prise par mon fils d'aller avec l'armée anglaise au Cap. Il me l'a dit lorsque tout était arrêté et toutes les dispositions prises à cet effet. L'inquiétude va être la compagne de mes jours et de mes nuits. »

9 juin. — Par télégraphe j'apprends que mon fils est parti en reconnaissance avec le colonel Buller et 200 hommes.

16 juin. — Le télégraphe vient de nous apporter une bonne nouvelle. Le 21 mai le *Times* dit : « Le prince a échappé de justesse. »

25 juin. — J'ai aujourd'hui le courage de te dire que je vis encore, car la douleur ne tue pas.

18 juillet. — Ne viens pas. J'ai la douleur sauvage.

8 septembre. — Tôt ou tard, il faut s'en aller. Le plus vite est le mieux pour ceux dont le nombre des morts dépasse les affections ici-bas. Dans le monde, je n'ai plus *que toi*; là-bas, ils sont *nombreux*... Sans te blesser le moins du monde, je puis donc désirer les rejoindre. Et toi, à ton tour, tu te réuniras à nous. Rien ne peut remplacer *l'enfant* qui était toute ma vie depuis 1870. Pas une pensée n'était distraite de lui; nous vivions dans notre solitude avec cette pensée. Je n'avais pas de distractions, pas d'amis, tout était pour lui et lui était tout pour moi. La douleur ne m'égare pas, mais tout est brisé, anéanti...

Quelques jours plus tard. — Vivre assez pour aller là où il est mort.

Elle y alla en effet.

Elle y serait retournée. Octogénaire et n'y voyant plus, elle voulait prendre l'avion et aller voir, chercher encore.

***

Elle survécut quarante ans. Nous l'avons connue dans les dernières années; elle ne pensait qu'à ce qu'elle taisait : — la mort de son fils! Et, plus tard, revenue sur la terre, à ses deux grandes passions : l'Espagne, la France, hautes formes historiques, ses suprêmes fantômes, visions dernières auxquelles ses entretiens avec Lucien Daudet, avec Paléologue (d'autres entretiens qui paraîtront en leur temps) la montrent exclusivement attachée.

Tous les siens étaient morts : il ne lui restait plus qu'une nièce, la « chère Rosario », qu'elle perdit en 1904, et le fils de celle-ci, son petit-neveu, le duc d'Albe, qui fut sa dernière grande affection.

Pour l'Espagne, elle eut le tourment d'assister, de son vivant, à la perte qu'elle avait prédite de vieilles colonies : Cuba, les Philippines. Elle eût voulu qu'on négociât; que l'Espagne sût faire les démarches qui eussent conduit à l'arbitrage du Pape Léon XIII. On retrouve là, en elle, ce haut sens politique mûri par l'expérience. Une fois de plus on ne l'écouta pas.

Pour la France, elle eut la consolation suprême de la victoire des Alliés et du retour de l'Alsace-Lorraine à la mère patrie. Ce fut, dit-elle, « sa première joie depuis 1870 ».

Elle voulut confier ses derniers instants à l'Espagne tant aimée. En dépit des conseils, elle partit pour *voir* encore ce ciel, cette lumière. Elle allait répétant : « Voir ou mourir. »

Elle fut opérée; ses yeux voyaient... Elle mourut le 10 juillet 1920.

Sur son tombeau, entre ses deux tombes, ce simple mot : *Eugénie.*

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.

LETTRES INÉDITES DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

A LA COMTESSE DE MONTIJO

[Août 1870.]

Ma chère Maman,

Merci de ta lettre. Je conçois tes angoisses. Mais il n'y a rien à faire qu'être résignée. Souvent je pense aux jours passés et je me demande comment on peut résister à toutes les cruelles émotions qui brisent mon cœur. Je crois qu'on peut tout envier, excepté une couronne. On donne tout, repos, bonheur, tendresse et souvent on ne voit autour de soi que faiblesses et quelquefois pire. Je dois pourtant dire que j'ai trouvé là où je les ignorais des *amis* sûrs et dévoués dans ces moments d'épreuve[1].

Soigne-toi, ne te désole pas trop et dis-toi qu'on ne peut rien contre la destinée. Je t'embrasse tendrement.

Ta malheureuse fille,

EUGÉNIE

1. Est-ce une allusion au général Trochu, qui avait su vaincre la méfiance de l'Impératrice? On connaît la réponse fameuse du Gouverneur de Paris à Clément-Duvernois : « Enfin, général, lui demandait le ministre, si la Régente était attaquée, que feriez-vous? » Trochu répondit : « Je me ferais tuer sur les marches du trône. » Eugénie ne devait jamais lui pardonner sa... défection du 4 septembre. « Trochu, dit Lucien Daudet (*L'Inconnue*), est vraiment le seul être humain dont j'aie entendu l'Impératrice parler avec un profond mépris. »

AU DUC DE HUESCAR, AUX DUCHESSES DE GALISTEO ET DE MONTORO[1]

[Août 1870.]

Mes chers enfants,

Merci de vos lettres. Elles me font plaisir. Je n'ai rien de nouveau à vous dire. La situation est à peu près la même : mes forces se soutiennent tant bien que mal, car je continue à ne pas dormir ni manger.

Votre pauvre cousin[2] a été très malade : il lui a fallu faire une course à cheval très longue sans avoir mangé depuis quarante-huit heures : le pauvre enfant ne tenait plus de fatigue[3]. A présent, il va bien.

Que de dures épreuves! Il me semble que je ne reprendrai plus le calme... Mais je ne veux pas vous attrister. Soignez-vous bien et pensez à la tendresse que j'ai pour vous.

Je vous embrasse tendrement.

Votre malheureuse tante,

EUGÉNIE

AUX MÊMES

26 Août 1870.

Mes chers enfants,

Merci de vos lettres. Je n'ai, grâce à Dieu, su que Carlos était malade que par votre lettre. C'est une préoccupation de moins que j'ai eue. D'après les nouvelles, je crois que les Prussiens seront devant Paris dans quelques jours et par conséquent que le siège va commencer. Probablement vous n'aurez de nos nouvelles que par les journaux. Du courage

1. Neveu de l'Impératrice et père de l'actuel duc d'Albe, à qui l'on doit la publication de cette correspondance, Carlos Maria Fitz-James Stuart y Portocarrero, duc de Huescar, né en 1849, mort en 1901, devint duc d'Albe à la mort de son père en 1881.

Nièces de l'Impératrice, Maria de la Asuncion, duchesse de Galisteo, née en 1851 devint par son mariage en 1873 duchesse de Tauraures; et Maria Luisa Eugenia, duchesse de Montoro, née en 1853, morte en 1876 devint par son mariage, en 1875, duchesse de Medinaceli.

2. Le Prince impérial.

3. L'Empereur et le Prince impérial accompagnaient l'armée de Mac-Mahon qui, ayant quitté Châlons, le 21, atteignait Reims le 22 dans la pensée de « donner la main » à Bazaine. Ce doit être à cette marche pénible que l'Impératrice fait allusion.

donc. J'envisage les choses avec calme : je ne sais si la fatigue et les inquiétudes en sont la cause, mais je regarde cette crise comme bonne, et j'espère[1]...

Je n'aurai probablement pas de nouvelles de l'Empereur et de Louis pendant de longs jours, mais il faut se résigner et avoir du courage pour subir toutes les dures épreuves que nous subissons.

Au revoir, chers enfants. Soyez bons et sages : pensez que la moindre chose que vous puissiez faire me chagrinerait beaucoup.

Je vous embrasse tous tendrement. Votre tante,

EUGÉNIE

AUX MÊMES

28 Août 1870, Dimanche.

Mes chers enfants,

Je puis encore écrire quoique je ne change pas d'avis sur l'intention des Prussiens, mais on dirait qu'ils ont ralenti leur marche sur Paris, probablement pour se porter en plus grand nombre sur l'armée de l'Empereur[2].

Je vous laisse à penser sur l'état de mon cœur. Je suis inquiète et impatiente, car probablement d'ici à quelques jours il y aura une grande bataille. C'est affreux, la guerre!

Vous ne m'avez pas dit si vous aviez reçu une lettre où je vous disais que le pauvre Louis avait été souffrant, même malade, et qu'il avait été obligé de faire une course à cheval sans avoir rien pris depuis quarante-huit heures... Priez bien,

1. Mérimée avait écrit le 24 à madame de Montijo : « J'ai vu deux fois l'Impératrice depuis nos malheurs. Elle est ferme comme un roc. Elle m'a dit qu'elle ne sentait pas la fatigue. Si tout le monde avait son courage, le pays serait sauvé... » Tous ceux qui ont approché la Régente en ce mois tragique ont porté des témoignages analogues. Un des plus nuancés — et le plus récemment publié — est celui de Charles Chesnelong (*Les Derniers jours de l'Empire*) : « L'Impératrice, dit-il, montrait dans cette terrible épreuve une grande âme, un cœur magnanime, un courage de bonne trempe, un noble désintéressement d'elle-même, un ardent amour de la France. Elle était personnellement respectée; on parlait d'elle avec une sympathie voisine de l'admiration; mais c'était tout. Le sentiment qu'elle inspirait n'allait pas au-delà de sa personne et ne profitait pas au Gouvernement dont, à titre de Régente, elle était la représentation. »

2. L'armée prussienne entreprit en effet ce jour-là la manœuvre qui, coupant la route à Mac-Mahon, enferma l'armée française dans Sedan.

mes enfants : Dieu seul peut donner la force qu'il faut dans ces moments d'épreuve. N'oubliez pas d'écrire à maman : je le fais aussi, mais pas tant que je le voudrais.

Je suis heureuse de savoir Carlos bien. Je vous aime et vous embrasse tendrement.

EUGÉNIE

M. Bachon[1] est revenu : le pauvre homme est affreusement changé : on lui donnerait quatre-vingts ans.

A LA COMTESSE DE MONTIJO

Le 31 Août [1870].

Ma chère maman,

Je reçois à l'instant ta lettre. Je te remercie de tes offres, mais je ne puis les accepter. De toutes les épreuves, la plus dure à mon cœur, c'est de voir Louis menacé par toutes sortes de dangers[2]. Mais je ne puis rien changer, c'est sa destinée. Ton projet est impraticable. Il doit rester dans son pays, tant que son pays voudra de nous. On ne peut pas se garer aux heures de danger, pour revenir avec la fortune. Je t'en prie, calme-toi. Nos destinées sont dans la main de Dieu, nous ferons *ce que nous devons*, chacun de nous doit s'y préparer. Crois-moi, ce n'est pas le trône que je défends, c'est l'*honneur* et si, après la guerre, quand il n'y aura plus un seul Prussien sur le sol français, le pays ne veut plus de nous, crois-moi, j'en serai heureuse, et alors loin du bruit et du monde, je pourrai peut-être oublier que j'ai tant souffert... Je ne puis te parler de Louis, son souvenir me fait trop mal.

1. Bachon était l'écuyer du Prince impérial. Il l'avait accompagné à l'armée, mais ne put supporter longtemps les fatigues de la campagne.

2. Le Prince impérial, dont l'Empereur s'était séparé le 27 août à Tourteron, se trouvait alors à Avesnes, où ses aides de camp l'avaient conduit pour échapper au double péril de tomber au pouvoir de l'ennemi ou de rester isolé parmi des populations hostiles, exaspérées par les défaites. Mais l'Impératrice ne voulait pas que son fils pût avoir l'air de fuir. Au capitaine de vaisseau Charles Duperré, le plus ancien en titre et le plus élevé en grade des aides de camp du Prince, elle écrivit alors une lettre qui blâmait « ces pérégrinations de ville en ville ». « Vous avez, disait-elle, un soin plus pressant que celui de la sécurité, c'est celui de l'honneur. Songez à une chose : je puis pleurer mon fils mort, blessé, mais en fuite!... Faites pour le mieux, mais agissez en soldats. » Le commandant Duperré étant arrivé à Paris, le 2 septembre, pour chercher des instructions, cette lettre ne fut pas expédiée. (Voir Filon, *Souvenirs sur l'Impératrice Eugénie*.)

Tu as bien pleuré ma sœur, mais ne doit-on pas plutôt pleurer sur les vivants?

Je te demande pardon de cette triste lettre. Je tâche d'être forte, mais le cœur déborde quand je pense à ce pauvre enfant de quatorze ans qui subit de si rudes épreuves.

Je t'embrasse de tout cœur.

Ta toute dévouée fille, EUGÉNIE

Ne crois pas que je n'aie pas de moral, j'espère toujours.

AU DUC DE HUESCAR, AUX DUCHESSES DE GALISTEO ET DE MONTORO

Le 2 Septembre 1870.

Mes chers enfants,

La situation n'a pas beaucoup changé. Depuis trois jours, je suis sans nouvelles de l'Empereur, et sachant qu'on se bat tous les jours[1]. Hier, j'ai été aussi sans nouvelles de Louis. Je n'ai pas besoin de vous dire l'état de mon âme. Si cet état devait se prolonger, je crois que ma tête ne résisterait pas. Nous nous préparons de plus en plus pour le siège, bien résolus à tenir tant que nous pourrons et si la ville faiblit, aller ailleurs continuer la guerre, car il la faut à outrance, tant qu'un seul Prussien sera sur le territoire français.

Il me semble que toutes les souffrances par lesquelles je passe donnent une vigueur de plus à mon cœur pour en supporter d'autres et affirment l'idée de la résistance à outrance.

J'espère que Carlos va mieux. Je crains que l'idée de nos dangers ne soit pour quelque chose dans sa maladie. Soignez-le bien, mes enfants : soyez bonnes et gentilles, écrivez à maman; à ce pauvre Louis, c'est difficile, car je ne sais où il sera, mais je suis sûre qu'une lettre de Marie lui fera plaisir.

Je n'ai pas de nouvelles de Tristan[2].

1. L'Impératrice ne savait encore rien de la capitulation de Sedan. « Depuis le 30 août à minuit, jusqu'au 4 septembre à trois heures et demie, l'Impératrice ne reçut directement aucune nouvelle de l'Empereur », dit A. Filon. Il est vrai que « les employés du service télégraphique donnaient ou vendaient les dépêches de la correspondance impériale au comité républicain de la rue de la Sourdière » (A. Filon, *le Prince impérial.* — Voir aussi *les Souvenirs sur l'Impératrice.*)

2. Le baron Tristan Lambert, mort en 1930. « Il avait une originalité qui amusait le Prince (impérial) et une bonhomie qui lui permettait de jouer avec

Je vous embrasse comme je vous aime.

Votre affectionnée tante,

EUGÉNIE

A LA COMTESSE DE MONTIJO

Le 11 Septembre 1870.

Marine hôtel, Hastings.

Bien chère Maman, je puis enfin t'écrire après les dures épreuves que je viens de traverser. Carlos te dira toutes les péripéties de notre départ. Mais je tiens à ce que tu saches que je ne suis partie qu'après la proclamation de la République et lorsque j'ai été envahie aux Tuileries. Je n'ai donc pas déserté mon poste[1].

Je ne puis rien te dire à présent sur mes projets. Je compte, si *on* me laisse, aller rejoindre l'Empereur, mais je ne saurai rien de définitif que plus tard[2]. Je n'ai pas le courage de te parler de nous, nous sommes bien malheureux, la Providence nous écrase, mais que sa volonté soit faite. J'ai bien envie de t'embrasser, mais il ne faut pas bouger pour le moment, ne sachant pas moi-même où j'irai.

Ta toute dévouée et malheureuse fille.

EUGÉNIE

A LA MÊME

16 Novembre 1870.

Très chère Maman,

Je profite du départ de M. French[3] pour te donner de mes nouvelles. Je vais bien de santé, mais moralement, je suis à

des enfants plus jeunes que lui de dix ou douze ans, et même de se laisser un peu tourmenter par eux » (A. Filon, *le Prince impérial*). Commandant de la vénerie dans les derniers jours de l'Empire, « dès le début de la guerre, il s'engage comme simple soldat dans la Garde » (J. Boulenger, *les Tuileries sous le Second Empire*).

1. De tous les récits qui ont été écrits du départ de l'Impératrice pour l'exil, le plus sûr, le plus détaillé, et à vrai dire le seul authentique, est celui du Dr Thomas W. Evans, à qui elle s'en était remise, comme on sait, du soin de sa sûreté.

2. En arrivant à Hastings, le soir du 8 septembre, l'Impératrice avait retrouvé au Marine Hôtel, son fils, qui y était arrivé le 6, accompagné du commandant Duperré, et du comte Clary.

3. Probablement Robert Percy French, premier secrétaire de la légation de Grande-Bretagne à Madrid. — L'Impératrice était installée à Camden-Place (Chislehurst) depuis la fin de septembre.

bout de forces, les événements que nous traversons me brisent le cœur, je ne puis m'habituer à l'idée de voir la France ruinée et malheureuse, et encore moins de penser que je suis loin dans ces jours d'épreuves.

En Angleterre, on semble comprendre aujourd'hui que la Prusse et la Russie sont maîtresses du monde. Puissent-elles faire assez peur pour arracher ce pays à son indifférence! Il me semble, du reste, que la sympathie s'est réveillée depuis notre arrivée, mais de là à comprendre le danger il y a loin... Cependant, d'un moment à l'autre, cela pourrait venir! J'ai fait un triste voyage à Wilhemshöhe[1]. Je ne puis te dire la sensation que j'ai éprouvée en me rencontrant avec des soldats prussiens dans les gares. Ils avaient leurs fusils et leurs sacs tous en faisceaux dans le péristyle. De ma vie, je n'ai ressenti une sensation pareille et sans l'idée de retrouver l'Empereur que je savais si malheureux, jamais je n'aurais eu le courage de traverser une partie de l'Allemagne. J'espère pourtant que la démarche de la Russie va changer l'aspect des choses au point de vue français. Pour nous personnellement, je ne crois pas que les choses tournent *bien pour le moment*, mais ce qui importe, c'est que la France soit sauvée n'importe *par qui* et *comment*. Quant à nous, le monde est assez grand pour que nous puissions aller cacher nos infortunes, s'il ne nous est pas donné de sauver le pays. Je te prie de dire bien des choses tendres de ma part à la Duchesse de Malakoff et à Enriqueta et d'envoyer cette lettre à M. de Forcada dont j'ignore l'adresse.

Je t'embrasse tendrement.

Ta toute dévouée fille,

EUGÉNIE

A LA DUCHESSE DE MONTORO

1er Juillet [1872].

Chère Louisa,

Merci de ta lettre du 18 juin qui m'a fait beaucoup de plaisir, car toutes les fois que j'ai une preuve de ton souvenir cela me fait du bien. Je ne puis en dire autant de Marie, qui non seulement ne m'écrit pas, mais *ne répond même pas*. Enfin, n'en

1. Après la capitulation de Metz (27 octobre), l'Impératrice était allée voir l'Empereur à Wilhelmshöhe où il était prisonnier.

parlons pas, car tous les discours de la terre ne feront pas qu'elle sente autrement qu'elle ne le fait. J'ai bien peur qu'il me soit impossible d'aller voir ma mère cette année, malgré le désir que j'en aurais. J'attends de savoir décidément vos projets pour faire les miens, mais je ne crois pas que nous bougions d'ici au 15 août[1]. Après cette époque, je ne sais si nous irons aux bains de mer, ou ailleurs, tâche donc de me faire savoir à quelle époque vous avez l'intention de venir, et si votre père doit aussi être du voyage ainsi que Huescar, afin de voir si ce sera possible de les loger, au moins ton père. Il est inutile que tu dises à ma mère que j'ai peu d'espoir d'aller la voir, car, de cette façon, elle ne se désolera pas trop. Du reste, si c'est possible, je le ferai. Mademoiselle de Larminat a été au bal chez les Rothschild et ce soir elle va chez la Duchesse de Sutherland qui m'a très aimablement fait demander si vous étiez ici afin de vous inviter. Je crois que la Saison a été moins animée que l'année dernière. M. Ashburnham pense beaucoup à de certains beaux yeux qu'il a laissés à Madrid. M. French doit retourner à Madrid, il te donnera de nos nouvelles, s'il vous y trouve encore. Il est venu dîner avec nous le même jour que la Princesse de Metternich. Nous n'avons pas encore vu poindre le moindre Espagnol, pas même Juan Ayerbe[2] qui nous était annoncé depuis longtemps. C'est vraiment triste que les neveux de Alcañices soient si menacés du côté de la poitrine. *J'ai peur que ce soit sans remède.*

Je t'embrasse de tout cœur.

Ta tante,

EUGÉNIE

A LA COMTESSE DE MONTIJO

Camden Place [16 Novembre 1872.]

Ma chère Maman,

J'ai reçu ta lettre que Sofia a écrite sous ta dictée et celle de Feliz. Je n'ai pas besoin de te dire que plus d'une fois ma pensée s'est reportée vers vous tous, mais il est dans ma des-

1. Fête de Napoléon.

2. Don Juan Jordan de Urries y Ruiz de Arana, marquis d'Ayerbe, Grand d'Espagne. Dans sa jeunesse, il avait été l'un des prétendants d'Eugénie.

tinée de regretter toujours. L'année dernière j'étais loin d'ici[1]! Cette année loin de vous! J'ai reçu un nombre infini de lettres de France souvent très touchantes. Enfin, il faut toujours penser que la peur étant un des sentiments qui dominent le monde, c'est fabuleux qu'il y ait encore tant de gens qui peuvent prendre pour devise « Remember ». La conversation que tu as eue ne me surprend pas, mais je crois mieux pour tous qu'ils gardent leurs bonnes intentions et nous notre dignité, et en tout cas je déteste qu'on soufflette avec notre nom ce pauvre pays de France. L'INGRATITUDE est de tous les pays, de toutes les époques, et sera sans doute de tous les temps. Quel serait le mérite d'être juste si on était toujours heureux? La haine et l'injustice sont souvent une des formes de la douleur!

Le temps continue à être froid et humide. Il semble, par ce temps de brouillards, qu'on est un poisson dans un aquarium[2]. Du moins, c'est l'effet que j'éprouve en regardant par la fenêtre, car tout semble jaune et de la même nuance que l'eau qu'on met à ces pauvres poissons pour étudier leurs mœurs et habitudes.

Je suis très fatiguée, car j'ai passé ma journée à écrire. C'est effrayant de voir tout ce que j'ai à répondre ces jours-ci. Je te prie de remercier en mon nom toutes les personnes qui ont pensé à moi et particulièrement les Fuenrubia qui m'ont envoyé une dépêche *indéchiffrable*. Je t'embrasse tendrement.

Ta toute dévouée fille,

EUGÉNIE

Je te prie de dire à Sofia que je ne lui écris pas, parce que je n'ai pas son adresse. Je la remercie du petit mot qu'elle a écrit.

Je t'envoie un article d'un journal anglais.

1. A l'automne de 1871, l'Impératrice était allée rendre visite à sa mère à Madrid.

2. « Filon a décrit la longue galerie du rez-de-chaussée (de Camden-Place), qui était le lieu de promenade où les pas des exilés, pendant dix ans, mesurèrent des milliers de kilomètres. Un jour d'octobre, j'y marchais à côté de l'Impératrice; au dehors un brouillard d'Angleterre régnait souverainement. L'Impératrice, collant son front à la glace de la galerie, me dit : « Ne trouvez-vous pas que nous avons l'air de poissons qui évoluent dans un *aquarium*? » (E. Lavisse, Préface aux *Souvenirs* d'Augustin Filon).

A LA DUCHESSE DE MONTORO

Camden Place, Chislehurst [Novembre 1872].

Chère Louisette,

J'ai reçu ta bonne lettre. Te dire tout le plaisir que me cause un mot affectueux, serait *t'avouer* la peine que j'éprouve du *silence* de ta sœur...

J'ai reçu une lettre de French pour ma fête, qui me raconte les événements politiques et de salon qui se sont passés ces derniers temps, entre autres *une rupture* entre une petite nièce à moi et un bon garçon qui a le tort de ne pas lui plaire. Si elle me demandait mon avis, je lui dirais que si elle *ne l'aime pas*, elle a raison de ne pas continuer à le bercer d'un faux espoir; elle agit ainsi en honnête femme et *en femme de cœur*. Du reste, elle est trop jeune pour s'engager follement là où elle ne croit pas trouver LE BONHEUR, mais je crains un peu que ces décisions ne t'aient causé des ennuis. Quand j'étais jeune, je me souviens toujours que c'était une affaire pour moi de dire à quelqu'un que je ne voulais pas l'épouser : c'est fort désagréable et ennuyeux. Il ne cesse pas de pleuvoir, je ne crois pas que nous ayons pu sortir sans être mouillés plus d'une fois depuis un mois, presque deux...

Madame Carette est ici, ainsi que madame Clary avec sa fille, enfin ton cousin est venu passer la journée du dimanche avec nous. Les premiers jours à Woolwich, il a été affreusement triste et je crains que demain cela ne lui reprenne quand il se verra seul parmi ces jeunes gens[1].

J'ai reçu votre dépêche toujours indéchiffrable, mais j'ai eu assez d'intelligence pour deviner ce que cela voulait dire.

Je donne cette lettre à Merry del Val[2] qui va pour ses affaires à Madrid. Je t'embrasse bien tendrement. Ta tante,

EUGÉNIE

1. Le Prince impérial avait commencé au début du mois ses études à l'Académie royale militaire de Woolwich.

2. Don Rafaël Merry del Val, père du cardinal et de l'ambassadeur.

A LA COMTESSE DE MONTIJO

Camden Place, Chislehurst [30 Novembre 1872].

Ma chère Maman,

Tu as dû suivre avec anxiété ce qui vient de se passer. M. Thiers a cru qu'il pouvait par ses emportements dominer la Chambre[1]. Celle-ci lui a prouvé qu'il devait compter avec elle. En somme, M. Thiers et l'assemblée *sortent affaiblis de cette affaire.* Dieu veuille que les jours de Gambetta ne soient pas proches! Car il faut avouer que M. Thiers fait tout ce qu'il peut pour lui laisser un héritage incontesté. Le vrai patriotisme semble ne plus être qu'un mot et un oripeau dont on se défait en rentrant chez soi, après l'avoir étalé en public.

Cette année, les pluies sont continuelles, aussi les inondations se multiplient et ne font que du mal partout en Europe. J'espère qu'en Espagne il n'y a pas ce fléau de plus ajouté à tant d'autres, car je vois par les journaux que les difficultés s'accumulent de jour en jour et je ne vois pas de solution possible pour le moment[2]. Bien des choses à tout le monde, remercie tous ceux qui ont eu l'aimable pensée de m'envoyer le bouquet. Je garde précieusement leurs noms dont Félix m'a envoyé la liste. Je compte bien sur toi pour les remercier. Madame Lebreton est toujours à Paris, je l'attends plus tard.

Ta toute dévouée fille,

EUGÉNIE

1. Allusion aux discussions que souleva, à l'Assemblée, le célèbre « message » de M. Thiers.

2. Le trône d'Espagne était toujours chancelant. Le 11 novembre, il avait fallu réprimer à Madrid un soulèvement républicain fédéraliste. Et les monarchistes, partisans du prince Alphonse, étaient désunis.

LE VIN DE SOLITUDE[1]

VI

Les Manassé, dont les fils étaient des amis d'Hélène, habitaient dans un quartier désert de la ville une maison de bois entourée d'un jardin. L'automne était avancé déjà; on enfermait soigneusement les enfants dans leur chambre, à l'abri de l'air que les Russes redoutaient à l'égal d'un fléau. Aussi, le grand jeu, cette année-là, le grand sport, quand Hélène venait le dimanche jouer avec les petits Manassé, était de sortir par la fenêtre de la salle d'études, de traverser en rampant le balcon du salon, de sauter d'un bond dans le jardin où tombait déjà la première neige, et là, vêtus de vieilles pèlerines flottantes, qui, dans leur esprit, étaient des habits romantiques et guerriers, armés de branches, de sabres de bois, de cravaches, jouer aux soldats, aux voleurs, se lancer au visage des boules de neige, lourdes et molles, qui n'avaient pas encore eu le temps de geler, de durcir, qui gardaient un goût âcre de terre pourrissante, une odeur de pluie et d'automne.

Les deux petits Manassé étaient de gros garçons blêmes, blonds, blafards, lymphatiques et dociles. Hélène les envoyait bâtir une cabane de branchages et de feuilles sèches dans un coin de la remise et elle-même demeurait tapie dans l'ombre du balcon, observant du dehors, attentive et muette, les paroles et les mouvements des Manassé et de leurs amis. Ils jouaient

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars.

paisiblement aux cartes sous la lampe, mais, dans son imagination, ils représentaient le haut commandement autrichien et russe à la veille de la bataille d'Austerlitz. Les petits Manassé étaient la lointaine, la formidable, l'indistincte armée de Napoléon; la cabane qu'ils bâtissaient, une forteresse dont la prise déciderait de la victoire. Les Manassé, assis en cercle autour d'une table verte, étaient l'image parfaite de l'état-major autrichien penché sur les cartes et les plans, et elle-même, dans l'ombre, la neige et le vent, le jeune et valeureux capitaine qui, au péril de sa vie, a franchi les lignes et pénétré au cœur du camp ennemi.

Dans cette ville calme, où journaux et livres n'apparaissaient que bâillonnés, où l'on n'osait même pas effleurer dans la conversation les affaires publiques, tandis que les affaires privées étaient aussi paisibles et sûres qu'une rivière unie, coulant tranquillement d'une honnête médiocrité à une honnête aisance, où des adultères classés, consacrés par l'opinion et le temps se transformaient en un second et honorable mariage respecté par chacun y compris le mari, les passions humaines s'étaient réfugiées dans les cartes, dans de petits gains âprement disputés. Les jours étaient brefs, les nuits longues; on passait ainsi le temps tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, à jouer au whist, au whint, à la préférence.

La grosse madame Manassé était assise dans un fauteuil à oreillettes, son visage couleur de farine surmonté d'un échafaudage de cheveux teints en or; ses seins abondants retombaient sur son ventre qui lui-même reposait sur ses genoux; ses joues grasses tremblaient comme de la gélatine. Le mari à lunettes, aux mains pâles et froides, l'amant, consacré par un long usage, plus vieux, plus chauve et plus gras que le mari, l'encadraient. Une jeune femme, les cheveux noirs relevés en un long boudin au-dessus du front et qui fumait sans cesse et parlait avec volubilité, laissant couler hors de ses narines, comme la Pythie de Delphes quand elle était en transes, un mince filet de fumée odorante, était assise en face de la fenêtre. Ce fut elle qui, levant la tête, aperçut la petite figure pâle d'Hélène collée aux vitres.

Madame Manassé secoua la tête, dit avec reproche :

— Combien de fois a-t-on défendu aux enfants de sortir par

ce temps... et entrouvrit la fenêtre. Hélène se glissa par l'ouverture et sauta dans la pièce.

— Ne grondez pas vos fils, madame. Ils n'ont pas voulu désobéir, ils sont restés dans leur chambre, — dit-elle, levant vers madame Manassé ses yeux brillants d'innocence, — et moi, je suis bien couverte et je n'ai pas peur du froid.

— Ces enfants! — dit madame Manassé.

Mais du moment que les siens étaient à l'abri, elle se contenta de sourire et sa main parfumée au savon d'amandes souleva les boucles d'Hélène :

— Quels beaux cheveux...

Mais comme il était vraiment trop difficile d'accorder cela à la fille de Bella Koïré, elle ajouta en pinçant les lèvres dont il ne sortit ainsi qu'un doux sifflement, comme le son d'une flûte :

— Ils ne bouclent pas naturellement, n'est-ce pas?

« Vipère, va », songea Hélène.

— Ton père va habiter Pétersbourg maintenant?

— Je ne sais pas, madame.

— Comme elle parle bien le français, — dit madame Manassé.

Elle continuait à flatter doucement les boucles d'Hélène; ses mains étaient blanches et grasses et elles fondaient entre les doigts quand on les pressait. Elle les élevait en l'air parfois et les agitait légèrement, pour faire descendre le sang le long des veines et garder à sa peau sa blancheur. Elle écarta les cheveux qui cachaient les oreilles d'Hélène, constata avec un soupir de regret qu'elles étaient petites et bien ourlées, ramena avec soin les boucles sur les tempes.

— Vous ne trouvez pas que c'est admirable, la pureté de cet accent?... Mademoiselle Rose est Parisienne et cela se voit. Elle a un goût, des doigts de fée... Ta maman a de la chance de l'avoir. Alors, tu ne savais pas que ton père va habiter Pétersbourg?... Et vous aussi, naturellement. Ta maman ne t'a rien dit?

— Non, madame... Pas encore...

— Elle sera contente de revoir papa après tant d'années... Ah, comme cela va lui sembler bon... Si je devais rester séparée de mon cher mari... Je n'ose y penser, — dit madame Manassé

avec sensibilité, — mais tout le monde n'a pas le même caractère, heureusement... Deux ans, n'est-ce pas? Cela fait deux ans que ton père est parti?

— Oui, madame.

— Deux ans... Tu te souviens encore de lui, j'espère?

— Oh, oui, madame.

Est-ce qu'elle se souvenait de son père? « Naturellement », pensa Hélène; son cœur se dilata en songeant à lui, en le revoyant tel qu'il était lorsqu'il venait dans sa chambre autrefois, le soir... Il lui avait appris ses prières :

— Mon Dieu, donnez-nous le pain quotidien...

Elle se rappela comme il achevait :

— Et avec cela, Hélène, tu n'auras jamais besoin de personne, ce qui est le plus grand bonheur sur la terre. Mais si Dieu te comble, toi-même tu ne l'oublieras pas; tu aideras de plus pauvres que toi. Il ne faut rien devoir à personne, pas même à Dieu.

— Et s'il ne me comble pas? — avait demandé Hélène ensommeillée.

Mais son père avait ri avec cette expression mélancolique et malicieuse qu'elle aimait tant... Il avait dit :

— On ne lui demande que la santé et le travail, et le reste doit venir tout seul quand on a une tête sur les épaules, ma fille.

« C'est la première fois que je pense à lui, pourtant, depuis qu'il est parti », songea Hélène, le cœur rempli de tendresse et de remords.

Madame Manassé demanda :

— Maman ne s'ennuie pas, n'est-ce pas?

Hélène contempla froidement ces visages qui l'entouraient, tendus par une curiosité avide. Les narines de la jeune femme frémissaient, et la fumée sortait en anneaux bleus. Les hommes ricanaient et se regardaient avec tout un déploiement de « hum », de tapotements sur la table du bout de leurs secs doigts noueux, de regards de pitié et d'ironie jetés à Hélène, de soupirs, de haussements d'épaules.

— Non, elle ne s'ennuie pas...

— Ah, ah, — dit un des hommes en riant. — La vérité sort de la bouche des enfants, comme on dit. J'ai connu votre

mère quand elle n'était pas plus vieille que vous, mademoiselle.

— Vous avez connu le vieux Safronov au temps de sa splendeur? — demanda madame Manassé. — Quand je suis venue habiter ici, il était déjà vieux.

— Je l'ai connu. Il a dilapidé trois fortunes, celle de sa mère, celle de sa femme et celle de sa fille, qui avait de l'argent laissé par le père de la vieille madame Safronov. Trois fortunes....

— Sans compter la sienne, je suppose...

— Il n'a jamais eu un sou, ce qui ne l'a pas empêché de bien vivre, je vous assure. Quant à Bella, elle était écolière quand je l'ai connue...

Hélène revit en esprit le portrait de sa mère enfant, une grosse fille au visage rond, les cheveux relevés par un peigne. Mais elle chassa cette image loin d'elle : songer que sa mère redoutée et détestée avait été une petite fille comme les autres et avait même le droit de reprocher quelque chose à ses parents, elle aussi, introduisait trop de nuances dans un portrait sommaire et violent qu'Hélène avait longuement formé dans le secret de son cœur.

Madame Manassé murmura :

— Elle a de beaux yeux.

— Elle ressemble à son père; il n'y a rien à dire, — dit une voix avec regret.

— Oh, ma chère...

— Eh bien, quoi, ce sont des choses qui arrivent. Mais je connais quelqu'un qui a toujours eu de la chance...

— Ivan Ivanitch, mauvaise langue, taisez-vous donc, — dit madame Manassé avec un rire et un regard coulé vers Hélène qui signifiait :

— L'enfant va comprendre... L'enfant n'est pas coupable...

— Quel âge as-tu, Hélène?

— Dix ans... madame...

— Une grande fille... Sa maman devra bientôt songer à la marier.

— Elle n'y aura pas de mal. Savez-vous que du train dont vont les choses, Koïré sera millionnaire bientôt.

— Il ne faut rien exagérer, — dit madame Manassé, et elle

semblait tout à coup prononcer les mots avec peine, comme s'ils lui écorchaient la bouche au passage : — il a gagné beaucoup d'argent, dit-on. Les uns prétendent qu'il a découvert une mine nouvelle, ce qui me semble entre parenthèses pour le moins étrange, les autres qu'il a amélioré l'exploitation de l'ancienne. C'est possible. Je n'en sais rien. Il y a tant de manières de faire fortune pour un homme... habile... Quoi qu'il en soit, argent vite gagné est vite dépensé, mes chers amis. Courir le monde n'est pas toujours le meilleur moyen de faire fortune. Dieu sait que je lui souhaite toutes sortes de prospérités, d'ailleurs, à ce pauvre homme...

— Vous savez, on dit : « Chance de... »

— Allons, allons, taisez-vous donc... Vous êtes cancaniers comme des vieilles femmes. Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés, — dit madame Manassé. Elle attira Hélène contre sa poitrine et l'embrassa. Hélène, avec répulsion, se sentit enfoncer entre les seins chauds, lourds et tremblants.

— Est-ce que je peux aller jouer maintenant, madame?

— Certainement, mais certainement, va vite jouer, ma petite Hélène; amuse-toi de tout ton cœur tant que tu es ici, va, ma pauvre enfant... Comme elle fait bien la révérence... Elle est charmante, cette petite...

Hélène revint en courant dans le jardin où les garçons l'accueillirent avec ces cris, ces mouvements désordonnés, ces grimaces par lesquels les enfants laissent échapper le trop-plein de leur plaisir et de leur fatigue à la fin des jours de congé. Elle dit brièvement :

— En avant! Par file à droite! Arche!...

Un bâton sur l'épaule, la longue pèlerine flottant derrière elle, la neige d'automne les couvrant de sa petite poudre sèche, blanche, brillante, dans la nuit tôt venue, elle les entraîna, lourds, gémissants et essoufflés dans les ornières et sous les buissons, goûtant avec délectation le vent, la saveur aigre et humide de l'air.

Mais son cœur était lourd dans sa poitrine et plein d'une douleur compliquée, étrange et incompréhensible.

VII

L'été, quand la chaleur tombait, Hélène sortait, allait jouer au jardin public. L'air embrumé de poussière sentait le crottin et les roses. Dès que l'on avait traversé le boulevard, le bruit de la ville cessait; la rue était bordée de jardins, de vieux tilleuls sauvages; les maisons étaient à peine visibles au fond des allées; parfois on apercevait entre les branches les murs roses d'une petite chapelle et un clocher d'or. Jamais de voitures, jamais de passants. Les feuilles tombées à terre étouffaient le bruit des pas. Hélène courait en avant, heureuse, impatiente, revenant vers mademoiselle Rose par ces mille tours et détours des enfants et des chiens en promenade. Elle se sentait libre, joyeuse, forte. Elle était vêtue d'une robe blanche de broderie anglaise, à trois volants, ornée d'une ceinture de moire, avec deux grandes coques fragiles, larges ouvertes, bien fixées par des épingles doubles au jupon de tarlatane empesée; elle portait un grand chapeau de paille et de dentelles, un nœud blanc dans ses cheveux, des escarpins vernis et des chaussettes à jour, en soie noire. Malgré cela, elle parvenait à courir, à sauter, à grimper sur chaque banc, à écraser en sautant les feuilles vertes, tandis que mademoiselle Rose disait :

— Tu vas déchirer ta robe, Lili...

Mais elle n'écoutait pas. Elle avait dix ans; elle ressentait avec une sorte d'enivrante plénitude le bonheur dur et amer d'être vivante.

En face du jardin public s'ouvrait une courte rue en pente et là, sur le trottoir, de vieilles femmes accroupies, pieds nus dans la poussière, les cheveux couverts d'un mouchoir blanc qui les garantissait du soleil, vendaient des fraises et de jeunes roses; dans des seaux pleins d'eau marinaient de petites pommes vertes et dures.

Parfois, le long de la rue, des processions passaient, des pèlerins qui venaient visiter les monastères fameux du Dniepr. Précédés d'une horrible odeur de crasse et de plaies, braillant des hymnes, ils marchaient suivis d'un nuage de poussière jaune. Les fleurs pâles et transparentes des tilleuls tombaient

sur leurs têtes nues, s'accrochaient aux barbes broussailleuses. Les prélats obèses, aux longs cheveux noirs et plats, portaient à bout de bras les lourdes icones d'or, qui lançaient un faisceau de feu dans le clair soleil. La poussière, la musique militaire, les cris des pèlerins, les graines de tournesol volant dans l'air, tout cela formait une atmosphère de fête grisante et sauvage, qui étourdissait, charmait, écœurait vaguement Hélène.

— Viens vite, — disait mademoiselle Rose en prenant l'enfant par la main et l'entraînant : — ils sont sales... ils apportent avec eux toutes les maladies... Viens donc, Hélène...

Chaque année, à la même saison, suivant de près les pèlerins, les épidémies ravageaient la ville. Les enfants étaient lourdement frappés. L'année précédente la fille aînée des Grossmann était morte.

Hélène obéissait et courait en avant, mais longtemps encore elle entendait, porté par le vent, l'écho des chants qui s'éloignait vers le Dniepr.

Au jardin, la musique militaire jouait ; la fanfare de cuivres et de tambours sonnait à toute volée, tandis que tournaient lentement en rond les étudiants autour du bassin et, de gauche à droite, en sens inverse, les lycéennes se tenant par le bras. S'élevant au-dessus de la foule, la statue de l'Empereur Nicolas Ier recevait et répandait généreusement les rayons ardents du soleil.

Les étudiants et les lycéennes souriaient, se parlaient à voix basse en se croisant, échangeaient des fleurs, des billets, des promesses. L'amour, les manèges du désir, de la coquetterie, tout cela passait par-dessus la tête de l'enfant, non qu'elle les ignorât, mais elle n'était pas curieuse de « cela », comme elle l'appelait mentalement, mais méprisante.

— Sont-ils bêtes avec leurs clins d'yeux, leurs petits rires, leurs petits cris?

Les jeux, les courses, à la bonne heure... Y avait-il volupté comparable à celle de courir, les cheveux fouettant la figure, les joues brûlant comme deux flammes, le cœur battant jusque dans la bouche, semblait-il? La respiration haletante, le mouvement fou du jardin tournant autour de soi, les grands cris que l'on exhalait presque sans en avoir conscience, quel plaisir jamais remplacerait celui-là?

Plus vite, toujours plus vite... On butait dans de longues jambes de promeneurs, on glissait au bord du bassin, on tombait dans l'herbe froide et douce...

Il était défendu d'aller dans les allées obscures, où, sur les bancs dans l'ombre, les couples s'embrassaient. Pourtant, Hélène et les garçons qui jouaient avec elle finissaient toujours par y aboutir, entraînés par la course; mais leurs yeux indifférents d'enfants regardaient, sans les voir, les visages pâles, collés l'un à l'autre, agrafés par deux bouches tendres et tremblantes.

Un jour, l'été de ses dix ans, Hélène, déchirant ses volants de dentelle aux lances de la grille, sauta dans l'allée, se cacha dans l'herbe; sur un banc en face d'elle, deux amoureux se caressaient; le bruit de fête foraine qui emplissait le jardin, quand venait le soir, s'apaisait; on n'entendait plus qu'un lointain et délicieux murmure, le bruit des jets d'eau, des chants d'oiseaux, des paroles étouffées. Les rayons du soleil ne pénétraient pas sous la voûte des chênes et des tilleuls; renversée en arrière, couchée sur le dos, Hélène voyait palpiter la lumière de six heures du soir aux cimes des arbres. La sueur brûlante coulait sur son visage, et le vent la séchait, laissant sur sa peau une sensation fraîche et douce; elle fermait les yeux. Que les garçons la cherchent... Ils l'ennuyaient... Se posant sur la pointe des hautes herbes, des insectes volaient, dorés, transparents; elle s'amusait, lorsqu'ils demeuraient immobiles, à souffler doucement sous leurs ailes qui semblaient se décoller avec peine, se gonfler et, tout à coup, disparaître dans l'azur. Elle s'imaginait alléger ainsi leur vol. Elle se roula voluptueusement dans l'herbe, l'écrasant avec ses petites paumes chaudes, frottant avec langueur sa joue contre le sol parfumé. A travers la grille, elle voyait la large rue vide. Un chien léchait ses plaies, assis sur les pierres, gémissant, se plaignant tout haut; des cloches battaient doucement et paresseusement; au bout d'un long moment, un groupe isolé de pèlerins passa, mais las et sans chanter, piétinant sans bruit de leurs pieds nus la poussière, tandis que les rubans de l'icone qu'ils portaient devant eux ondulaient à peine dans l'air paisible.

Sur le banc, une jeune fille, qui portait le costume des

lycéennes de la ville : robe d'uniforme brune, tablier noir, cheveux serrés er un petit chignon rond sous le canotier de paille, et Posnansky, le fils d'un avocat polonais, s'embrassaient en silence.

« Idiote », songea Hélène.

Elle regarda ironiquement la joue rose, écarlate, embrasée, sous la coquille de cheveux noirs. Le garçon rejeta sur sa nuque, d'un air vainqueur, la casquette grise de lycéen, ornée de l'aigle impériale.

— Vous avez de sots préjugés, Tonia, permettez-moi de vous le dire, — disait-il, de sa voix inégale et rauque de garçonnet qui muait et où passaient encore parfois des inflexions féminines et douces de petit enfant.

Il disait :

— Si vous vouliez, nous irions en barque, cette nuit, sur le Dniepr, au clair de lune... Si vous saviez comme c'est bon... On allume un grand feu sur l'herbe, et on se couche. On est aussi bien que dans un lit, et on entend les rossignols chanter...

— Oh, mais taisez-vous, — murmura la fillette, rougissante, repoussant faiblement les deux mains qui dégrafaient son corsage, — bien sûr que je n'irai pas... Si l'on savait chez moi... et j'ai peur, je ne veux pas que vous me méprisiez... Vous êtes tous les mêmes...

— Chérie, — dit le garçon.

Il attira contre lui son visage.

« Pauvre sotte », songea Hélène, « non, quel plaisir, quelles délices, je vous demande, peut-elle trouver à frotter sa joue sur les durs boutons de métal; à sentir sur sa poitrine ce drap rêche d'uniforme, cette bouche mouillée sans doute, sur sa bouche, pouah... C'est ça qu'ils appellent l'amour? »

La main impatiente du garçon tira si brusquement l'épaulette du tablier noir d'écolière que l'étoffe céda; Hélène vit jaillir deux petits seins à peine formés encore, tendres et pâles, que saisirent les doigts avides de l'amoureux.

— Fi, quelle horreur, — murmura-t-elle.

Elle détourna le regard avec hâte, plongea au fond des herbes qui oscillaient doucement, car le vent s'était levé avec le soir; il avait l'odeur de la rivière proche et des joncs, des roseaux qui l'entouraient. Un instant, elle imagina la lente

rivière sous la lune, et les feux allumés sur ses bords. L'année de sa coqueluche, comme le médecin avait conseillé un changement d'air, son père la menait promener en barque, au crépuscule, après le bureau. On s'arrêtait parfois pour la nuit, dans un des petits monastères blancs qui s'élevaient de place en place sur les îlots. Il y avait longtemps de cela... Elle songea vaguement qu'en ce temps-là, la maison semblait différente, plus semblable à celle des autres, plus « naturelle »... Elle chercha vainement un autre mot, répéta en soupirant :

— ... Plus naturelle... Ils se disputaient, mais... ce n'était pas la même chose... Tout le monde se dispute... Maintenant, *elle* n'est jamais là... Où peut-elle traîner, je me le demande, des nuits entières?

Mais en songeant ainsi, elle se rappelait que sa mère parlait parfois du Dniepr la nuit, et du chant des rossignols dans les vieux tilleuls de la rive...

Elle sifflota, ramassa une branche qui traînait sur l'herbe, arracha lentement l'écorce.

— Le Dniepr au clair de lune, la nuit... L'amour, les amoureux, l'amour, murmura-t-elle; elle hésita légèrement et prononça à voix basse le mot des romances françaises que sa mère soupirait :

— Amant... Un amant, c'est ainsi que cela s'appelle...

Mais elle cherchait encore autre chose avec malaise au fond de sa mémoire... Cependant, il fallait rentrer; les premiers jets de l'arrosoir giclaient sur les lilas, et leur odeur douce et puissante montait dans l'air. Elle se releva, avança vers le banc, détournant le regard.

Mais, lorsqu'elle fut à l'extrémité de l'allée, malgré elle, avec un obscur sentiment de répulsion, de honte et d'attrait, elle jeta un coup d'œil furtif vers les amoureux immobiles; leur baiser silencieux était si doux et si profond qu'une seconde dans le cœur d'Hélène une suavité douloureuse pénétra comme une flèche. Elle haussa les épaules, songea avec indulgence, comme une vieille femme :

— Oh, qu'ils continuent, si ça leur fait plaisir...

Elle escalada la grille, déchirant à plaisir ses mollets nus sur les ronces qui les couvraient, et revint, par un long détour,

dans l'allée où mademoiselle Rose brodait deux pointes d'Irlande pour sa collerette.

Elles revinrent à la maison, Hélène silencieuse, baissant la tête auprès de mademoiselle Rose. Dans le crépuscule, on voyait encore distinctement la statue de Nicolas Ier sur son socle, sa figure hébétée, menaçant sa ville endormie, mais les rues n'étaient plus que ténèbres, parfums, murmures, derniers pépiements ensommeillés d'oiseaux, ombres légères des chauves-souris sur la lune, belle lune ronde et rose...

A cette heure-ci la maison était vide... « Elle » traînait Dieu sait où... Le grand-père mangeait une glace à la terrasse du café « François » et se souvenait en soupirant de Tortoni. La glace parfumée fondait dans la chaleur, dans le soir vert. Il lisait les journaux français, qui claquaient joyeusement sur leurs hampes au vent léger. Hélène l'ignorait, mais il pensait à elle, avec amitié, avec tendresse. Il n'aimait qu'elle au monde... Bella était une égoïste, une mauvaise mère... « Quant à sa conduite, ce n'est plus, Dieu merci, mon affaire... D'ailleurs, elle a bien raison, car il n'y a de bon au monde que l'amour... Mais la petite... Elle est si intelligente... la petite souffrira... elle comprend déjà, elle pressent... » Ah bah, qu'y pouvait-il? Il détestait les discussions, les sermons, les querelles... A son âge, il avait bien mérité qu'on le laissât tranquille... Et il y avait l'argent, l'argent... L'argent n'était pas à Bella, mais elle savait à chaque fois, savamment, lui faire comprendre que c'était grâce à elle et à son mari qu'ils pouvaient vivre... Et chaque fois, également, elle lui rappelait sa fortune dilapidée... Chère petite... Pourtant, elle l'aimait; elle était fière de lui, de sa persistante jeunesse, de ses beaux vêtements, de son pur accent français... Ils vivaient assez bien l'un avec l'autre, sans se gêner mutuellement, sans se surveiller... Tout s'arrangerait, plus tard... Elle vieillirait... Elle serait pareille aux autres femmes, occupées de potins, de cartes, et se prendrait, peut-être, d'une tardive tendresse pour sa fille...

Tout était possible... Rien n'avait énormément d'importance... Il commanda une dernière glace à la pistache, la savoura lentement, en regardant les étoiles.

A la maison, la grand'mère marchait d'une fenêtre à l'autre en soupirant :

— Hélène... Hélène n'est pas rentrée... Il a plu ce matin... Mais mademoiselle Rose l'élève à la française... A la française, songeait-elle avec haine : perdre l'enfant avec ces courants d'air, ces fenêtres ouvertes...

Ah, comme elle détestait mademoiselle Rose... Une haine timide, profonde, qui emplissait son cœur... mais qu'elle cachait à elle-même, disant seulement :

— Elles ne peuvent pas aimer l'enfant comme nous, ces gouvernantes, ces étrangères...

Hélène marchait en silence; elle avait soif. Elle songeait avidement à la saveur du lait froid qui l'attendait, versé dans un vieux bol bleu au coin du lavabo, dans sa chambre. Comme elle boirait, la tête renversée, comme elle sentirait couler entre ses lèvres, dans sa gorge, le lait glacé et doux... Elle imaginait même, comme si cette froide lumière eût ajouté encore à la sensation délicieuse de sa soif apaisée, la lune éclatante derrière les carreaux. Et tout à coup, brusquement, sur le seuil même de la maison, elle se rappela la chemise découverte dans la chambre de sa mère, la chemise, déchirée comme le tablier noir de l'écolière... Elle poussa un petit « ah » de surprise, éprouvant jusqu'à un sentiment de plaisir aigu la satisfaction intellectuelle de la découverte, elle saisit la main de mademoiselle Rose et dit, en souriant, fixant sur elle le regard malicieux et brillant de ses yeux bruns :

— Je sais maintenant. « Elle » a des amants, n'est-ce pas?

— Tais-toi, tais-toi, Hélène, — murmura mademoiselle Rose.

« Elle a vite compris de qui je parlais », pensa Hélène.

Elle poussa un petit cri joyeux d'oiseau, sauta sur la vieille borne en chantonnant :

— Un amant!... Un amant!... Elle a un amant! Oh, comme j'ai soif, — dit-elle tout à coup avec langueur, voyant s'allumer la lampe dans sa chambre, — oh, mademoiselle Rose, chère mademoiselle Rose, pourquoi est-ce qu'on ne me permet pas de manger des glaces?

Mais mademoiselle Rose, absorbée dans ses pensées, ne répondit rien.

VIII

La vie d'Hélène, comme toutes les vies, avait son havre de lumière. Tous les ans, elle retournait en France, avec sa mère et mademoiselle Rose... Avec quel bonheur elle revoyait Paris... Elle l'aimait tant... A Paris, maintenant que Boris Koïré devenait riche, sa femme descendait au Grand-Hôtel, mais Hélène vivait dans une petite pension de famille sordide et noire, derrière Notre-Dame-de-Lorette. Hélène grandissait; il fallait l'écarter le plus possible de l'existence qu'il plaisait à sa mère de mener. Madame Koïré ajoutait à son budget personnel les sommes qu'elle prélevait sur l'installation d'Hélène et de mademoiselle Rose, et de cette façon conciliait son intérêt avec les exigences de la morale. Mais Hélène était parfaitement heureuse. Elle se mêlait pendant quelques mois à l'existence des enfants français de son âge. Comme elle les enviait!.. Elle ne se lassait pas de les contempler. Être née dans un de ces quartiers gris et tranquilles, où toutes les maisons se ressemblent, quel rêve.... Être née et grandir là... Être chez soi, à Paris... Ne pas voir, tous les matins, quand elle rencontrait sa mère au Bois et faisait lentement à côté d'elle le tour de l'Allée des Acacias (et ayant accompli ce devoir, Bella Koïré jugeait qu'elle avait fait ce qu'il fallait, qu'elle n'avait plus besoin de songer à sa fille jusqu'au lendemain, sauf en cas de maladie grave), ne pas voir sa mère, avec sa jaquette d'Irlande, sa voilette à pois, ses jupes balayant les feuilles mortes, s'avancer avec cet air empanaché, « cheval de corbillard », des femmes en ce temps-là, vers le coin de l'allée où un Argentin, couleur de cigare, les attendait... Ne pas rouler cinq jours en wagon pour rentrer dans un pays barbare où elle ne se sentait pas non plus tout à fait chez elle, parce qu'elle parlait le français mieux que le russe, parce que ses cheveux étaient coiffés en boucles et non serrés en petites nattes lisses, parce que ses robes étaient taillées sur des modèles de Paris... A la rigueur, être cette fille de boutiquiers, près de la gare de Lyon, porter un tablier noir, avoir des joues comme des radis roses, pouvoir demander à sa mère (une autre mère...) :

— Maman, où sont les cahiers quadrillés à un sou?

Être cette petite fille...

— Hélène, tiens-toi droite.

— Oh, zut!

S'appeler Jeanne Fournier, ou Loulou Massard, ou Henriette Durand, un nom facile à comprendre, facile à retenir... Non, elle n'était pas comme les autres... pas tout à fait... Quel dommage... Et pourtant... Sa vie à elle était plus riche et plus pleine que celle des autres enfants... Elle connaissait tant de choses! Elle avait vu tant de pays différents... Il lui semblait parfois que dans son corps deux âmes habitaient sans se mêler, se juxtaposaient sans se confondre... Elle était une petite fille, mais elle avait déjà tant de souvenirs qu'elle comprenait sans peine ce mot de grande personne : l'expérience... Parfois, en y songeant, une sorte de joie enivrante s'emparait d'elle. Elle marchait à Paris, dans le crépuscule roux de six heures du soir, quand coule dans les rues un torrent de lumières; elle tenait la main de mademoiselle Rose, et elle regardait tous ces visages qui passaient, imaginait pour chacun d'eux un nom, un passé, et leurs haines, leurs amours différentes. Elle songeait avec orgueil : « En Russie, ils ne comprendraient pas la langue du pays. Ils ne sauraient pas ce que pense un marchand, un cocher, un paysan... Moi, je le sais... Mais eux aussi, je les comprends... Ils me poussent. Ils font rouler ma balle sous leurs pieds. Ils songent : ils sont embêtants, ces gosses, — mais moi, je suis plus maligne qu'eux. Je suis une petite fille, mais j'ai vu plus de choses qu'eux dans toute leur longue, ennuyeuse vie... »

Elle pensait cela, puis elle voyait les étalages de Noël d'un grand magasin, et de nouveau, elle imaginait avec nostalgie une famille parisienne, un petit appartement, et un arbre de Noël sous la suspension de porcelaine..

Elle grandissait cependant. Son corps perdait la robustesse trapue de la petite enfance; ses membres devenaient plus grêles et maigres; son visage pâlissait; le menton s'allongeait, les yeux se creusaient; les belles couleurs roses de ses joues s'effaçaient.

L'hiver qui précéda la guerre, elle eut douze ans. Elle habitait Nice alors, où son père, revenant de Sibérie, arriva un jour pour reprendre sa famille et l'emmener vivre avec lui à Pétersbourg.

A Nice, cette année-là, Hélène devait écouter pour la première fois, avec un sentiment autre que celui d'une dédaigneuse indifférence, le doux bruit amoureux de la mer, les romances italiennes, le mot « amant », le mot « amour »... Les nuits étaient si chaudes, si parfumées... Elle était à l'âge où les petites filles se réveillent brusquement, le cœur battant, serrent de leurs deux mains tremblantes leurs plates poitrines sous la chemise festonnée et songent :

— A telle date, j'aurai quinze ans, seize ans... A telle date, je serai une femme...

Boris Koïré arriva un matin de mars. Plus tard, le visage de son père, dans sa mémoire, devait toujours lui apparaître, ainsi que ce jour-là, dans le tumulte et la fumée d'un quai de gare. Il était plus fort, le teint bruni, les lèvres rouges. Quand il se fut incliné vers elle et qu'elle eut posé sa bouche sur la joue rude, le sentiment d'amour qu'elle ressentit brusquement pour lui lui emplit le cœur d'une joie presque douloureuse, aiguë jusqu'à l'angoisse. Elle laissa mademoiselle Rose et se suspendit à la main de son père. Il lui sourit. Quand il riait, son visage s'éclairait d'un feu d'intelligence et d'une sorte de gaieté malicieuse. Elle baisa avec tendresse la belle main brune, aux ongles durs, si semblables aux siens. Aussitôt le cri perçant et triste du train qui repartait retentit, comme le thème qui accompagnerait constamment désormais les brèves apparitions de son père dans sa vie. En même temps, au-dessus de sa tête, commençait cette conversation qui n'avait plus que le son des paroles humaines, — car les mots y étaient remplacés par des chiffres, — et qui ne devait plus cesser de résonner ainsi, autour d'elle, au-dessus d'elle, depuis cette minute jusqu'au moment où la mort fermerait les lèvres paternelles.

— ... Millions, millions, actions... les actions de la Banque Shell... les actions De Beers, achetées à 25, vendues à 90...

Une jeune fille marchait lentement, roulant les hanches, un panier plein de poissons d'argent posé sur sa tête :

— Sardini! Belli sardini!..

Sa voix aiguë arrachait de l'i un son gémissant et perçant comme le cri d'un oiseau de mer.

— ... J'ai spéculé... Il a spéculé...

Les grelots du landau de louage sonnaient doucement; le cheval secouait ses longues oreilles à l'abri du cornet de paille; le cocher mâchonnait une fleur.

— ... J'ai gagné... J'ai perdu... J'ai regagné... L'argent, les actions...

— ... Cuivre, mines d'argent, mines d'or... phosphates... millions, millions, millions...

Plus tard, quand Koïré eut déjeuné et changé de vêtements, il sortit et Hélène obtint de le suivre. Ils traversèrent la Promenade des Anglais. Ils se taisaient. De quoi auraient-ils pu se parler? Seul l'argent, le mécanisme du gain, les affaires intéressaient Koïré, et Hélène était une enfant innocente. Elle le contemplait avec adoration.

Il lui sourit, lui pinça la joue :

— Dis donc, si on allait goûter à Monte-Carlo?

— Oh, oui, — fit doucement Hélène en fermant à demi les yeux; elle était incapable de mieux montrer sa joie.

A Monte-Carlo, dès qu'ils eurent goûté, Koïré devint soucieux. Il tambourina un instant sur la table, parut hésiter, puis tout à coup se leva et l'entraîna.

Ils entrèrent au casino.

— Attends-moi là, — dit-il en lui montrant le vestibule; et il disparut.

Elle s'assit, prenant bien soin de se tenir droite, de ne pas salir ses gants ni son manteau. Le miroir, devant lequel une femme à l'air hagard et las sabrait sa bouche à grands coups de bâton de rouge, lui renvoyait l'image d'une enfant maigre et menue, au visage entouré de boucles, portant autour du cou sa première fourrure véritable, une petite hermine plate que son père avait rapportée de Sibérie. Longtemps elle attendit ainsi. Le temps passait. Des hommes entraient, d'autres sortaient. Elle vit d'étranges figures, de vieilles femmes, un cabas à la main, des mains vacillantes encore d'avoir remué l'or. Ce n'était pas le premier casino qu'elle voyait; un de ses plus lointains souvenirs était d'avoir traversé la salle des jeux à Ostende, où les pièces d'or roulaient parfois sous les pieds des joueurs indifférents. Mais, maintenant, ses yeux savaient contempler autre chose que le monde visible. Elle regardait ces femmes fardées, plâtrées; elle songeait :

— Ont-elles des enfants? Est-ce qu'elles ont été jeunes? est-ce qu'elles sont heureuses?

Car il arrive un âge où la pitié que l'on réservait jusqu'alors aux enfants seulement prend une autre forme, un âge où l'on contemple les visages flétris des « vieux » et où l'on pressent qu'un jour on leur ressemblera... Et de là date la fin de la première enfance.

Dehors, le ciel s'assombrissait; belle nuit de velours, nuit italienne, jets d'eaux lumineux, parfums, fleurs épanouies des magnolias, brise douce et caressante... Hélène regardait à travers la vitre, collant son visage aux carreaux, cette nuit qui semblait trop ardente, trop voluptueuse, « pas pour les enfants », songea-t-elle en souriant. Elle se sentait petite, perdue et coupable. (Pourquoi? On ne m'attrapera pas. Ce n'est pas ma faute. J'étais avec papa. Il n'est pas resté longtemps avec moi, d'ailleurs...). Il était huit heures du soir. Des voitures s'arrêtaient devant le Café de Paris; des hommes en habit en sortaient, des femmes en robes de bal. Sous un balcon elle entendit un bruit de mandolines, de baisers, de rires étouffés. Sur la rade brillaient de faibles lumières et des rues sombres, marchant vers le casino, convergeaient toutes les grues du littoral. Neuf heures maintenant... « J'ai faim, songeait Hélène; que faire? Il n'y a qu'à rester là et à attendre, car on ne me laissera pas entrer dans les salles. Combien, d'ailleurs, attendent comme elle et se résignent... Le vestibule est rempli de femmes anxieuses et lasses qui attendent sans se plaindre... Elle se sent étrangement vieille et résignée, résignée à passer la nuit s'il le faut, sur cette banquette. Si seulement ses yeux ne se fermaient pas sous ses paupières lourdes... Le temps coulait si lentement... et, pourtant, l'aiguille au fronton du Casino marchait avec une rapidité étrange. Il était neuf heures et demie tout à l'heure, une heure normale, celle où elle se mettait au lit. Mais voici que l'aiguille avait avancé, marquait neuf heures trois quarts, dix heures, dépassait dix heures... Pour ne pas s'endormir, elle commença à marcher de long en large. Une femme allait et venait dans l'ombre, agitant son boa de plumes roses. Hélène la regardait. Il lui semblait que son esprit, mystérieusement allégé par la faim, la faisait pénétrer dans la vie de cette femme inconnue de telle façon qu'elle ressentait sa

fatigue et son inquiétude dans sa propre âme. Comme elle avait faim... Elle huma l'odeur de bouillon qui, par un soupirail, montait des cuisines du Café de Paris.

« J'ai l'état d'âme d'une malle oubliée à la consigne », songea-t-elle en essayant de se moquer d'elle-même.

Évidemment, tout cela était comique, très comique... Elle regarda autour d'elle. Il n'y avait pas d'enfants : ils étaient tous couchés. Une main attentive avait tiré les rideaux, clos les fenêtres. Ils n'entendaient pas le chuchotement du vieil homme qui accostait les bouquetières; ils ne voyaient pas sur chaque banc les couples qui s'embrassaient.

« Mademoiselle Rose ne m'aurait pas oubliée, elle... Décidément, j'avais encore des illusions », pensa-t-elle amèrement, « il n'y a qu'elle au monde qui m'aime... »

Onze heures. Cette ville blanche sous le clair de lune avait un aspect hagard et étrange de songe... Hélène marchait, marchait, les yeux à demi fermés de sommeil, comptant, pour ne pas s'endormir, les lumières sur la rade, les lampes dans les maisons. Bah, il ne fallait pas pleurnicher... Allait-elle pleurer comme un enfant oublié dans un square?... Voici que sortaient du Casino les dernières sorcières, serrant leurs cabas sur leur cœur, le fard fondant sur leurs visages... Et derrière elles?... Ces cheveux blancs, ces traits éclairés par cette flamme intérieure de joie et de passion qu'elle aimait tant?... C'était son père.

Il lui prit la main, la serra fortement.

— Ma pauvre fille, va... Je t'avais oubliée... Rentrons vite...

Elle n'osa pas lui dire qu'elle avait faim. Elle ne voulait pas le voir hausser les épaules et soupirer comme eût fait sa mère :

— Les enfants... quel fardeau!

— As-tu gagné au moins, papa?

Les lèvres de son père frémirent d'un petit sourire joyeux et douloureux à la fois :

— Gagné?... Oui, un peu... Mais est-ce qu'on joue pour gagner?

— Ah?... Et pourquoi?

— Pour jouer, ma fille, — dit le père, et le sang âcre et

brûlant qui coulait dans ses veines sembla verser sa chaleur dans la main d'Hélène; il la regarda avec un tendre mépris :

— Tu ne peux pas comprendre. Tu es trop petite. Et tu ne comprendras jamais. Tu n'es qu'une femme.

DEUXIÈME PARTIE

I

Par un crépuscule livide d'automne, en 1914, Hélène, avec mademoiselle Rose et un dernier chargement de malles, arriva à Saint-Pétersbourg où ses parents vivaient déjà depuis plusieurs semaines.

Comme toujours, quand elle devait revoir sa mère après une longue absence, Hélène tremblait d'appréhension, mais elle serait morte plutôt que de le laisser voir...

C'était un des plus sombres, des plus humides jours d'une triste saison, où, sous ces climats, le soleil paraît à peine, où l'on se réveille, on se lève, on mange, on travaille à la lumière des lampes, où tombe, d'un ciel jaune, une neige molle, mouillée, que le vent agite et disperse avec rage. Comme il soufflait, ce jour-là, ce vent cinglant du nord et quelle fade odeur d'eaux corrompues montait de la Néva!...

Les réverbères étaient allumés dans les rues. Un brouillard épais glissait dans l'air comme une fumée. Hélène haïssait à l'avance cette ville inconnue; en la regardant, son cœur se serrait comme à l'approche d'un malheur; elle tordait nerveusement entre ses doigts le manteau de mademoiselle Rose, cherchait avec angoisse la familière chaleur de sa main, puis elle se détournait, contemplait avec un triste étonnement son visage reflété dans la glace de la voiture, pâle et contracté.

— Qu'est-ce que c'est, Lili? — dit mademoiselle Rose.

— Rien. J'ai froid. Cette ville est une horreur, — murmura Hélène avec désespoir. — Et à Paris, maintenant, les arbres sont tout dorés.

— Mais nous n'aurions pas pu aller à Paris, de toute façon, ma pauvre Hélène, puisque c'est la guerre, — dit tristement mademoiselle Rose.

Elles se turent; des gouttes de pluie lourdes et pressées coulaient le long des vitres, comme des larmes sur un visage.

— *Elle* n'est pas même venue nous chercher à la gare, — dit amèrement Hélène, et il lui sembla qu'un flot de douleur et de fiel montait dans son âme, venant d'insondables profondeurs d'elle-même, d'une région de son être qu'elle ne connaissait pas.

Mademoiselle Rose corrigea machinalement : « On ne dit pas « elle » tout court. On dit : « Maman »... « Maman n'est pas venue nous chercher... »

— Maman n'est pas venue nous chercher... Elle n'a pas très envie de me revoir, probablement... Moi, non plus, d'ailleurs, — dit Hélène à voix basse.

— Eh bien, alors, de quoi te plains-tu? — répondit doucement mademoiselle Rose, — cela te fait quelques instants de gagnés...

Elle souriait avec une mélancolique ironie qui frappa Hélène. La petite fille demanda :

— *Ils* ont une voiture maintenant?

— Oui. Ton père a gagné beaucoup d'argent.

— Ah? Et les grands-parents? Ils ne viendront jamais ici?

— Je ne sais pas.

Mais Hélène se doutait bien que ses grands-parents ne quitteraient jamais l'Ukraine; une rente les fixait définitivement à l'écart des Koïré. C'était là le premier usage que Bella eût fait de sa fortune...

Quand Hélène songeait à ses grands-parents, elle éprouvait un sentiment de pitié qu'elle supportait avec peine, qui lui paraissait lâche. Elle s'efforça de détourner d'eux sa pensée, mais, malgré elle, leur image se reformait dans sa mémoire : elle les revoyait courant à petits pas rapides et vacillants le long du quai, tandis que le train partait. Sa grand-mère pleurait et ceci ne la changeait guère, pauvre femme; mais le vieux Safronov plastronnait encore, se redressait, agitait sa canne, en criant d'une voix tremblante :

— A bientôt! Nous irons te voir à Saint-Pétersbourg! Dis à maman de nous inviter bientôt.

— Il peut compter là-dessus, pauvre grand-papa, — murmura Hélène. Elle ne se doutait pas que le vieil homme,

mieux qu'elle-même, savait à quoi s'en tenir. Elle ne soupçonnait pas avec quelle rage et quels remords il songeait, en rentrant chez eux, dans la maison vide, suivi de sa femme qui gémissait et pleurait tout bas :

— A mon tour, maintenant, à mon tour! Je courais en avant, j'abandonnais tout au monde pour mon plaisir, pour mon caprice! Je suis vieux et essoufflé maintenant, c'est moi qui reste en arrière, pensait-il, et, se tournant vers sa femme, pour la première fois de sa vie, il avait daigné l'attendre, quoiqu'il grommelât d'une voix furieuse, en frappant le sol de sa canne :

— Allons, dépêche-toi, lambine!

« Exeat » pour grand-père et grand'mère, songeait Hélène avec ce triste humour qu'elle avait hérité de son père.

La voiture, cependant, s'était arrêtée devant une grande et belle maison. L'appartement des Koïré était construit de telle façon que, du vestibule, le regard pût plonger jusqu'aux pièces du fond; par de larges portes ouvertes, on pouvait voir une enfilade de salons blancs et or. Hélène se heurta à l'angle d'un immense piano à queue blanc, aperçut son visage pâle et égaré reflété dans de multiples miroirs et finit par aboutir à une pièce plus petite, plus sombre, où se tenait sa mère. Elle la vit debout, adossée à une table; à son côté était assis un jeune homme qu'Hélène ne reconnut pas.

« Sanglée dans un corset à trois heures de l'après-midi », songea Hélène, se souvenant des peignoirs lâches, des cheveux défaits de sa mère; elle leva les yeux, et d'un seul coup d'œil, compta les bagues nouvelles sur les doigts blancs, vit la robe élégante, la taille svelte, cet air de joie et d'ardeur qui semblait répandu sur le dur visage, vit tout cela, le renferma dans son cœur et, jamais, ne l'oublia...

— Bonjour, Hélène... Le train était donc en avance? Je ne t'attendais pas si tôt.

Hélène murmura :

— Bonjour, maman...

Elle ne disait jamais « maman » en articulant franchement les deux syllabes; elles passaient avec peine entre ses lèvres serrées; elle prononçait « man », une sorte de grognement

rapide qu'elle arrachait de son cœur avec effort et une sourde et sournoise petite douleur.

— Bonjour.

La joue peinte s'abaissa à son niveau; elle y posa sa bouche avec précaution, cherchant instinctivement une place nue entre les granulations de la poudre et de la crème.

— Ne me décoiffe pas... Tu ne dis pas bonjour à ton cousin? Tu ne reconnais pas ton cousin, Max Safronov?

Sur sa bouche peinte, mince et rouge comme un fil de sang, passa un sourire de triomphe.

Hélène se souvint brusquement de la calèche de Lydie Safronov qu'elle rencontrait autrefois dans les rues de sa ville natale; elle revit en imagination la femme immobile qui dressait hors de sa palatine de skungs sa petite tête de serpent, aux yeux noirs, et dardait sur elle un froid regard.

« Max ici?... Oh, comme ils doivent être riches », pensa-t-elle ironiquement.

Elle était fascinée par la pâleur du jeune homme; c'était la première fois qu'elle voyait ce teint blanc des habitants de Pétersbourg, cette peau qui semblait privée de sang, blême comme une fleur poussée dans une cave. Il avait un aspect hautain et affecté, un nez maigre et fin, délicatement courbé en bec d'aigle, de larges yeux verts, des cheveux blonds qui se dégarnissaient aux tempes quoiqu'il fût à peine âgé de vingt-quatre ans.

Il toucha légèrement du doigt la joue d'Hélène, pinça le menton levé vers lui :

— Bonjour, ma petite cousine. Quel âge as-tu? — demanda-t-il, ne sachant visiblement pas de quoi lui parler et la fixant du regard ironique et scintillant de ses yeux verts.

Il n'écouta pas la réponse. Il murmura :

— Comme elle courbe le dos... Il faut se tenir droite, petite fille... Mes sœurs, à ton âge, avaient la tête de plus que toi et se tenaient droites comme des i...

— C'est vrai, — s'écria Bella avec mécontentement, — comme tu te tiens mal! Il faut la réprimander, mademoiselle Rose!

— Le voyage l'a fatiguée.

— Vous l'excusez toujours, — dit Bella avec humeur.

Elle donna de la main un petit coup sec entre les deux omoplates du dos mince, affaissé dès qu'Hélène oubliait de se redresser :

— Ça ne t'embellit pas, tu sais, ma pauvre fille... On a beau la gronder, elle n'écoute rien... Et regardez, Max, comme elle a mauvaise mine... Vos sœurs paraissent si solides, si sportives...

Max murmura :

— *English education, you know... Cold baths and bare knees and not encouraged to be sorry for themselves...* Elle ne vous ressemble pas, Bella.

Hélène demanda :

— Et papa?

— Eh bien, papa va bien, il rentre très tard, tu le verras avant de te coucher, il est très occupé.

Ils se turent. Hélène se tenait droite et raide comme à la parade, sans oser s'en aller ni s'asseoir. Enfin, Bella murmura d'un ton las et agaçé :

— Voyons, ne reste pas là à me regarder, la bouche ouverte. Va chez toi, va voir ta chambre...

Hélène partit, se demandant avec angoisse ce que cet inconnu lui apporterait, bonheur ou malheur, car elle savait bien qu'il serait désormais le maître véritable de sa vie. Plus tard, quand elle fut devenue grande, en se rappelant cet instant, ces deux visages inclinés l'un vers l'autre, ce silence, le sourire de sa mère, et tout ce qu'elle avait aperçu, deviné, pressenti en un seul regard, il lui arriva de penser : « C'est impossible... Je n'avais que douze ans après tout... La vérité, sans doute, c'est que j'ai compris peu à peu... et maintenant je m'imagine avoir tout vu en une seconde... C'est petit à petit que j'ai entrevu la vérité... et non pas ainsi, en un éclair... J'étais une enfant, et ils n'ont rien dit ce jour-là, ils étaient assis loin l'un de l'autre... » Mais, si parfois une couleur, un son, un parfum la rejetaient vers le passé, si elle parvenait à retrouver dans sa mémoire la forme exacte du visage de Max jeune, elle sentait aussitôt en elle son âme d'enfant réveillée d'un long sommeil, qui murmurait, l'interpellait avec passion : « Toi aussi, tu as trahi ton enfance!... Ne te souviens-tu pas que tu avais un corps de petite fille et un cœur aussi vieux, aussi

mûr que celui d'aujourd'hui... J'avais donc bien raison de me plaindre, j'etais donc bien réellement malheureuse et abandonnée puisque maintenant, toi aussi, tu m'as oubliée... »

Certes, ce jour-là, ce triste jour, elle avait acquis la certitude de leur liaison; elle avait tremblé pour elle-même; elle avait haï aussitôt ce garçon dédaigneux qui avait dit :

— Elle ne vous ressemble pas, Bella...

— Et papa? Je ne pense qu'à moi-même, comme je suis égoïste... Il doit souffrir, s'il sait... — pensa-t-elle, mais aussitôt un sentiment amer et haineux emplit son cœur :

— Tiens, personne ne se soucie de moi. Il faut bien que moi, du moins, je m'aime...

Elle s'approcha de mademoiselle Rose :

— Dites-moi...

— Oui?

— Ce garçon... mon cousin... et elle... J'ai deviné, n'est-ce pas?

Mademoiselle Rose fit un brusque mouvement, et sa petite bouche pâle se contracta dans un violent effort de dénégation. Elle murmura faiblement :

— Non, non, Helène...

Mais Hélène répétait à son oreille, en chuchotant avec fièvre :

— Je sais, je sais, je vous dis que je sais...

Derrière elles une porte s'ouvrit. Mademoiselle Rose tressaillit et dit doucement, en lui serrant la main avec crainte :

— Tais-toi, tais-toi donc... S'ils savaient jamais que tu te doutes de quelque chose, tu irais en pension, ma pauvre petite fille, et moi...

Hélène, glacée, baissa les yeux; elle murmura :

— Quelle idée...

Elle songeait :

« Je serais moins malheureuse en pension... Nulle part, je ne pourrais être aussi malheureuse que dans cette maison! Mais elle, mademoiselle Rose, ma pauvre mademoiselle, qu'est-ce qu'elle deviendrait sans moi?

« Ce n'est plus moi qui ai besoin d'elle, pensa-t-elle tout à coup avec une lucidité froide et désespérée : je n'ai plus besoin d'être bordée dans mon lit, soignée, embrassée... J'ai grandi, j'ai vieilli... Ce qu'on peut être vieux à douze ans... »

Elle se sentit brusquement avide de solitude complète, de silence, d'une mélancolie amère dont elle se fût emplie l'âme jusqu'à la saturer de haine et de tristesse...

« S'il n'y avait pas mademoiselle Rose, personne ne pourrait me faire de mal... C'est à travers elle seulement qu'ils peuvent m'atteindre... Mais elle n'a que moi... Je crois qu'elle mourrait sans moi... »

Elle serrait douloureusement les poings; elle se sentait faible et petite, le cœur vulnérable, et le sentiment de son impuissance l'emplissait de révolte et de désespoir.

Elle entra dans la salle d'études voisine, où sa mère avait installé des penderies pour ses robes; une odeur légère de naphtaline sortait de l'armoire aux fourrures. Partout, elle la retrouvait!

Elle referma la porte avec emportement, revint dans sa chambre, s'approcha de la fenêtre, regarda avec une sorte de morne terreur le ciel noir d'où la pluie tombait à flots; des larmes coulaient sur ses joues. Enfin, elle dit d'une voix tremblante :

— Vous savez, elle... maman a toujours répété qu'elle était si contente de vous avoir...

— Je sais bien, — murmura mademoiselle Rose, — mais...

Elle était debout au milieu de la chambre, petite et frêle dans sa robe noire. Elle contempla le visage d'Hélène avec une douloureuse tendresse, mais, peu à peu, ses yeux devinrent fixes et vagues. Elle paraissait chercher très loin, au delà des traits visibles d'Hélène, des images qu'elle seule pouvait percevoir. Un lointain passé, sans doute... ou l'avenir menaçant sur une terre froide et inhospitalière, la solitude, l'exil et la vieillesse. Elle soupira et murmura machinalement :

— Voyons, range ton manteau. Ne jette pas ton chapeau sur le lit. Viens que je refasse tes boucles...

Comme à l'ordinaire, elle se réfugiait dans les soins les plus quotidiens, les plus humbles, mais elle paraissait y mettre une sorte de nervosité, de fébrile acharnement qui étonna Hélène. Elle déballa les nécessaires de voyage, plia les gants et les bas dans le tiroir de la commode, repoussant l'aide des domestiques :

— Dis-leur donc de me laisser tranquille, Hélène...

« Elle change depuis la guerre », pensa Hélène.

II

1914, 1915 avaient passé avec une mortelle lenteur...

Un soir, Max entra dans la salle à manger où Hélène était assise dans un grand fauteuil, à demi ensevelie sous les journaux qui l'entouraient de tous côtés, ces journaux de guerre, qui paraissaient avec des colonnes entières en blanc et que personne d'autre ne lisait dans la maison des Koïré, sauf à la dernière page, celle de la Bourse. Il sourit. Elle était comique, cette petite... Elle avait une maigre poitrine plate, de minces et frêles bras nus sortant des courtes manches de sa robe de laine bleue; un tablier de batiste blanche, à grands plis creux, à la mode allemande couvrait son corps; ses cheveux noirs étaient coiffés en boucles épaisses autour du visage qui commençait à prendre la teinte verdâtre, cadavérique des enfants de Pétersbourg, élevés sans air ni lumière, et sans autre exercice qu'une heure de patinage, le dimanche.

En l'apercevant, elle retira d'un geste brusque une paire de lunettes qui la vieillissaient et l'enlaidissaient davantage : ses yeux étaient faibles, fatigués par l'éclat de l'électricité, allumée dès l'aube.

Il éclata de rire :

— Tu portes des lunettes?... Comme tu es drôle, ma pauvre fille! Tu as l'air d'une petite vieille!

— Pour lire et travailler seulement, — dit-elle, sentant qu'un flux de sang montait à ses joues. Il la regarda rougir avec un plaisir taquin et cruel :

— Mais quelle coquetterie!... Pauvre petite, — répéta-t-il, et la commisération méprisante de sa voix fit passer dans l'âme d'Hélène un frisson de colère : — Où est ta mère?

Elle montra d'un geste maussade la chambre voisine, mais, au même moment, la porte s'ouvrit, et Bella, en peignoir lâche, un flot de dentelles voilant à peine ses seins, s'avança, tendit à Max sa main à baiser. Ils se contemplèrent en silence, et il abaissa peu à peu, doucement, les paupières en serrant les lèvres avec une expression de désir avide.

« Et ils croient que je ne voie rien? C'est inimaginable », songea Hélène.

Ils entrèrent au salon; elle se rassit dans le fauteuil rouge,

reprit les journaux. La guerre... Qui donc y songeait ici, sauf elle et mademoiselle Rose?... L'or ruisselait, le vin coulait. Qui regardait les blessés, les femmes en deuil?... Qui écoutait le piétinement des soldats dans la rue, au petit matin, ce morne bruit de troupeau en marche vers la mort?

Elle regarda l'heure. Huit heures et demie. Les leçons et les devoirs s'étaient succédé depuis le matin, sans une seconde de répit. Mais elle aimait l'étude et les livres, comme d'autres aiment le vin, pour leur force d'oubli. Que connaissait-elle d'autre?... Elle vivait dans une maison vide et muette. Le bruit de ses pas dans les chambres désertes, le silence des rues froides derrière les fenêtres fermées, la pluie ou la neige, les précoces ténèbres, un feu vert fixe et profond allumé en face d'elle et qui brûlait pendant les longues soirées et qu'elle regardait des heures entières jusqu'à ce que la lumière commençât à se balancer lentement à ses yeux fatigués, c'était là le décor de sa vie... Son père n'était presque jamais à la maison; sa mère rentrait le soir et s'enfermait au salon avec Max; elle n'avait pas d'amies : en ce temps-là on avait d'autres soucis que le bonheur des enfants...

Un domestique vint tirer les rideaux; dans la chambre voisine on entendit le rire étouffé de Max.

— Qu'est-ce qu'ils font là-bas, ces deux-là? Oh, ça m'est bien égal, après tout, pourvu qu'ils me fichent la paix...

Elle respira l'odeur des cigarettes qui passait sous la porte; son père n'était pas rentré encore; il reviendait entre neuf et dix heures et on mangerait des plats brûlés ou froids; il ramènerait des hommes qu'Hélène ne connaissait que sous le nom générique d' « hommes d'affaires », fébriles, inquiets, aux yeux impatients, aux mains tendues et avides comme des serres; elle ferma les yeux, croyant entendre déjà le mot qui revenait sans cesse sur leurs lèvres, le seul qu'Hélène comprît, qu'elle entendait résonner, bourdonner au-dessus d'elle, qui peuplait ses veilles et ses songes : « ... Millions... millions... millions... »

Le domestique s'arrêta sur le seuil, regarda l'heure en hochant la tête :

— Mademoiselle ne sait pas à quelle heure monsieur va rentrer?

— Je ne sais pas, — dit Hélène.

Elle écarta le rideau et regarda la rue, guettant la lumière du traîneau sur la neige. Peu à peu, tout s'effaçait autour d'elle. Elle s'abîmait voluptueusement dans un profond rêve intérieur, comme autrefois, quand elle jouait à Napoléon... Mais maintenant d'autres songes l'occupaient, où revenaient toujours les mêmes sentiments impérieux, dominateurs. Être reine... Être un homme d'État redouté... Être la femme du monde la plus belle... Ce rêve-là était nouveau; elle le touchait avec précaution, comme s'il eût contenu un feu mystérieux :

« Serai-je belle?... Non, certainement », songea-t-elle avec tristesse. « Maintenant, je suis dans l'âge ingrat, je ne peux pas être bien... Mais je ne serai jamais belle, j'ai une grande bouche, un vilain teint... Mon Dieu, faites que tous les hommes tombent amoureux de moi, quand je serai grande... »

Elle tressaillit : son père venait d'entrer, suivi de deux hommes, Slivker, un Juif aux yeux de jais, qui secouait le bras en parlant, d'un mouvement saccadé, comme s'il portait encore le lot de tapis qu'il avait sans doute commencé par vendre aux terrasses des cafés, et Alexandre Pavlovitch Chestov, le fils de l'un des éphémères ministres de la Guerre de l'époque.

Hélène s'assit à sa place à côté de mademoiselle Rose. Le buffet croulait sous le poids de la vaisselle d'argent, achetée dans les salles de ventes, car la vieille aristocratie achevait de se ruiner et vendait en vrac tout ce qui lui appartenait et que rachetaient les hommes d'affaires enrichis.

« Tout dans cette maison est comme dans un repaire de voleurs, de seconde main », songeait Hélène; la lourde argenterie provenait de ventes différentes; on ne s'était pas donné la peine de faire enlever les initiales, les couronnes, les devises qui l'ornaient; seul le poids intéressait les Koïré. Des groupes de Capo di Monte dans un coin étaient entourés encore de leur papier d'emballage, des statuettes de Sèvres, de petites assiettes d'une tendre pâte rose, décorée de personnages et de bouquets, étaient amoncelées sur les dressoirs; Bella les avait achetées une semaine auparavant, à la Salle des Ventes, mais elles demeuraient là, tristement, inutilisées,

dans leur emballage de paille et de papier de soie. De même, les bibliothèques étaient achetées au mètre, et personne, sauf Hélène, n'ouvrait les volumes de maroquin armorié. Bella plaisantait :

— Où se procurer des portraits d'ancêtres?

Seules étaient neuves les fourrures ramenées de Sibérie. Chaque hermine, cousue sur le manteau de sa mère, Hélène l'avait vue, petite peau étroite, dépouille de bête morte, jetée sur la table, maniée par des mains avides.

— Alexandre Pavlovitch...

— Salomon Arkadiévitch...

Chestov, en parlant, plissait les yeux avec dédain, avançait sa longue tête aux cheveux blonds, rares et pommadés, avec précaution, comme s'il eût craint de respirer dans la compagnie de ces Juifs un air nocif, et Slivker lui rendait son regard de mépris, tempéré pourtant de crainte.

La salle à manger était encombrée également de fleurs, de gerbes, de bouquets que l'on envoyait à la femme de Koïré; il était très riche depuis la guerre, et chacun le flattait.

En s'asseyant à table, Bella prit une rose rouge et la passa à la boutonnière de Max. Son peignoir de dentelles bâilla sur ses seins; elle se rajusta sans hâte : sa poitrine était belle.

Le maître d'hôtel passa, suivi du petit domestique qui portait le potage dans une soupière d'argent, au flanc marqué des armes des Besborodko; la verrerie était de Baccarat, mais, déjà, la plupart des verres étaient ébréchés; personne ne s'en souciait; chacun semblait pressentir que cette richesse était passagère, disparaîtrait comme elle était née, et, venue du néant, se dissoudrait en ombre et en fumée.

Mademoiselle Rose se pencha vers Hélène et demanda tout bas, avec anxiété :

— Tu as lu les journaux?

— Oui. C'est toujours la même chose, — dit tristement Hélène — on fait du « sur place »...

Slivker disait :

— Vous ne comprenez pas. Notre bonheur, c'est la guerre. Vous jonglez avec des papiers qui vaudront demain moins que ça, — dit-il en étendant la main vers les petites roses rouges, sombres et parfumées, qui ornaient la table; — ce qu'il faut,

ce qui intéresse la guerre, ce sont les armes, les munitions, les pièces d'artillerie, les canons, sans compter que c'est notre devoir patriotique.

Chestov lança d'une voix perçante et autoritaire :

— Et si la guerre finit dans un mois?... Nous restons avec les stocks sur les bras...

— S'il fallait penser à demain, — dit Slivker en riant, en repoussant son assiette vide, tandis que le fils du ministre le regardait faire avec un aristocratique mépris, à travers le monocle qu'il venait de sortir de sa poche, qu'il avait fait virer et tourner entre ses doigts, lentement, tendrement, comme une fleur et qu'il venait de placer dans l'orbite de son œil, en contractant brusquement tous les muscles de son visage; il se pencha vers Bella et dit aimablement en français :

— Notre conversation n'est pas très intéressante pour madame.

— Elle est habituée, — dit Slivker.

Koïré intervint :

— La sagesse n'est pas de trafiquer de ce que vous dites. Cela intéresse la Défense nationale. Non, ce qu'il faut, ce sont les vêtements des soldats, les bottes, la nourriture...

L'esturgeon à la gelée, couché sur son lit d'herbes, entrelacées aux boules d'or des œufs mimosa, apparut, tenu à bout de bras par le maître d'hôtel, tandis que suivait la saucière d'argent, ornée de cornemuses et de petits bergers en relief.

Ils mangèrent un instant en silence. Quand Hélène eut levé la tête, elle entendit :

— .... Une affaire de canons... Il reste en Espagne des canons datant de 1860, excellents encore, d'ailleurs. Il paraît qu'ils tirent mieux que ceux d'ici, — dit Slivker, qui venait d'avaler en deux bouchées le poisson et prenait au hasard l'un des vins versés dans les verres, en face de lui. C'était un Barsac sucré que l'on servait chez les Koïré avec le poisson; ayant bu, il eut une petite grimace de dégoût; il était sobre, ne fumait pas et n'eût touché ni à une femme, ni à une carte, ni à une côtelette de porc, si les circonstances ne l'eussent forcé à graviter dans la compagnie des membres du Gouvernement; ces derniers ne comprenaient les conversations d'affaires qu'autour d'une table servie ou chez les tziganes.

— Vis avec les chiens, ne vis pas comme les chiens, — disait-il parfois à Koïré, qui, lui, aimait le jeu, les vins fins et les femmes. — Ils te perdront.

Il résuma :

— Brillante affaire, considérable... Pourrais en parler, si cela vous intéresse... D'admirables canons, — dit-il, se laissant définitivement emporter par sa nature et faisant l'article pour ces canons inconnus, comme s'il eût vendu des bas sous un porche.

— Mais permettez, s'ils datent de 1860!

— Pourquoi voulez-vous qu'ils soient plus mauvais que ceux de maintenant? Vous croyez que nos pères n'étaient pas aussi malins que vous et moi?... Pourquoi?... Sur quoi vous fondez-vous pour affirmer cela?...

— Permettez, — répéta Chestov, en choisissant avec soin le verre et en buvant lentement, souriant à demi, la bouche pincée et les yeux méprisants : — Vous...

— Non, permettez, vous!... Il ne faut pas confondre les attributions de chacun... Après tout, ce n'est pas à moi de dire si ces canons sont bons ou mauvais. Je ne suis pas ingénieur, moi. Je ne suis pas artilleur, moi. Je suis un « spéculant », un homme d'affaires. Voici mon rôle, — dit-il en tournant complètement le dos à Chestov pour se servir des perdreaux à la crème qu'on lui présentait et pour flairer et renvoyer d'un geste de dégoût la salade, car cette herbe ne lui inspirait aucune confiance. — Je viens du Ministère de la Guerre. Je dis : « Voici. On m'offre ceci ou cela. Le voulez-vous? Examinez si cela vous convient. » Je ne prends pas une pareille responsabilité sur moi, vous pensez. Vous le voulez? C'est tant. Vous ne voulez pas? Bonsoir. Naturellement, il faudrait qu'ils comprennent..., que *tout le monde*, — dit-il en appuyant sur les mots et en fixant son regard ironique et pénétrant sur Chestov, — que *tout le monde* comprenne quel est son intérêt.

— L'intérêt de la Russie, — dit sévèrement Chestov, et il jeta autour de lui des coups d'œil impérieux et scrutateurs, comme s'il voulait leur faire souvenir qu'il était le représentant du Gouvernement et se réservait le droit de sonder leurs cœurs et leurs reins au nom de l'Empereur.

Ils dirent aussitôt :

— Naturellement. Au fait, qui a lu les journaux?... Donnez, — dit Bella au domestique.

Ils se les passèrent de main en main, regardant à la hâte les premières lignes, examinèrent avec attention la page de la Bourse et les jetèrent à terre, où le petit domestique les ramassa roulés en boule, froissés par des mains impatientes, sur son plateau de vermeil, avec sa brosse de vermeil, marquée aux armes des comtes Petschersky.

— Rien de nouveau. Une nouvelle guerre de cent ans, — dit Max.

Il regarda Bella avec langueur et désir :

— Quel parfum délicieux ont ces roses...

— Les vôtres, — dit-elle avec un sourire, en montrant le petit panier de filigrane d'argent où elles s'épanouissaient à la chaleur de la table.

Chestov, cependant, disait :

— En ce qui concerne ces canons, je ne partage pas votre enthousiasme, mon cher...

Il fit mine de s'arrêter, de chercher un nom oublié :

— ... Heu... Salomon Salomonovitch...

Slivker sentit la nuance, mais haussa les épaules, comme s'il pensait :

« Appelle-moi porc, si tu veux, mais fais ce qu'on te dit. »

Il rectifia avec bonhomie :

— Arkadievitch, mon cher, Arkadievitch, ça n'a d'ailleurs aucune importance... Vous disiez?...

— Vos canons, ne pensez-vous pas qu'ils pourraient convenir à un autre usage?... On pourrait en retirer de la ferraille, il me semble... Je ne suis qu'un profane dans ces questions, naturellement, mais je crois qu'on manque de ferraille...

Slivker, ayant atteint ce point, se permit de souffler; il choisit longuement ses asperges, et ne répondit qu'au bout de quelque temps :

— Voulez-vous en parler à votre père?

— Mon Dieu... cela n'engage à rien... Naturellement, il n'achètera pas chat en poche...

— Mais il n'est pas seul à la Commission...

— Oh, les autres, vous savez, c'est une question de persuasion.

— De pots-de-vin, — dit Koïré; il appelait les choses par leur nom.

— Hélas...

— Malheureux pays, — dit Slivker, qui avait obtenu ce qu'il désirait et consentait à flatter Chestov.

— Lorsque, comme ici, c'est une affaire hautement patriotique, il n'y a que demi-mal, mais si vous saviez... Mais je ne peux pas trahir les secrets des dieux, — dit Chestov.

Koïré dit :

— Il y a une affaire un peu meilleure que vos canons espagnols. Une usine confisquée au commencement de la guerre à un groupe autrichien et qui va être exploitée. Je le sais de source sûre; il faut acheter le paquet d'actions; elles sont à 5; elles seront à 500 dans deux mois. Je ne comprends pas pourquoi on ne fait pas plus volontiers des affaires saines.

— Parce que, — dit aigrement Slivker, — quand on commence une affaire, on ne sait jamais si elle sera saine.

— Témoin, — dit Koïré en souriant malicieusement, — votre affaire de galettes pour les soldats.

— Eh bien, quoi?

— Vous nous en avez rebattu les oreilles pendant six mois. Résultat, des kilos de pain pourri.

— La farine était de première qualité, — dit Slivker, qui semblait vexé, — je m'étais abouché avec les meilleurs minotiers. Le malheur, c'est qu'on a pensé à construire les fours pour diminuer les frais, et, comme personne ne connaissait les dimensions exactes qu'il fallait leur donner, le pain a été mal cuit et a pourri.

— Et les soldats sont morts de dysenterie, — dit Chestov.

— Pensez-vous?... On n'a pas accepté la marchandise et voilà tout; c'est malheureux, mais le pain a dû être jeté. J'ai insisté moi-même auprès de qui de droit. Je n'ai pas la mort d'un seul homme sur la conscience, moi, — dit Slivker.

Koïré rit comme un enfant, plissant sa figure dans une grimace malicieuse; il étendit sa main par-dessus la table et tira doucement les cheveux d'Hélène; elle saisit au vol la main sèche et brune et la baisa. Elle aimait le feu de ses yeux, ses cheveux blancs et son sourire qui pouvait être si triste et si malicieux parfois.

« Seulement, quand il regarde cette femme, il fond », songea-t-elle avec rancune, « est-il possible qu'il ne voie rien à leur manège?... Il est heureux, heureux dans cette maison incohérente, parmi ces meubles neufs, cette vaisselle marquée d'initiales qui ne sont pas les siennes, trahi, trompé... On ne peut même pas dire qu'il ne voit rien... Non, il écarte de la main, il passe... Au fond, il n'a qu'une passion au monde qui dévore lentement son âme, le jeu, à la Bourse, ou aux cartes. C'est tout. »

Ils mangèrent la charlotte aux pommes, qui baignait dans une sauce brûlante au chocolat. Hélène aimait le chocolat et elle cessa momentanément de « s'intéresser à la conversation des grandes personnes », comme le lui reprochait sa mère; celle-ci disait parfois :

— Max dit également que tu t'intéresses trop aux conversations d'affaires. Est-ce que cela te regarde? Pense à tes leçons...

Hélène, par pure perversité, s'appliquait de toute son âme à écouter et à comprendre ce qu'elle entendait.

Mais elle était fatiguée; seul, lui parvenait un bourdonnement indistinct :

— Les bateaux...

— Le pétrole...

— Les pipe-lines...

— Les bottes...

— Les sacs de couchage...

— Le paquet d'actions...

— ... Millions... millions... millions...

Ce dernier mot revenait à intervalles réguliers, scandant leurs propos, comme le refrain d'une chanson.

« Une vieille chanson », songea Hélène avec lassitude.

Le dîner était terminé; Hélène sortit de table, esquissa une petite révérence timide que personne n'aperçut, et alla dormir. L'odeur des cigares et de la fine, jusqu'au matin, flotta dans la maison, passant sous sa porte et la poursuivant dans ses rêves. Un grondement lointain ébranlait les pavés : les détachements d'artillerie passaient dans la rue.

III

La révolution n'était pas commencée encore, mais on pressentait son approche; l'air même que l'on respirait semblait lourd et chargé d'une sorte de menace, comme l'aube d'un jour d'orage. Personne ne s'intéressait aux nouvelles du front; la guerre paraissait avoir reculé dans un lointain passé; on regardait les blessés avec indifférence, les soldats avec une maussade hostilité. Seul, l'argent passionnait les hommes qui entouraient Hélène. Tous s'enrichissaient. L'or coulait. Ce Pactole avait même un cours tellement capricieux, orageux, impétueux, qu'il effrayait ceux qui vivaient sur ses bords et s'abreuvaient à lui. Cela venait trop vite, trop facilement... On touchait une valeur à la Bourse, et elle montait comme la fièvre. On avait fini de crier joyeusement des chiffres autour d'Hélène : ils chuchotaient maintenant. Ce n'était plus « millions » qu'elle entendait, mais « milliards », prononcés d'une voix hésitante, basse et haletante; elle ne voyait autour de soi que des regards avides et effarés. En même temps on achetait. Tout et partout. Soir et matin, des hommes venaient, tiraient des paquets de leurs poches; derrière les portes fermées, Hélène entendait des chiffres et des discussions âpres et rapides, à voix basse. On achetait des fourrures brutes, point montées ni dégrossies encore, mais ficelées ensemble et liées à un bâton, comme le marchand d'Asie les avait vendues dans un bazar lointain; on achetait des peaux d'hermine et de zibeline, des lots de chinchilla qui ressemblait ainsi à un pelage de rat mort, des bijoux, des colliers, des bracelets antiques, dont on estimait la valeur au poids, des émeraudes énormes, mais troubles, tellement la hâte et le désir l'emportaient sur le discernement; on achetait l'or, en barres, en lingots, mais surtout des actions, des papiers en paquets, en lots, en tas, qui représentaient des banques, des bateaux-citernes, des pipelines, des diamants, encore enfouis dans la terre... Ce papier gonflait les meubles, bourrait les murs, les lits; on le cachait dans les chambres des domestiques, dans la salle d'études, au fond des placards, dans les poêles, dès que venait le printemps; des paquets d'actions étaient cousus dans l'étoffe des

fauteuils, et les hommes qui venaient chez les Koïré s'asseyaient dessus à tour de rôle, les couvaient de la chaleur de leurs corps, comme s'ils eussent voulu faire éclore des œufs d'or. Au salon, le tapis de la Savonnerie orné d'une guirlande de roses était roulé dans un coin, et contenait de grosses liasses qui craquaient au courant d'air. Hélène parfois, distraitement, s'amusait à les faire crier sous son pied, comme on écrase des feuilles mortes sous son talon, en automne. Le piano blanc, fermé, luisait faiblement dans l'ombre; sur les murs les motifs d'or, les pipeaux, les cornemuses, les chapeaux Louis XV, les houlettes, les rubans, les bouquets se couvraient de poussière. Les parents d'Hélène, les « hommes d'affaires » et Max passaient les soirées dans un petit bureau sans air, réduit meublé d'un téléphone et d'une machine à écrire; ils s'entassaient là-dedans, heureux de respirer l'épaisse fumée des cigares, heureux de la chaleur lourde qui emplissait la pièce, heureux d'entendre crier le parquet nu sous leurs pas et de voir les murs sans ornements, épais, qui étouffaient leurs paroles. Là, assis à côté l'un de l'autre, profitant du tumulte de l'étroite chambre, de la pauvre lumière que répandait une ampoule suspendue à un fil, Max et Bella frottaient l'un contre l'autre leurs flancs, leurs corps chauds. Koïré ne voyait rien, mais parfois, il pressait affectueusement dans l'ombre le bras nu de sa femme; elle l'admirait maintenant, le craignait, car il dispensait le luxe et le bien-être, songeait-il, mais elle ne se trouvait pas plus à l'aise qu'Hélène dans cette maison; souvent elle était reprise par la nostalgie d'une chambre d'hôtel, de deux malles dans un coin et des brèves aventures au tournant d'une rue. Ce Max rétif, si jeune, au beau corps infatigable, elle s'arrangeait pour lui faire rendre en passion, en jalousie, en transports de fureur le maximum de ce qu'il pouvait donner. Hélène retrouvait le climat de disputes, de mots blessants, de querelles qui avait bercé sa petite enfance, mais cela se passait entre Max et sa mère maintenant et il s'y mêlait une chaleur profonde et âpre qui l'irritait, mais qu'elle ne pouvait pas comprendre. Elle s'efforçait de les gêner, d'ailleurs, du mieux qu'elle pouvait; elle avait une manière narquoise de regarder Max qui exaspérait celui-ci; jamais elle ne lui adressait la parole; il commençait à la haïr; il n'avait

que vingt-quatre ans; il restait assez d'enfance en lui pour détester une petite fille.

Hélène errait mélancoliquement dans toutes les pièces, attendant le dîner. Les leçons étaient apprises; mademoiselle Rose lui prenait le livre des mains :

— Tu abîmes tes yeux, Lili...

Il était vrai que, par moments, l'excès de lecture agissait sur Hélène comme une lourde ivresse. Mais rester sans rien faire dans la salle d'études, en face de mademoiselle Rose, qui secouait doucement et silencieusement la tête, sans parler, c'était au-dessus de ses forces... Elle suivait des yeux, un instant, avec patience, les mains fanées, agiles, toujours occupées à quelque ouvrage de couture, puis, peu à peu, un désir désespéré de mouvement, de changement, la jetait hors de la chambre. Mademoiselle Rose avait tant vieilli depuis la guerre... Depuis trois ans, elle n'avait plus de nouvelles des siens, et son frère, celui qu'elle appelait « le petit », « le petit Marcel », car il était né d'un second mariage de son père, avait disparu dans les Vosges, au commencement de 1914. Elle n'avait pas d'amies à Pétersbourg; elle ne comprenait pas la langue du pays où elle se trouvait pourtant depuis près de quinze ans. Tout la blessait. Sa vie entière était suspendue au bien-être d'Hélène, mais Hélène avait grandi... C'étaient d'autres soins qu'il lui fallait, et mademoiselle Rose l'avait connue trop enfant, avait trop de réserve innée, de pudeur maternelle pour solliciter la confiance qu'Hélène, en ce temps-là, n'eût donnée à personne d'ailleurs... Hélène était jalouse de sa vie intérieure; elle la dérobait farouchement à tous les regards, même à celui de l'être qu'elle aimait le plus au monde. Elles étaient unies surtout par la crainte qu'aucune d'elles n'eût osé exprimer, du renvoi de mademoiselle Rose. Tout était possible... Toute leur vie dépendait d'un caprice de Bella, d'un de ses accès de mauvaise humeur ou d'une raillerie de Max. Pas un instant, pendant ces mortelles années, Hélène n'avait respiré librement; pas un seul soir elle ne s'était endormie avec calme et confiance. Le jour, mademoiselle Rose menait Hélène à la messe, aux offices de Notre-Dame-de-France. Un prêtre français parlait, devant quelques enfants nés sur la terre étrangère,

de la France, de la guerre, et priait « pour les agonisants, pour les voyageurs, pour les soldats tombés sur le champ de bataille... ».

Hélène aimait la sombre chapelle, la voix des enfants qui chantaient :

Je suis chrétien
Voilà ma gloire!
Mon espérance
Et mon soutien...

« On est bien », songeait Hélène en regardant briller deux pauvres cierges allumés sous l'image de la Vierge, en écoutant le doux crépitement des larmes de cire qui coulaient, coulaient avec lenteur et tombaient sur les dalles, dans l'intervalle des répons. Elle fermait les yeux. A la maison, Bella disait, en haussant les épaules :

— Ta mademoiselle devient bigote maintenant... Il ne manquait plus que cela ...

A l'église, Hélène ne redoutait rien, ne pensait à rien, se laissait bercer par un rêve apaisant, mais dès qu'elle en avait franchi le seuil, dès qu'elle se trouvait dans la rue noire, dès qu'elle longeait le canal sombre et fétide, de nouveau, son cœur se serrait d'une mortelle angoisse.

Parfois, mademoiselle Rose regardait autour d'elle avec étonnement, comme si elle se fût éveillée d'un songe. Parfois elle murmurait quelques mots indistincts, et quand Hélène, impatientée, criait :

— Mais qu'est-ce que vous dites? — Elle tressaillait, ses grands yeux creux se détournaient avec lenteur; elle disait doucement :

— Mais rien, Hélène.

Mais la pitié qui emplissait le cœur d'Hélène ne l'adoucissait pas; elle la supportait avec colère, comme un fardeau. Elle songeait avec désespoir : « Je deviens méchante, maintenant, comme les autres... »

IRÈNE NEMIROVSKY

(*A suivre.*)

EN VISITE CHEZ M. DE VALERA

Lors d'une récente visite à Dublin, j'eus l'occasion de m'entretenir longuement avec le Président de l'État Libre d'Irlande. Sur ma demande, M. de Valera eut la bonté de rédiger lui-même, pour les lecteurs de cette Revue, les réponses qu'il a bien voulu faire à mes questions. Mais, peut-être, pour en dégager toute la portée, est-il indispensable de rappeler la vie et l'œuvre du fondateur de la nouvelle Irlande, car sa carrière et ses aventures politiques constituent le miroir le plus fidèle de l'histoire récente de ce peuple héroïque.

Ce « révolutionnaire national » est paradoxal par bien des côtés : il l'est, d'abord, par ses origines — M. de Valera est fils d'un Espagnol et, né à New-York, citoyen des États-Unis; mathématicien remarquable, il ne s'était jamais mêlé de politique et n'appartenait à aucun parti, jusqu'au moment où il devint, du jour au lendemain, le chef suprême de l'Irlande révoltée et président du *Sinn-Fein*[1]; parvenu au pouvoir, il est resté fidèle à ses principes libéraux.

M. Eamonn de Valera est né en 1882. Deux ans après, il perdit son père. Sa mère, qui était Irlandaise, l'envoya dans son pays d'origine chez des parents, qui se chargèrent de son éducation. A l'école, il montra vite des aptitudes particulières pour les mathématiques auxquelles il se consacra, par la suite, définitivement. Diplômé, il devint professeur de collège, puis, chargé de cours à l'université de

1. Lire, à ce sujet, dans la *Revue de Paris* du 15 mars 1933, « la Situation en Irlande » par Y.-M. Goblet.

Dublin. Tout en refusant de s'occuper activement de politique, il entra — bien tard — dans l'armée révolutionnaire, dite de Volontaires, où il atteignit le grade de commandant. Lorsque le soulèvement d'avril 1916 fut décidé, il était, politiquement, un inconnu, et, même parmi les volontaires, on le connaissait à peine en dehors de Dublin.

A en croire M. O'Hegarty, M. de Valera était opposé à ce soulèvement. Mais dès que l'ordre lui parvint, il obéit et lutta avec un courage remarquable durant une semaine entière. Lorsque les troupes révolutionnaires, vaincues, durent se rendre, lui continuait encore, avec sa poignée d'hommes, à se battre avec le même acharnement. Il ne consentit à se rendre que sur l'ordre réitéré du chef révolutionnaire, P. H. Pearse. En se constituant prisonnier, il s'adressa à l'officier britannique : « Fusillez-moi, mais faites grâce à mes hommes. »

Son intrépidité, sa modestie, ses dons extraordinaires de stratège auxquels les Anglais eux-mêmes se plurent à rendre hommage, tout cela fit qu'il devint tout d'un coup l'homme le plus populaire du soulèvement, le héros chéri de la nation. Bien que son nom ne figurât pas sur la proclamation du gouvernement insurrectionnel et qu'il ne portât pas, par conséquent, de responsabilité *politique* dans les événements qui venaient de se dérouler, sa condamnation à mort ne surprit personne. Ce qui étonna, plutôt, ce fut l'ajournement de son exécution. Les promoteurs du mouvement et huit rebelles avaient été passés par les armes entre le 3 et le 12 mai. Pourquoi donc cette hésitation en face du révolutionnaire le plus farouche? C'est que, affirmait-on, le gouvernement avait appris que M. de Valera était, de par sa naissance, citoyen américain. Comme l'Angleterre ménageait, à cette époque, les sentiments des États-Unis qui allaient bientôt devenir les alliés de l'Entente, la peine capitale de M. de Valera fut commuée en celle des travaux forcés à perpétuité. Avec 122 autres condamnés, il fut enfermé à la prison de Dartmoor. Là, ses codétenus le désignèrent comme leur chef. Habitué lui-même à obéir, il n'accepta ce titre qu'à contre-cœur et après bien des hésitations. Les prisonniers de Dartmoor constituant, à peu près, tout ce qui restait de l'élite révolutionnaire du pays, sa nomination eut une grande réper-

cussion dans l'Irlande entière qui considérait, dès lors, cet inconnu de la veille comme son guide suprême.

A la prison, M. de Valera eut bientôt l'occasion de montrer ses capacités de chef. Il ordonnait des grèves, il protestait contre le traitement de ses camarades, qui devaient être considérés, selon lui, comme des prisonniers de guerre. La résistance de M. de Valera aux autorités pénitentiaires constitue un chapitre inépuisable en anecdotes que les Irlandais, au bout de dix-huit ans encore, racontent avec le même enthousiasme. Et comment en serait-il autrement, puisque ses protestations, ses efforts, ses menaces aboutirent à la libération des prisonniers? Ceux-ci, exaspérés par leur longue détention, se préparaient, sur l'ordre de leur chef, à faire la grève de la faim, lorsque M. Lloyd George décida (le 18 juin 1917) de les amnistier, « afin de créer une atmosphère favorable à une *Convention Irlandaise* ».

Trois jours après sa libération, M. de Valera débarqua à Dublin. Une foule immense l'attendait, et c'est en héros national qu'il fut reçu. On lui confia, tacitement, les affaires du pays, et au congrès du *Sinn-Fein*, qui eut lieu peu après son retour et où devait être nommé le nouveau président du parti, les vétérans, Arthur Griffith et le comte Plunkett, se désistèrent en sa faveur. Il fut élu *à l'unanimité*. Cet homme d'une modestie extrême qui devait consacrer sa vie entière à l'étude et à l'enseignement des mathématiques, se révéla, comme chef révolutionnaire, doué d'une autorité rare. Il ne devait pas tarder à se montrer aussi homme d'État accompli.

Jusqu'à 1917, il n'avait jamais pris la parole dans une réunion politique. Mais dès son premier discours, il apparaît comme le plus grand orateur de son pays, un dialecticien redoutable, d'une logique et d'un verbe captivants. Ses discours abondent en aphorismes, en formules qui frappent l'imagination et marquent dans la conscience des foules.

Cependant, en lisant ses discours, on ne pourrait se former une idée juste de ce docte révolutionnaire. Je m'en suis rendu moi-même compte, lorsque, introduit chez M. de Valera, j'imaginais que j'allais me trouver en présence d'un fanatique, d'un homme autoritaire, ne souffrant pas la

moindre contradiction. Quel ne fut pas mon étonnement d'apercevoir un géant, qui m'accueillait avec un visage souriant, des yeux d'un brun limpide pleins de douceur! C'était le savant qui me tendait sa grosse main, qui me mettait vite à l'aise, qui discutait avec moi, qui se laissait interrompre, qui demandait, de temps en temps, l'avis de son secrétaire. Il ne laissait pas paraître cette nervosité, cette impatience propre à la plupart des hommes d'État. Il se comportait, au contraire, comme s'il n'avait aucune notion du temps, comme si à quelques mètres de son cabinet de travail ne siégeaient pas les deux Chambres où il allait tout à l'heure prendre la parole, au milieu d'une salle houleuse. (C'était précisément le jour où devait se jouer le sort du Sénat, supprimé depuis.) Mais à la tribune, M. de Valera change du tout en tout; quand il veut convaincre une assemblée et emporter l'adhésion, il redevient l'homme des barricades.

En 1917, après sa sortie de Dartmoor, les autorités britanniques ne tardèrent pas à le remettre sous les verrous. Après tant d'exécutions et de représailles, M. de Valera et ses amis considéraient l'Angleterre comme un État ennemi. Afin de mieux comprendre ce sentiment, m'a expliqué un membre influent de la *Fianna Fail* et ancien *Sinn-Feiner*, il faut se rappeler que le peuple irlandais s'est placé, dès le 1er août 1914, du côté de la Grande-Bretagne et que si Londres n'avait pas passé outre aux promesses faites à ce moment, surtout à celles relatives au *Home Rule*, le soulèvement de Pâques n'aurait pas eu lieu et jamais l'idée ne serait venue aux Irlandais d'abandonner la lutte contre l'Allemagne. Mais, malgré toutes les assurances données en 1914, on ne leur accorda même pas un fanion, un signe quelconque permettant de les distinguer des Anglais, sur les champs de bataille! Ils en vinrent à la conviction que, pour eux, la guerre était perdue, dès 1916, et qu'on n'y pourrait remédier qu'en créant des embarras à la Grande-Bretagne : « *England's difficulty-Ireland's opportunity!* » C'est pourquoi M. de Valera lança un appel invitant le peuple à s'abstenir de porter les armes et à boycotter la conscription. Cet acte — déplorable de tous points de vue — signifiait-il que le leader irlandais

nourrissait des sympathies à l'égard de l'Allemagne du Kaiser? Lui-même a voulu se laver, devant moi, de cette accusation par une belle parabole : quand une souris se trouve entre les griffes d'un chat, si un chien surgit, elle aperçoit une lueur d'espoir. Elle sait pourtant que, après s'être débarrassé du chat, le chien se jettera sur elle. Mais, à ce moment, la venue du chien lui permet de respirer. De quel côté se trouvent les sympathies de la souris? La brochure de M. de Valera, *Ireland's case against conscription*, destinée à éclairer la nation américaine, déjà en guerre, et que le lord-maire de Dublin était chargé de remettre au Président Wilson, voulait fournir une réponse à cette question. Mais, arrêté le 18 mars 1918, M. de Valera n'a même pas pu corriger les épreuves de son mémoire. Dès sa publication par les soins du *Sinn-Fein*, la brochure fut saisie, tandis que son auteur, accusé d'intelligence avec l'ennemi, était déporté en Angleterre et écroué dans la prison de Lincoln. Cette fois, ce fut l'isolement complet — durant près d'une année.

Un matin — le 3 février 1919 — l'Angleterre et l'Irlande se réveillèrent en sursaut : M. de Valera avait disparu de la prison! Les péripéties de cette évasion laissent loin derrière elles toutes les trouvailles d'un Wallace ou d'un Conan Doyle.

Le leader irlandais se cacha durant quelques semaines en Angleterre, tandis que le gouvernement britannique mettait sa tête à prix, que les détectives le recherchaient fiévreusement et que la côte irlandaise était surveillée étroitement. Les bruits les plus extraordinaires couraient sur le lieu de son séjour, bruits répandus par ses amis eux-mêmes, dans le but de dépister la police : on affirmait l'avoir aperçu à Paris, à Londres, à Amsterdam, tandis que, en réalité, il se trouvait à quelques kilomètres de la prison, à Liverpool. Dans sa retraite, il reçut des journalistes de tous les pays : pas un ne révéla le lieu où il se cachait.

Durant ce second emprisonnement, bien des événements s'étaient produits en Irlande et dans le monde : les Alliés venaient d'écraser les Empires Centraux; la Conférence de la Paix siégeait à Paris; en Irlande, avaient eu lieu les élections générales au premier Parlement (*Dail Eireann*) de ce pays, inauguré à Dublin le 19 janvier 1919. M. de Valera, malgré

son emprisonnement, avait été élu député. A peine réuni, le Dail proclama l'indépendance de l'Irlande et ébaucha une charte constitutionnelle, sans tenir compte de la Constitution de l'Empire. M. Lloyd George comprit que, dorénavant, les interventions de la police ne maîtriseraient pas l'île rebelle : adroitement, il décida de provoquer une détente, commençant par décréter l'amnistie générale.

Cette mesure de clémence rouvrait à M. de Valera les routes de son pays. Le 22 mars, le *Sinn-Fein* lança une proclamation qui annonçait l'arrivée de son président pour le 26 : « L'Exécutive du Dail Eireann, disait ce manifeste, lui fera une réception de bienvenue nationale. Le retour de de Valera dans la patrie sera une occasion de réjouissance nationale... Le lord-maire de Dublin le recevra aux portes de la ville et l'accompagnera au Mansion House d'où il adressera un message à la nation irlandaise... » Le gouvernement britannique interdit cette manifestation. Mais la population, indignée, décida de passer outre et d'exécuter le programme de réception, coûte que coûte. C'est M. de Valera qui empêcha l'effusion de sang. Il adressa un message au *Sinn-Fein* le priant de renoncer à la manifestation. Ce message, n'ayant pu paraître dans la presse, par suite d'un ordre gouvernemental, fut répandu clandestinement à des millions d'exemplaires : « Nous sommes, expliquait le président, dans la même situation que les Belges lors de l'occupation de la Belgique par les troupes allemandes, et mon conseil au peuple irlandais sera exactement le même que celui du Cardinal Mercier aux Belges... Nous qui avons tant attendu, nous savons comment il faut attendre. Bien des gros poissons peuvent être attrapés, même avec une ligne légère, quand le pêcheur sait être patient!... »

Rentré à Dublin, il réunit le Dail. Un gouvernement de neuf ministres fut constitué. Lui-même fut élu président de la Chambre et du gouvernement exécutif de la *République Irlandaise*. Naturellement, la Grande-Bretagne refusa de reconnaître la moindre de ces décisions qu'elle considérait comme un défi à la Couronne. M. de Valera continuait néanmoins à agir en Chef d'un État indépendant, promulguait des lois, envoyait des plénipotentiaires en Amérique; il lança même un emprunt national d'un million de livres sterling

dont la moitié était destinée à être souscrite aux États-Unis. En outre, il envoya une délégation à Paris, chargée d'exposer, devant la Conférence de la Paix, le point de vue irlandais. Par égard pour la Grande-Bretagne, les envoyés de l'Irlande ne furent pas reçus, et la lettre que M. de Valera envoya à Georges Clemenceau resta sans réponse, au plus grand regret — nous le savons d'une source sûre — du président de la Conférence. Seul, Woodrow Wilson accorda — après de longues hésitations — une audience aux Irlandais. Cette entrevue fut pathétique, et le document, qui la retrace, est, malgré sa sécheresse, un des plus émouvants que la délégation américaine ait rapportés de Paris. Le Président des États-Unis était lui-même d'origine irlandaise. Naguère, il avait pris parti en faveur de la libération de l'Irlande, et maintenant il se débattait, en face des reproches de ses anciens compatriotes, comme dans un filet. Il finit par reconnaître qu'il lui était impossible, après les récents discours de M. de Valera, de soulever *officiellement* la question irlandaise, que *les autres membres de la Conférence* en étaient aussi affligés que lui et que s'il voulait réaliser toutes ses promesses, il lui faudrait *amener en Europe une nouvelle armée*, ce à quoi le peuple américain ne consentirait jamais... Tout abattu, en prenant congé de ses hôtes, il conclut : « ... Avez-vous vraiment pu vous imaginer que je sois capable de révolutionner le monde et cela d'un seul coup? Je suis venu ici avec de grands espoirs... Il y avait tant de choses que j'avais espéré atteindre et que je n'ai pas atteintes du tout... »

La délégation irlandaise était encore à Paris, lorsque M. de Valera disparut subitement de Dublin. La flotte britannique encercla immédiatement l'île, afin de l'empêcher d'en sortir, bien que tout le monde fût convaincu qu'il n'était plus en Irlande. On soupçonnait — mais comment franchirait-il sans passeport les frontières d'après-guerre? — qu'il était allé rejoindre ses délégués à Paris. Les journalistes assiégeaient l'hôtel Crillon (où résidait la délégation américaine) dans l'espoir d'y voir surgir le leader irlandais, lorsque le 21 juin les agences lancèrent une dépêche annonçant son débarquement triomphal à New-York.

Le séjour de M. de Valera aux États-Unis dura dix-huit mois. Il alla de ville en ville, au milieu d'un enthousiasme délirant. Les maires lui remettaient les clés des cités, les Conseils d'État le nommaient citoyen d'honneur, les organisations sportives l'invitaient à participer à leurs matches (c'est ainsi qu'il gagna le premier prix au concours de natation de la police de San Francisco). L'Angleterre, inquiète, envoya immédiatement en Amérique des personnalités en vue, afin de contrebalancer la propagande antibritannique de M. de Valera. Ce fut en vain. Un journal londonien put même écrire : « C'est un fait que de Valera ne nous laisse même pas assez de place pour poser notre coude! »

Le chef du *Sinn-Fein* poursuivait en Amérique un triple but : la reconnaissance officielle de la République Irlandaise par Washington; le rejet du Traité de Versailles qui ne libérait pas l'Irlande, en dépit des promesses de Wilson; la réalisation de l'emprunt national. M. de Valera n'obtint pas satisfaction sur le premier point. Il fonda alors une ligue pour la reconnaissance de la République Irlandaise, et le nombre de ses adhérents devint en peu de temps si grand — on m'a parlé de 750 000 membres inscrits — que la ligue put imposer sa volonté aux partis politiques en train d'élaborer leurs programmes pour les prochaines élections présidentielles. Déjà les autorités de chacun des États recevaient M. de Valera comme Président de la République Irlandaise (je crois que c'était le maire de San Francisco qui lui remit, le premier, au nom de la ville, une plaque d'or avec l'inscription suivante : « Au premier Président de la République Irlandaise »). Grâce au puissant courant de sympathie qu'il créa en Amérique, la lutte qu'il mena contre la ratification du Traité et contre l'entrée dans la Société des Nations eut les résultats — infiniment regrettables pour les Alliés, — que l'on sait — les discours prononcés par les adversaires du Traité au Sénat de Washington en témoignent suffisamment.

Au même moment, le gouvernement britannique se montra favorable à une trêve. L'atmosphère en Irlande était irrespirable : des assassinats, des représailles sanglantes des deux côtés. Il ne restait au gouvernement de Londres qu'une alternative — ou bien entreprendre une expédition de répres-

sion comme au temps de Cromwell, afin de réduire l'Irlande au silence pour une génération ou deux; ou bien s'entendre, même au prix de grands sacrifices. L'Angleterre opta pour ce dernier moyen. On profita de l'absence du Président que l'on savait irréductible, pour amorcer, par des intermédiaires, des pourparlers avec le gouvernement irlandais que, publiquement, Londres feignait d'ignorer. Pendant ces négociations, M. de Valera s'embarqua brusquement — on annonçait son arrivée pour la veille de Noël 1920! Dès que la nouvelle fut connue, l'Irlande fut de nouveau entourée d'une muraille d'acier, afin d'empêcher le Président d'y débarquer. Mais M. de Valera déjoua la surveillance britannique et apparut le 24 décembre, le jour même qu'il avait annoncé, dans la capitale irlandaise.

Il arriva au moment le plus délicat. M. Bonar Law avait posé comme condition préalable à toute trêve la remise des armes par le *Sinn-Fein* aux autorités anglaises. L'armée républicaine s'y étant refusé, la lutte allait reprendre de plus belle. Le gouvernement de Sa Majesté britannique esquissa alors un geste qui l'honore profondément (le mérite de cette initiative revient en premier lieu à George V). Ce fut le roi qui, le 22 juin 1921, à l'ouverture du Parlement d'Ulster, prononça les premières paroles de paix : « Je demande, a-t-il dit au cours de son discours, à tous les Irlandais de faire trêve, de tendre la main de tolérance et de réconciliation, de pardonner et d'oublier, de s'unir dans le but de créer, dans le pays qu'ils aiment, une nouvelle ère de paix, de contentement et de bonne volonté. »

Évidemment, ces paroles ne contenaient aucune promesse concrète. Il s'agissait plutôt de réconcilier l'Ulster protestant et en grande partie fidèle à la Couronne avec ce qui forme aujourd'hui l'État Libre d'Irlande. Mais chacun comprenait que le roi désirait sincèrement la réconciliation définitive avec Dublin. Il était donc tout naturel que, après George V, M. Lloyd George fît le pas décisif. Le Premier britannique s'adressa alors — qui l'eût cru? — directement à M. de Valera, l'invitant, par lettre, à venir, dans le plus bref délai, à Londres, afin d'engager avec lui et sir James Craig, le chef du gouvernement d'Ulster, des pourparlers. On se mettrait d'accord,

sur une base commune, en vue d'une Conférence ultérieure destinée à résoudre la question irlandaise à l'amiable. Par cette invitation, M. Lloyd George ne reconnaissait-il pas *ipso facto* le Président de la République Irlandaise comme le chef de ce pays? M. de Valera répondit en priant sir James de se rendre à Dublin, afin de s'entendre avec lui avant d'aborder la discussion avec la Grande-Bretagne. Le chef du gouvernement d'Ulster s'y refusa. Alors, M. de Valera, tout en regrettant que les divergences entre Irlandais ne pussent être aplanies dans leur pays même, accepta l'invitation de M. Lloyd George, mais demanda de ne pas avoir à discuter en présence de sir James Craig. La trêve entre l'Irlande et l'Angleterre fut officiellement proclamée le 11 juillet. Les entretiens entre les deux hommes d'État durèrent une semaine. Le 21 juillet, un communiqué de Downing street annonça que la base recherchée n'avait pas encore été trouvée, mais que M. de Valera, dès son retour à Dublin, prendrait contact avec ses collègues. Il était entendu que la discussion entre les deux gouvernements se poursuivrait par lettres.

Au cours de cette correspondance, qui dura plusieurs mois, M. de Valera se révéla un diplomate de tout premier ordre. Deux rudes jouteurs s'affrontaient. M. Lloyd George était obligé de louvoyer, de marchander — il s'efforçait de céder le moins possible. Surtout il ne voulait à aucun prix reconnaître les délégués à la Conférence comme représentants *d'un État indépendant*. Le Premier britannique répétait constamment que l'acceptation du point de vue de M. de Valera signifierait la reconnaissance *a priori* de l'indépendance absolue de l'Irlande, donc du droit souverain de s'allier avec une puissance étrangère et même contre l'Angleterre, au cas où la Conférence n'aboutirait pas à un accord. La situation finit par s'envenimer. M. Lloyd George, passant aux menaces, adressa un ultimatum à l'Irlande, auquel M. de Valera répondit en ces termes : « Nous ne vous demandons d'abandonner aucun principe, mais vous devriez comprendre que nous ne pouvons nous donner que pour ce que nous sommes. Si cette reconnaissance de soi-même peut servir de motif à l'annulation de la Conférence, nous le regrettons, mais cela nous paraît illogique. J'ai déjà eu des conférences avec vous

et, tant au cours de celles-ci que dans nos rapports épistolaires, je n'ai jamais cessé de me donner pour ce que j'étais et suis. Si cela implique une reconnaissance de votre part, alors, vous nous avez déjà reconnus... »

M. de Valera finit, cependant, par accepter les conditions de M. Lloyd George. La conférence se réunit le 11 octobre. Lorsque, le 6 décembre, il apprit que le Traité venait d'être signé, il s'exclama : « Nous avons gagné ! » Du moins, il pouvait le croire, puisque le paragraphe 3 des instructions du Cabinet à ses délégués stipulait que si les contre-propositions irlandaises devaient subir des changements, le Traité ne pourrait être signé qu'après une entente avec Dublin. Mais les délégués — sans même en avertir M. de Valera — avaient signé un Traité qui ne correspondait nullement aux contre-propositions irlandaises : ils avaient cédé à une menace de guerre contre l'Irlande. Le Traité ne reconnaissait pas l'indépendance envisagée du peuple irlandais et rendait obligatoire *le serment de fidélité à la Couronne Britannique.* M. de Valera, de son côté, se réclamait du vote du pays qui avait opté pour la République. Quand il apprit les conditions dans lesquelles le Traité avait été signé, il protesta violemment en rappelant que M. Lloyd George avait solennellement promis que les rapports et les devoirs des deux parties contractantes seraient établis « d'un commun accord » : une menace de guerre, c'était une rupture de cet engagement.

Sous la conduite de Griffith, un nombre considérable de députés du Dail, à bout d'arguments et las de discuter en vain, avaient préféré la solution imposée — qui offrait à l'Ile Verte des avantages indiscutables — à un nouveau carnage. M. de Valera démissionna. Mais ni le gouvernement, ni le Parlement, ni le pays ne voulaient se séparer de lui. On proposa de le réélire et il l'eût sans doute été, si, avec une grande intransigeance, il n'avait pas posé comme condition préalable que tous les partisans du Traité devaient être éliminés de son futur cabinet.

On procéda donc à l'élection d'un nouveau gouvernement et Griffith, le vétéran du *Sinn-Fein* qui s'était désisté naguère en faveur du jeune leader et qui était devenu à présent, dans la question du Traité, son adversaire, obtint quelques voix

de plus que M. de Valera. Dans le pays, éclata la guerre civile. Griffith mourut, bientôt, de chagrin. M. Cosgrave prit sa succession, et le sang continua à couler. Le gouvernement irlandais prit des mesures dont la rigueur dépassait de loin celles des autorités anglaises en 1916. 77 partisans de M. de Valera furent fusillés en vertu d'un décret de M. Cosgrave où il était dit que tout homme trouvé porteur d'armes serait exécuté sur-le-champ. Le gouvernement resta ce que l'on appelle « maître de la situation », mais les attentats redoublèrent. Un mandat d'arrêt ayant été lancé contre lui, M. de Valera brava, après s'être caché pendant quelque temps, le gouvernement, et arriva en voiture découverte à l'East Clare, où il se proposait de prononcer un discours. Précédé de musique, il parut à la tribune, acclamé par une foule immense. Mais à peine avait-t-il pris la parole que la police et des soldats envahirent la salle. On l'arrêta. De nouveau, il fut déporté et incarcéré.

M. Cosgrave resta au pouvoir dix ans. Le pays, terrifié par une politique de représailles continues, se détourna, peu à peu, du gouvernement. M. de Valera et ses amis se refusaient, jusqu'à 1927, à assister aux séances du Dail, de sorte que l'absence de l'opposition permettait à M. Cosgrave de faire adopter ses propositions à l'unanimité de la Chambre ou à peu près.

Il fallut à M. de Valera toute une décade pour revenir au pouvoir, mais il y fut porté triomphalement. Aux élections de 1932, puis, surtout, à celles de 1933, il réunit plus de voix qu'il n'en avait jamais eu auparavant. Son parti — *Fianna Fail* — se trouve en possession, à lui seul, de plus de la moitié des mandats parlementaires. Lorsque la nouvelle Chambre se réunit, il fut immédiatement élu président du gouvernement exécutif.

La première tâche que M. de Valera s'était assignée, dans l'ordre politique, c'était d'obtenir l'annulation de l'article de la Constitution relatif au serment de fidélité à la Couronne. S'appuyant sur une décision prise par la Conférence de l'Empire en 1926, en vertu de laquelle tous ses membres, quant aux affaires de l'Intérieur, sont souverains et — en déduisait

M. de Valera — libres d'apporter à leurs Constitutions les changements qu'ils estimeraient nécessaires, il proposa et fit adopter par le Dail la renonciation au serment. Lorsqu'on apprit ce vote, tout le monde fut persuadé que l'Irlande ne serait pas admise à la Conférence de l'Empire à Ottawa. Mais le gouvernement canadien refusa de retirer son invitation.

Cette bataille gagnée, il restait à obtenir l'annulation des annuités que, de par le Traité, l'Irlande s'était engagée à verser à la Grande-Bretagne. Le point de vue de M. de Valera est le suivant : même en admettant que la Grande-Bretagne puisse réclamer à l'Irlande ces versements annuels, le montant (cinq millions de livres) en est écrasant. D'après les statistiques, la capacité de paiement des contribuables anglais serait, par rapport à celle des Irlandais, peuple pauvre, de 66 à 1. Les cinq millions de livres réclamés à l'Irlande équivaudraient donc, pour le peuple britannique, s'il devait payer un « tribut[1] » de ce genre à un État étranger, à trois cent trente millions, soit *près de 25 milliards de francs*.

M. de Valera décida donc d'interrompre ces versements. M. Thomas et lord Hailsham, membres du gouvernement britannique, vinrent à Dublin, afin d'y rechercher un terrain d'entente, mais ils ne purent aboutir à aucun accord. Le Président de l'État Libre proposa alors que le différend fût porté devant une Cour d'arbitrage *dont l'arbitre serait un pays étranger*. La Grande-Bretagne accepta le principe d'arbitrage, mais refusa d'admettre un juge étranger. Là-dessus, elle déclara à l'Irlande une guerre économique.

Comment ces deux pays, qui, sincèrement, voudraient s'entendre, sortiront-ils de cette impasse? M. de Valera essaya d'en appeler aux Anglais eux-mêmes, aux dominions, au monde. Depuis qu'il est au pouvoir, il a eu l'occasion de faire entendre la voix de l'Irlande à la Conférence d'Ottawa. Un peu plus tard, lors du Congrès eucharistique réuni à Dublin et auquel prirent part douze cardinaux et quelques centaines d'évêques du monde entier, il plaida (*en latin*) la cause de son pays. En octobre 1932, il se servit de la tribune de la

1. Sur l'origine tout à fait légitime de ce prétendu tribut, voir l'article de M. Goblet déjà cité, page 406.

Société des Nations, dont il présida la session, et où il remporta un succès mémorable. Plus de deux années ont passé depuis, sans qu'un changement se soit produit dans la situation. Les mesures répressives de l'Angleterre ont considérablement nui à la vie économique de ce petit pays. L'État Libre finira-t-il, bon gré mal gré, par céder? Ou l'Angleterre, dans le désir de mener généreusement à bout son œuvre de réconciliation, inaugurée par George V et souhaitée par le Président de l'État Libre, fera-t-elle le geste d'apaisement définitif? Enfin, l'Irlande sera-t-elle en mesure de soutenir plus longtemps cette guerre économique, inégale de tous les points de vue, et le parti fasciste, profitant de toutes les difficultés dans lesquelles se débat le pays, réussira-t-il à créer un nouveau divorce entre la nation et M. de Valera auquel elle doit son indépendance[1]? C'est sur toutes ces questions — auxquelles s'ajoutèrent encore des questions d'ordre international — que porta notre conversation.

— *Du point de vue de l'indépendance de votre pays,* ai-je demandé au président, *quel progrès pourrait-on constater dans les rapports entre l'État Libre d'Irlande et la Grande-Bretagne?* »

M. de Valera me répondit d'abord par un geste qui voulait sans doute dire : « Du progrès? aucun! » Puis, il ajouta :

— Nous voulons faire de l'Irlande une unité indépen-

1. Depuis que ces lignes furent écrites, deux faits capitaux se sont produits : d'abord, M. de Valera a fait adopter par le Dail une « loi de citoyenneté » (*Citizenship*), en vertu de laquelle les Irlandais doivent renoncer, dorénavant, à se considérer comme des sujets britanniques; ensuite, un changement radical est survenu dans les relations *économiques* irlando-britanniques : le 2 janvier 1935, un *gentlemen's agreement* fut conclu entre les deux États, grâce auquel l'Angleterre pourra importer, dès cette année, en Irlande, 1 250 000 tonnes de charbon en plus, ce qui fournirait du travail à 5 000 chômeurs, tandis que l'État Libre augmentera d'un tiers ses exportations en bétail à destination de la grande île-sœur, c'est-à-dire de 150 000 têtes. Ainsi, le mot d'ordre lancé, jadis, en Irlande : « Brûlons tout ce qui nous vient d'Angleterre, hors le charbon », devient caduc, du moins en ce qui concerne le charbon. Il est à espérer que cette convention n'est que le premier pas vers une réconciliation définitive : « Si la Grande-Bretagne », déclara M. de Valera dans son journal (*The Irish Press*, du 4 janvier 1935), « voulait étendre le même esprit d'équité, dont le nouveau traité fait preuve, aux affaires politiques concernant l'État Libre, il serait également possible de surmonter les divergences politiques qui existent entre nous ».

dante parmi les nations de l'Univers. Dans ce sens, c'est-à-dire dans la voie de la reconnaissance de nos droits par la Grande-Bretagne, il n'y a eu aucun progrès de fait. Tenez, il y a quelques mois seulement, M. J.-H. Thomas refusa, au nom du gouvernement britannique, de nous donner l'assurance que la menace de guerre, faite à propos de la question de l'acceptation du statut de Dominion, était retirée — une menace proférée en 1921, lors de la crise survenue dans les négociations du traité anglo-irlandais. Par contre, du point de vue psychologique, un grand progrès est à enregistrer dans les relations entre les deux pays. En Irlande, la majorité du peuple est revenue à la conviction que l'indépendance est indispensable au bien-être de la nation et qu'elle mérite les risques que comporte sa réalisation. En Grande-Bretagne, il est devenu évident que l'opinion publique ne tolérerait plus qu'on agisse avec nous comme on l'a fait en 1921, lors de la signature du Traité imposé. La position constitutionnelle de notre pays a été définie plus clairement et son autonomie a été admise sur une base plus large. Cette reconnaissance a cependant besoin d'être précisée, car le gouvernement britannique nous a refusé, dans certains cas particuliers, l'exercice de la souveraineté — par exemple, l'application constitutionnelle de notre décision relative au serment d'allégeance.

— *Du moins*, continuai-je, *ces douze dernières années, à défaut d'un progrès de fait, ont-elles apporté une preuve quelconque que des changements en faveur de l'indépendance, telle que l'Irlande la désire, puissent être obtenus, sans violence, par des négociations pacifiques et directes?*

— Le gouvernement britannique, répondit M. de Valera, n'a manifesté aucun empressement à engager avec nous des négociations sérieuses. Toutefois, dans la partie de l'Irlande comprise dans l'État Libre, nous nous sommes, peu à peu, débarrassés des chaînes qui nous étaient imposées. Le serment de fidélité *pour les membres de notre Parlement* a été supprimé. Il en est de même du droit d'appel contre les décisions de notre Cour Suprême, droit qui pouvait être exercé auparavant auprès du Conseil Privé de Grande-Bretagne.

— *Au cours d'un de vos derniers discours, vous avez déclaré que*

la majorité du peuple irlandais désirait la République. Pourriez-vous me dire quelle est approximativement cette majorité?

— Notre peuple, pour les trois quarts, est nationaliste[1]. Et, virtuellement, tous les Irlandais désirent l'indépendance complète de leur pays. Une partie considérable d'entre eux, cependant, craint que la proclamation de la République n'ait pour conséquence une guerre militaire ou économique avec la Grande-Bretagne. Aux dernières élections législatives en Irlande, *avant le partage du pays*, furent élus, sur un total de 103 députés, 74 républicains et cinq autres nationalistes. Dans la partie de l'Irlande comprise aujourd'hui dans l'État Libre, il n'y eut d'élus que cinq non-républicains. Si les menaces britanniques disparaissaient, la situation serait la même aujourd'hui; la République, en tant que symbole de l'indépendance, exprime la volonté ferme de la grande majorité du peuple. A mon avis, un vote libre mettrait à jour, dans l'Irlande tout entière, une majorité d'au moins 2 contre 1 en faveur d'une République et une majorité encore plus considérable dans le territoire de l'État Libre proprement dit.

— *Permettez-moi, M. le Président, une question indiscrète : sur ce nombre de républicains que vous venez d'indiquer, quelle est la proportion de ceux qui soutiennent la politique de votre parti?*

— Si vous limitez le terme « républicains » à ceux qui sont prêts à accepter les risques qu'impliquerait la proclamation de la République, il y en aurait fort peu qui ne nous soutiendraient pas. Cependant, il existe, dans le pays, une minorité appréciable qui préférerait d'autres méthodes que les nôtres.

— *Vous faites sans doute allusion aux chemises bleues — y a-t-il un réel danger fasciste en Irlande?*

— Il y a un an, il existait une réelle menace de coup de force. Je suppose que ceux qui suivent ce mouvement se sont avisés, depuis, qu'une pareille tentative se heurterait à une opposition implacable de la part du peuple et que cette tentative serait condamnée à l'échec. En tout cas, le danger, s'il n'a pas complètement disparu, a diminué considérablement.

1. Ce terme, dans la bouche de M. de Valera, n'a rien d'agressif. Il sert uniquement à désigner ceux qui aspirent à l'indépendance nationale.

Il y a cependant une chose que je peux vous assurer, c'est que le peuple irlandais serait un des derniers en Europe à tolérer une dictature irresponsable.

Comme je venais de lire dans un pamphlet (paru, l'année dernière, à Londres) que le but secret de M. de Valera serait d'établir le régime communiste, je lui ai demandé :

— *Et l'avènement d'une république socialiste-communiste, dans le sens russe, est-il possible dans votre pays?*

— A mon avis, rien n'est moins vraisemblable. Les Irlandais sont individualistes, partisans de la propriété privée. Par tempérament, ils sont opposés à l'État totalitaire sous quelque forme que ce soit — communiste ou autre. Dans notre pays, il n'y a pas de base sérieuse pour le communisme. Pas un communiste ne s'est aventuré aux dernières élections législatives (janvier 1933). Aux élections municipales de Dublin, en juin 1933, il y eut bien deux candidats communistes, mais ils n'ont obtenu, en tout, que 413 voix, soit moins de 0,5 p. 100 des votants effectifs. Et il est probable que la plupart de ces 413 voix n'ont été données que pour des raisons purement personnelles. De toute façon, elles ne font que prouver que le mouvement communiste n'exerce aucune attraction sur les ouvriers industriels de la capitale.

— *Alors, quel genre de République serait possible en Irlande et quelle en pourrait être la structure économique et sociale?*

— Le terme « République », m'expliqua M. de Valera, implique pour nous l'idée d'indépendance politique bien plus que celle d'un système économique ou social défini. Je peux, néanmoins, dire qu'un des buts économiques du parti *Fianna Fail* est de parvenir — dans une mesure raisonnable — à ce que notre pays se suffise à lui-même (*self sufficiency*), et cela grâce à la production, en Irlande, de certains articles industriels et agricoles que nous importons à présent. Nous espérons également, grâce au partage des grandes propriétés foncières, établir un nombre considérable de gens à la campagne. Durant la période d'Union Parlementaire avec l'Angleterre, diverses industries et productions agricoles ont subi un déclin désastreux. Un mouvement de renaissance se dessine, maintenant. Nous voulons une Irlande où les méfaits de l'industrialisme moderne soient évités, une Irlande, où

l'État, sans s'ingérer dans une mesure plus grande que les diverses activités économiques ne l'exigent, règle les problèmes industriels et agricoles d'une façon juste.

— *Je vous remercie de votre franchise. Elle m'incite à vous poser quelques questions sortant du cadre irlandais proprement dit. Mais d'abord : quels sont les rapports de l'Irlande avec les autres pays et quelle est son attitude dans la question du désarmement?*

— En dehors du litige avec la Grande-Bretagne, répondit M. de Valera, nos relations avec tous les États sont amicales. Quant au désarmement, nous y sommes entièrement acquis, bien que nous nous rendions compte qu'il est très difficile de déterminer la juste part dans les prétentions des divers États.

— *Dans la situation actuelle, croyez-vous une guerre possible?*

— Pour autant que j'en peux juger, ce ne sont que le souvenir des horreurs de la dernière guerre et la certitude que les moyens de destruction ont immensément augmenté, depuis, qui épargnent au monde une nouvelle explosion. Quiconque se souvient des années d'avant-guerre, doit admettre que l'antagonisme entre les nations est aujourd'hui infiniment plus grand qu'il ne le fut alors. Pour combien de temps encore la crainte de la guerre sera-t-elle plus forte que la méfiance internationale?

— *En cas de guerre, quelle serait l'attitude de l'Irlande? Se placerait-elle, qu'elle le veuille ou non, aux côtés de l'Angleterre?*

— L'État Libre d'Irlande ne peut participer activement à aucune guerre sans le consentement de son propre Parlement. Néanmoins, les défenses côtières n'ont pas encore été livrées à notre gouvernement et, en vertu du Traité de 1921, le gouvernement britannique s'est assuré la mainmise sur les parties fortifiées de quelques-uns de nos ports et proclame le droit de recevoir, en temps de guerre, telles facilités qu'il estimerait nécessaires pour la défense de nos côtes.

— *Quel est votre avis dans la question des dettes et, tout spécialement, des dettes contractées en Amérique par les États européens?*

— Je ne me sens pas libre de parler de cette question,

étant donné qu'elle ne concerne pas directement l'Irlande. Je pourrais, cependant, vous rappeler qu'une des puissances qui réclame l'annulation des obligations contractées par elle envers les États-Unis, veut, en même temps, nous forcer à payer non pas une dette, mais un tribut auquel, selon notre jugement bien pesé, elle n'a pas droit. Vous pourriez m'objecter que nous ne sommes pas les meilleurs juges dans notre propre cause et que notre conviction n'est pas la preuve que nous ayons raison. Possible! Mais je vous rappelle que nous avons offert de porter notre litige devant une Cour d'arbitrage internationale. La Grande-Bretagne a refusé d'accepter tout arbitrage en dehors de celui d'un Tribunal issu entièrement de l'Empire Britannique — restriction que nous ne pouvons pas admettre, car elle serait incompatible avec le Statut que nous réclamons et parce qu'elle serait contraire à tout esprit d'arbitrage. En outre, nous avons déjà fait une expérience amère avec le Tribunal Impérial Britannique, au moment du partage de notre pays, et nous n'avons aucune envie de la recommencer. Le contraste entre l'action de la Grande-Bretagne, qui nous fait une guerre économique sans merci, et le traitement de faveur dont elle a joui, jusqu'à présent, aux États-Unis, n'a pas passé, j'en suis sûr, inaperçu en Amérique.

JOSEPH CHAPIRO

DÉPART POUR LA GLOIRE

— Tiens — dit un des consommateurs du café Proubus, — ce garçon a une drôle de façon de marcher...

Fondé il y a soixante-dix ans à Popincourt par un cafetier de Clermont-Ferrand, qui venait d'hériter d'un oncle de Paris, le café Proubus avait changé une dizaine de fois de propriétaire. Ce qui indique plutôt la prospérité d'une maison.

A l'heure où se passe ce récit, c'est-à-dire il y a sept ans, le maître de l'établissement était un nommé Petit-Perrin, dit Perrin. Il avait acheté le fonds six mois auparavant après avoir revendu un débit de vins qu'il avait fait fructifier pendant deux ans dans un quartier de Grenelle.

M. Perrin était un gros homme tassé, une espèce de faux borgne dont la paupière gauche s'abaissait comme un store qui fonctionne mal. Il avait à proprement parler deux visages, mais, à l'inverse de Janus, il ne les portait pas simultanément. Sa face revêche était destinée aux clients de passage et aux employés; pour les habitués, cette lourde figure s'animait tout à coup d'une jovialité imprévisible.

Aucun de ces deux visages n'était un masque. Ils correspondaient l'un et l'autre à chacune des deux âmes qui habitaient alternativement le corps pesant de M. Perrin.

On ne voyait jamais madame Perrin. Elle était malade depuis des années et ne descendait jamais du logis mystérieux où reposent d'ordinaire, à des heures anormales, les patrons de café. Les habitués demandaient de ses nouvelles, ce qui n'avait pas pour effet de faire revenir le visage revêche

de M. Perrin, mais simplement de crisper d'une grimace rapide son visage jovial.

La caissière était une femme de trente ans, à la figure de cire. Sa chevelure très noire était d'une architecture si abondante, si compliquée, qu'on la prenait d'abord pour une perruque primée dans une exposition de coiffure, mais on se disait ensuite qu'une simple caissière n'aurait pas eu des fonds suffisants pour s'offrir un chef-d'œuvre pareil.

La chronique scandaleuse n'avait jamais fait circuler aucun bruit tendancieux sur les relations possibles de M. Perrin et de la caissière. Ceci dit pour couper court à toute supposition de ce genre qui pourrait naître dans l'esprit du lecteur.

Ajoutons que nul racontar n'avait fait non plus allusion à des relations sentimentales possibles entre la dame de cire et Julien, le garçon de café. La dame de la caisse n'aura dans ce récit qu'une importance purement décorative.

Julien, le garçon, avait, comme son maître, deux aspects. Pour les gens qui le voyaient de dos, c'était un grand jeune homme voûté, et qui paraissait indolent. De face, on était frappé de découvrir un visage énergique, un front obstiné, des yeux guetteurs et perçants.

Ce jour-là, la contemplation de ce visage ne vous donnait pas une joie esthétique complète, en raison du gonflement exagéré de l'orbite gauche et de la teinte nettement violette que la peau avait prise à cet endroit.

Pour parler plus simplement, la beauté déjà discutable de Julien était encore déparée par ce qu'on appelle un œil au beurre noir, ou un « coquard » selon une expression moins ancienne.

La démarche anormale du dit Julien était due à sa préoccupation constante de dérober cette imperfection passagère au regard malveillant de M. Perrin.

Julien ne pouvait se flatter de soustraire éternellement tout un côté de son visage à l'examen de son patron, mais il se berçait de l'espoir insensé que cette marque allait disparaître, alors que les autorités médicales d'une part, et les compétences au moins équivalentes des mauvais garçons de la Villette, assignent à une pareille affection une durée normale d'au moins quarante-huit heures.

Ce n'est pas simplement parce qu'il considérait que les modifications de ses traits pourraient déplaire à l'esthétique de Perrin, c'était surtout parce qu'il craignait les questions de celui-ci au sujet de la venue subite de ce stigmate. Il n'avait pas du tout l'aspect de ces maladies de la peau, qui se manifestent spontanément et sans une intervention extérieure.

Il vaut mieux tout vous dire et ne plus tergiverser.

Quelques mois auparavant, Julien, qui venait d'atteindre sa dix-neuvième année, avait été reçu comme membre actif au Club pugilistique de la rue Bolivar. Il avait été mis en présence de quelques jeunes beaucoup moins vigoureux, mais infiniment plus adroits et qui avaient traité son visage comme on traite ces ballons de cuir en usage dans les salles de boxe et que l'on nomme des punching-balls.

Ceci se passait un dimanche matin. Le lundi, quand Julien reprit ses fonctions de garçon de café, M. Perrin le questionna sur la raison de certaines décolorations et sur la provenance de diverses boursouflures. Julien avoua son culte pour nos champions du ring, dont il souhaitait d'égaler la gloire.

M. Perrin, en termes assez nets, lui donna alors à choisir entre cette noble ambition et l'autre plus modeste de poursuivre une carrière lente, mais paisible, dans la limonade.

Aussi, le dimanche suivant, quand Julien s'offrit de nouveau aux coups répétés de ses collègues du club, il fit tous ses efforts pour protéger sa figure et reçut à l'estomac une série de punchs tout aussi afflictifs, mais moins infamants, puisqu'on pouvait en cacher les traces à l'œil vigilant de M. Perrin.

Ces coups à l'estomac (ou, si vous voulez, « au buffet » comme on dit plus familièrement) étaient assez douloureux, si bien que Julien pour la troisième séance fit tous ses efforts, tout en protégeant sa figure (ou, si vous voulez, « sa vitrine ») pour préserver ses côtes et son sternum. C'est ainsi qu'il apprit, sinon les secrets, mais la nécessité des parades. Il apprit aussi qu'un des moyens les meilleurs d'empêcher les coups était de les prévenir, en faisant tout son possible pour diminuer la puissance du monsieur d'en face. De cette façon l'instinct défensif et offensif de Julien s'éduquait peu à peu, sous les directives d'un boxeur retraité, le professeur en titre du Club Bolivar.

Toutefois il n'évitait pas encore ces marques dangereuses qui renseignaient son patron sur ses occupations du dimanche matin. Il préféra un jour alléguer une angine et rester une demi-semaine dans sa chambre pour laisser à sa figure le temps de reprendre une teinte uniforme et une plus parfaite symétrie.

Seulement, ce sont de ces choses qui « prennent » à la rigueur deux fois, mais qu'on ne peut pas renouveler toute la vie.

Le matin du jour où commence ce récit, Julien ne s'était aperçu qu'en arrivant au café pour prendre son service, de la gravité du coquard, résultat de son assaut du dimanche matin.

Le coup avait à peine effleuré son œil, comme cet éventail dont parle le poète, et qui brisa certain récipient, où mourait une verveine. L'effet immédiat, cette fois, avait été moins funeste, mais plus rapide.

Pendant toute la journée du dimanche, il n'y avait pas fait attention. Il s'était levé le lundi matin dans sa petite chambre obscure à une heure où le jour se montre juste assez pour défendre à un jeune garçon économe l'emploi d'une bougie. Mais quand il était descendu au café, la grande glace placée au-dessus de la caisse lui avait dit la vérité toute crue.

C'est pour cette raison que Julien avait adopté, ce matin-là, une démarche un peu singulière, un port de tête inusité, dans l'espoir que M. Perrin ne le verrait jamais de face et n'apercevrait de lui que le profil indemne.

On peut juger de sa satisfaction lorsque son patron endossa un pardessus, coiffa un melon et arbora le visage désagréable destiné aux fournisseurs, chez qui il allait discuter un marché.

Julien put donc reprendre sa démarche normale. Il s'approcha d'une table, où se trouvaient trois habitués qui le regardaient avec intérêt.

— Tu t'es encore battu, idiot? — lui demanda sympathiquement un gros homme, inspecteur d'assurances de son métier, qui passait cinq ou six heures par jour dans l'établissement de ce M. Perrin, sous prétexte que les affaires étaient dures.

Julien inclina la tête sans répondre.

— Qu'est-ce qui t'a mis ça? — demanda un petit homme très chétif, qui exerçait le métier de crémier, où il était secondé par une compagne diligente; ce qui lui permettait de ne pas trop négliger le café Perrin.

— J'sais pas, — dit Julien, — c'est un camarade du club. Mais ce que j'y ai passé comme mornifle, je vous garantis qu'il est plus amoché que moi...

M. Bertrand, architecte, complétait le groupe. La construction pour le moment était difficile, étant donné la crise du bâtiment; aussi avait-il de nombreux loisirs. Il regardait les gens par-dessus son binocle et passait son temps à observer. On ne savait pas au juste ce qu'il observait et quel fruit il tirait de ses observations. N'importe, c'était un observateur.

— Mais est-ce que tu fais des progrès avec ça? — lui demanda le gros inspecteur d'assurances — car je pense que tu as des ambitions, hein? Ce n'est pas uniquement par plaisir que tu te laisses détériorer.

Julien se pencha, et confidentiellement :

— Je vais faire un combat samedi soir au Gymnase Bully.

— Ah! dis donc, tu te lances! Est-ce qu'il y aura moyen d'aller te voir?...

— Je demanderai des places pour vous, — dit Julien.

— Tu vas te faire descendre, — fit le crémier.

— On verra ça, — dit Julien.

***

Le samedi soir, la petite porte non cochère qui, dans le Faubourg du Temple, sépare un pharmacien d'un crémier, semblait vouloir ingurgiter un nombre de visiteurs beaucoup trop important pour son étroit gosier. Le bol alimentaire immobile emplissait le corridor. Le dit corridor donnait assez l'impression d'un serpent boa rectiligne, avalant, par secousses longuement espacées, la foule intarissable qui s'accumulait à l'orifice d'entrée.

Cet œsophage conduisait à une poche plus large, une cour de forme carrée, limitée par trois murs très hauts, percés de petites fenêtres et, sur son quatrième côté, par un hangar

à l'entrée duquel s'étalait cette enseigne : « Gymnase Bully ». Le plafond assez élevé de ce hangar était caché par une espèce de brume que ne traversaient pas les lampes électriques, disposées intelligemment pour concentrer leur lumière sur le ring, au milieu de la salle.

Les gradins étaient déjà presque pleins.

A la porte d'entrée, se trouvait une pancarte : « Préparez vos cinq francs. » On avait fortement simplifié toutes les formalités pour la délivrance des tickets. Les spectateurs étaient au courant des habitudes de la maison. Ils savaient que l'on devait avoir sa « thune » toute prête. Il n'y avait qu'une seule catégorie de places. Le premier banc, autour du ring, était réservé aux invités de la Presse et aux managers notoires.

Monsieur et madame Bully formaient un petit couple très assorti. Il avait trente ans, elle aussi. Ils étaient blonds et doux, et rien n'indiquait chez eux la passion qui les animait l'un et l'autre pour le Noble Art et les luttes forcenées de la boxe. Mais l'Esprit souffle où il veut. A l'époque encore peu lointaine où ils tenaient, dans le faubourg du Temple, une petite boutique de coiffeur, ils avaient été saisis un soir, tous les deux en même temps et au même degré d'intensité, par la grâce du Sport.

Ils assistaient avec des billets donnés, à une séance de la salle Wagram. Ils vibrèrent si fort ce soir-là que le lendemain et les jours qui suivirent, leurs soirées, privées de boxe, leur semblèrent mornes et désolées. Ils s'enquirent avidement de tous les endroits possibles où s'édifiait un ring, et des petites séances de club des arrondissements excentriques et de la banlieue. Mais ces *events* étaient rares.

C'est ce besoin impatient d'assister à des combats de boxe qui les amena à créer eux-mêmes un établissement où ils organisèrent le plus de séances possible. Ils avaient quelques économies. Ils laissèrent peu à peu la direction de la boutique de coiffure à des employés et trouvèrent, après des recherches ardentes, une ancienne salle de concerts où ils installèrent le ring et les gradins. Et comme matin, après-midi et soir, les jeunes pugilistes venaient s'entraîner sur le ring, monsieur et madame Bully restaient en contact permanent et heureux avec l'idée unique qui occupait désormais leur vie.

On les considérait comme des exploitants habiles, mus uniquement par le désir de gagner des sous. Eux-mêmes ne faisaient rien pour discuter cette réputation. On aurait dit qu'ils avaient honte de paraître désintéressés.

En somme, une fois les bourses payées aux boxeurs dans une soirée qui comportait cinq à six combats, et l'éclairage, et les petits frais divers, chaque réunion, étant donné la modicité des prix d'entrée, ne laissait à monsieur et madame Bully qu'un bénéfice modeste, tout juste de quoi gagner leur vie, sans toucher à leur petit capital. Ils étaient en pourparlers pour vendre un assez bon prix leur boutique dont un industriel hardi allait faire un salon d'indéfrisables.

Quand le Gymnase Bully eut absorbé la foule de la cour, du corridor et de la rue, les nudités de deux petits jeunes gens de quinze ans, vêtus simplement de caleçons de boxe, surgirent de la mer sombre des spectateurs. Les combattants s'installèrent à deux coins du ring diagonalement opposés, chacun d'eux entouré de deux ou trois garçons de bain, qui portaient des seaux et des cuvettes.

Marcel qui allait affronter Bouchard dans un combat de six reprises, pesait 47 kilogs et son rival 48. On ne se rendait pas bien compte de leur poids et de leur taille, et ils n'apparurent vraiment minces et petits que lorsque les gants de boxe leur eurent fait des mains énormes.

Marcel était un jeune rouquin dont on pouvait dire qu'il paraissait décidé, mais on ne savait au juste à quoi. Bouchard offrait aux poings adverses une figure douce et des yeux rêveurs. Dès le signal, Marcel se précipita sur Bouchard qui s'anima à son contact et tous deux s'adressèrent mutuellement une série de coups de poing qui, même dans l'esprit de l'envoyeur, n'avait pas de destination précise. Très encouragés par le public, ils allèrent l'un et l'autre jusqu'au bout de leur fougue. Mais ils n'étaient chargés que pour une minute et demie. Leurs quatre mains retombèrent presque en même temps et une méfiance réciproque les écarta l'un de l'autre. Il leur sembla que la fin du round n'arriverait jamais.

Aucune combativité ne les soutenait plus. Ils n'avaient devant eux qu'une tâche désespérante à remplir. Ils continuèrent cette morne bataille pendant cinq autres reprises, au

milieu de l'indifférence générale. L'arbitre déclara le match nul. Bien qu'on fût d'accord avec lui, personne ne prit la peine de l'approuver.

Cependant Julien était arrivé dans un coin du ring. Il s'était procuré, sur ses économies, un peignoir de couleur cachou qui fut pour lui un assez grave sujet de préoccupations, parce qu'il lui semblait que ses seconds n'en prenaient pas un soin suffisant.

Quelques-uns des assistants le connaissaient pour l'avoir fréquenté dans des séances d'entraînement. Ils savaient qu'il était garçon de café. Chaque fois qu'au cours du match le poing de Julien touchait l'adversaire, une partie du public s'écriait : « Un bock! » Et chaque fois que Julien « prenait » à son tour, les mêmes facétieux personnages de proclamer : « Le pourboire! »

Pendant les premiers rounds, le nombre de pourboires encaissés fut notablement supérieur à celui des bocks. Heureusement pour Julien, les coups de l'ennemi ne paraissaient pas très effectifs. Seulement, il semblait que l'adversaire en question pourrait se rattraper sur la quantité et l'addition menaçait d'être assez impressionnante.

Julien, après le troisième round, était revenu assez amoché dans le havre de son coin. Mais voici qu'au round suivant, au sortir d'un corps à corps, il partit d'un coup tellement sec que son rival s'écroula comme un pan de mur.

Après une seconde de stupeur, car personne ne prévoyait cette fin de combat, on entendit dans la salle comme un fracas de toiture brisée. C'étaient les applaudissements du public emballé, qui préfère les résultats nets et brutaux. On ramassa l'adversaire, pendant que les seconds de Julien, ayant envahi le ring, hissaient sur leurs épaules le jeune triomphateur.

Le professeur Buriat qui avait dressé Julien et lui avait fait « mettre les mitaines » fut entrepris par deux de ses collègues plus en vue, Bob Robert et Lantenave. Ce fut Lantenave qui l'emporta. Il fut décidé le soir même que Julien entrerait dans son « écurie » où il y avait déjà trois ou quatre poulains de marque, dont Sénac, le poids léger, que l'on considérait comme un véritable champion de France.

Cette victoire permettait à Julien de quitter le café Perrin.

Après une courte nuit très agitée, il se réveilla à six heures et demie, son heure ordinaire, et reprit difficilement conscience de sa haute destinée. Il habitait dans une chambre garnie, auprès du boulevard de Charonne. Les seuls détails qui pouvaient donner quelque personnalité à son logement étaient deux photographies que Julien avait placées de chaque côté de la cheminée et qui représentaient, l'une madame Brunet sa mère, qui habitait Dijon, et l'autre le champion du monde des poids lourds, le passé et l'avenir, le point de départ et le point d'arrivée.

Cependant Julien s'était regardé dans la glace et il eut un moment de saisissement en s'apercevant qu'il ne se reconnaissait plus.

En effet, si son œil gauche avait à peu près conservé sa forme primitive, son œil droit avait disparu. L'iris bleu clair se trouvait entre deux renflements au fond d'un petit vallon. D'une façon générale, le côté droit de la figure était beaucoup plus large que le gauche. Le nez n'était pas loin de sa forme normale. Cependant il s'était produit des bouleversements dans son architecture intérieure, car Julien ne respirait maintenant que d'une narine, sans savoir exactement de laquelle.

Cet aspect imprévu de son visage n'eut point pour effet de terroriser le jeune boxeur, mais plutôt de le faire rire : ce qui contribua encore à augmenter sa laideur.

Il riait surtout en pensant à l'impression qu'il allait produire sur M. Perrin. Il riait aussi de soulagement, en se disant que cette entrevue n'offrait plus le moindre danger pour sa situation sociale, car, aux reproches de son patron, il répondrait avec une certaine élégance par la désinvolte restitution de son tablier.

Il se présenta à l'heure habituelle au café et fut regardé avec étonnement par la caissière.

— Eh bien! Qu'est-ce que vous allez prendre?

Elle aurait pu dire également : Qu'est-ce que vous avez pris?

Mais Julien ne s'arrêtait pas aux réflexions des autorités subalternes. Il attendait avec impatience le patron, le maître auguste de ces lieux.

C'était un fait exprès, M. Perrin ce jour-là n'arrivait pas. Mais deux des habitués, le fruitier et l'inspecteur d'assurances, dans leur hâte de féliciter le nouveau champion, n'hésitèrent pas à accorder au café une heure de présence supplémentaire. Ils s'amenèrent ce jour-là à neuf heures et demie.

Ils avaient assisté l'un et l'autre à la séance de la veille. Ils considéraient désormais la victoire de Julien comme un succès personnel. Ils félicitèrent le jeune homme avec émotion. Désormais leur vie avait un intérêt puissant, qui s'élevait au-dessus des préoccupations journalières d'assurances et d'arrivage de fruits.

Quelques instants après, trois ou quatre consommateurs inconnus firent leur entrée. C'étaient des spectateurs du Gymnase Bully, qui voulaient voir de près le nouveau champion. Et quand M. Perrin arriva dans son établissement, il lui sembla à son grand étonnement que le café était animé d'une vie nouvelle.

A ce moment, Julien était descendu à la cave, mais M. Perrin fut hélé par le crémier et l'agent d'assurances qui se firent les historiographes fidèles du jeune boxeur.

— Ça va vous attirer du monde, — dit le crémier.

M. Perrin était encore hésitant. Du point de vue sportif, c'était évidemment un philistin. (A d'autres points de vue aussi, mais il n'avait pas donné l'occasion de le constater.) Il écoutait donc avec une certaine réserve les prédictions de ses clients annonçant au café Perrin un rebondissement de prospérité et ne se laissait gagner que peu à peu à la cause sportive.

Mais la vue de Julien, débouchant subitement de l'escalier qui conduisait à la cave, fit exécuter à l'esprit du patron un nouveau recul.

— C'est pas possible, — dit-il, — qu'un homme fasse son service avec cette figure-là!

En effet, le visage de Julien, depuis le matin, avait fait des progrès considérables. Les taches rouges étaient devenues d'un violet magnifique. En outre, cette vitrine déformée était comme soutenue maintenant par deux superbes oreilles en chou-fleur. Il fallait être habitué aux déformations professionnelles du ring pour ne pas reculer d'horreur à la vue d'une telle apparition.

Sans s'adresser à Julien, M. Perrin retourna à ses habitués.

— C'est pas possible, — répéta-t-il, — de garder un homme comme ça.

— Vous avez tort, — dit l'assureur, — tout le monde sait ce que c'est et plus il sera boursouflé, plus on viendra le voir.

M. Perrin qui, sous son apparente solidité, cachait un cœur un peu chancelant, parut ébranlé à nouveau par ces paroles.

— Je vais voir, — dit-il, — je vais voir...

Mais il n'alla rien voir du tout, car ce fut Julien qui s'approcha de lui et entama une conversation dont les suites devaient être funestes à la prospérité du café Perrin.

— Je comprends, — disait Julien, — que monsieur Perrin ne soit pas content de me voir arriver dans un état pareil...

— Euh! euh! — faisait Perrin sans trop savoir ce qu'il allait dire...

— Alors, — dit Julien, — il vaut bien mieux que l'on tranche la question tout de suite. Monsieur Perrin, je ne veux pas vous mettre dans l'embarras et vous laisser sans personnel, mais je vous en prie, mettez-vous tout de suite en campagne pour trouver un autre garçon, car, moi, je ne puis plus rester à votre service.

L'orgueil de M. Perrin lui interdisait de discuter. Il hocha la tête, ce qui voulait dire, ou : « Je vous comprends », ou : « Je reconnais bien là l'ingratitude humaine », ou rien du tout...

— J'ai un petit copain, — continua Julien, — qui pourrait peut-être faire votre service. Je sais où c'est qu'il travaille. Le boulot ne lui plaît pas là-bas, rapport aux ouvriers chaudronniers de l'usine d'à côté et qui sont par le fait d'une clientèle moins agréable qu'ici. Alors, si vous voulez, monsieur Perrin, je vais y passer un coup de téléphone pour qu'il vienne vous voir de suite.

— C'est bon, c'est bon, — dit M. Perrin, — je m'adresserai au bureau de placement. Je ne serai pas en peine de trouver mon affaire.

— Vous comprenez, patron, — dit Julien, — comme on m'offrait une situation et comme je savais que vous n'aimiez pas que je me batte, j'ai pensé que je pourrais vous quitter.

— Ça va, ça va, — dit M. Perrin, et il ajouta : « Donnez

donc un coup de torchon sur les tables près de la fenêtre car elles en ont besoin. »

Cependant, d'autres consommateurs arrivaient et M. Perrin mentalement, pour se consoler, se répétait que ces clients-là n'étaient pas intéressants et qu'il aimait mieux être tranquille. Mais était-il absolument sûr de ce qu'il pensait là?

***

Nathalie était bonne à tout faire chez M. Gerloud qui, à trois maisons du café Perrin, tenait un bel établissement de sellerie et de bourrellerie. Quand Julien pouvait s'absenter, il montait jusque chez M. Gerloud, mais il dédaignait les salles de réceptions, le salon, la salle à manger, et allait tout simplement s'installer dans la cuisine auprès de Nathalie. Il restait là le plus de temps possible. Elle vaquait à son service et ils ne se parlaient point. Nathalie ne le regardait pas. Elle était contente qu'il fût là. Julien, lui, ne cessait de la dévorer des yeux. C'était une petite brune au teint mat, ni trop grosse, ni trop maigre. Ses cheveux bien noirs et bien gras étaient enroulés en jolis frisons sur le front.

Elle était bonne à tout faire, mais on la soulageait dans son service en employant deux heures le matin madame Eugène, femme de ménage.

Madame Eugène habitait le quartier depuis vingt ans au moins. Quand les devoirs de sa profession ne l'appelaient pas dans les chambres à coucher et lorsqu'elle venait vider dans la boîte une pelle de poussière, le silence sentimental, où baignaient Julien et Nathalie, était rompu par cette personne d'une éloquence abondante et qui excellait dans la description des maladies, thème favori de ses développements. Heureusement pour elle, il y avait toujours dans le quartier des variqueux, des rhumatisants, des hernieux et sa clientèle n'était pas près de tarir. Quelquefois un décès se produisait, mais sa spécialité n'était pas l'oraison funèbre. Elle préférait s'étendre sur la description de la dernière maladie.

La première fois que Julien avait rencontré Nathalie, c'était environ un an auparavant à un cinéma. Il l'avait ramenée le soir très gentiment jusqu'à sa porte. Trois ou

quatre fois, ils étaient sortis ensemble le dimanche, au Bois de Vincennes. Julien était assez entreprenant avec la première venue, mais, quand le sentiment était en jeu, il respectait l'élue de son cœur. C'est à peine si, deux ou trois fois, en prenant congé, il avait effleuré de ses lèvres la tempe de son amie.

La promenade au Bois de Vincennes était presque aussi silencieuse que leurs stations dans la cuisine. Il semblait qu'ils s'étaient choisis l'un et l'autre comme des prétextes à faire aller leur imagination. Julien ornait Nathalie de toutes sortes de qualités et Nathalie devait faire la même toilette idéale à Julien. Il semblait qu'ils hésitassent l'un et l'autre à essayer de se connaître davantage, afin de ne pas déranger par des constatations leurs rêves séparés et charmants.

Julien ne se rendit pas ce jour-là chez Nathalie. Comme c'était probablement sa dernière journée au café, il tenait à faire son service avec conscience. D'autre part, la décoloration de son visage et le manque de symétrie de ses traits amèneraient certainement des réflexions de Nathalie. Il faudrait raconter son triomphe de la veille et Julien n'y tenait pas, car il ne savait pas s'il produirait un effet assez grand sur la dame de ses pensées. Deux ou trois fois, il avait parlé de ses combats de boxe, mais cette sorte de conversation n'avait pas paru intéresser Nathalie.

Décidément entre eux, il ne fallait pas chercher des points communs, mais se contenter de les supposer.

Le défilé des amateurs de boxe continua toute la journée au café. M. Perrin, certes, était homme à se réjouir d'un mouvement d'affaires, mais il était assombri à l'idée que ce n'était qu'exceptionnel et que le départ de Julien allait faire descendre le trafic à son niveau normal.

Vers une heure, M. Lantenave, manager de boxe, qui s'était entendu la veille avec Julien, fit son apparition au café. Il n'avait pas pu venir plus tôt, à cause de son autre métier.

Il tenait un hôtel meublé près de la gare de Lyon, où il avait été retenu ce matin-là, par un travail de surveillance indispensable. En réalité, il avait dormi très tard. Il était resté la nuit avec des amis jusqu'à cinq heures du matin à fêter la victoire de Julien et l'hygiène bien comprise d'un amateur de boxe (même s'il ne met jamais les gants), exige

qu'il ait, par jour, son compte régulier d'heures de sommeil.

M. Lantenave était un petit homme trapu qui avait pris tout à coup le goût de la boxe, parce qu'il avait un frère en Amérique. Depuis quinze ou vingt ans d'ailleurs, il avait assisté à tous les matches. Il avait fini par se créer une compétence véritable.

Il donnait l'impression d'être extraordinairement doué pour le « business » à cause de ses gestes rapides, de son parler décidé et surtout de la réputation d'homme d'affaires qu'on lui avait faite et qui avait fini par lui donner à lui-même une haute idée de ses facultés commerciales.

M. Lantenave entra dans le café Perrin à sa façon habituelle, c'est-à-dire, en s'arrêtant à quatre pas de la porte, immobile, debout, comme pour dire : « Je suis Lantenave. Ce n'est pas à moi d'aller aux gens, c'est à eux de venir à moi. »

Mais il se trouva que Julien, qui n'avait vu M. Lantenave qu'une fois dans la fièvre et le trouble de la victoire, ne le reconnut pas du tout. D'autre part, il était préoccupé ce jour-là, et ne pensait pas à son service. Il ne songea pas à s'approcher du nouveau venu et à lui demander : « Monsieur désire? » Si bien que M. Lantenave faillit attendre, et même attendit, jusqu'au moment où M. Perrin s'approcha de lui.

— Vous désirez, monsieur?

— J'ai rendez-vous, — dit M. Lantenave, — avec Julien.

— Julien, — fit d'un ton dédaigneux M. Perrin, — il y a quelqu'un pour vous.

M. Lantenave était simplement devenu « quelqu'un pour vous », mais il ne s'arrêtait pas à réclamer la considération de M. Perrin.

— Ah! te voilà! — dit-il à Julien. — Et comment ça va-t-il depuis hier soir, pas trop amoché?... Oh! c'est rien que ça. On t'en passera bien d'autres... Bien, voilà, on va s'asseoir là...

— C'est que, — dit Julien, — je suis encore garçon...

— Tu n'y as pas envoyé ton congé?...

— Si, — dit Julien, — mais faut que j'attende qu'il ait trouvé quelqu'un d'autre.

— Oh! ben, qu'il se grouille, — dit Lantenave, — parce que moi, je vais t'emmener cette après-midi. En attendant, où est-ce que tu loges?

Julien donna le nom de son hôtel à Charonne.

— Tu n'as rien de précieux dans ta chambre. Donne ta clef. On va envoyer un taxi là-bas et puis il te conduira ton bagage chez moi... Car c'est chez moi que tu descendras maintenant, à l'Hôtel d'Autun, près de la gare de Lyon. Une fois que tu seras installé là, tu te reposeras pendant trois ou quatre jours. Après on verra... Peut-être que je t'aurai un combat d'ici la fin du mois au Cirque de Paris.

D'ailleurs, Julien ne séjourna pas longtemps à l'Hôtel d'Autun, car M. Lantenave l'emmena quinze jours après aux États-Unis.

Je voudrais vous raconter quelle fut la dernière entrevue de Julien et de Nathalie.

Mais cette situation a été traitée par le poète Jean Racine mieux que je ne saurais le faire. Il est vrai que l'empereur Titus et la princesse Bérénice avaient un don de commenter leurs actes par des paroles, qui faisait un peu défaut à la bonne de M. Gerloud et à l'ancien garçon du café Proubus.

Il y eut entre eux un pauvre petit échange de bouts de phrases pas très distinctes, quelques sanglots de Nathalie, un peu moins de Julien, car sa tristesse était fortement compensée par la perspective d'une carrière brillante, et la vision de rings américains, où l'arbitre, sous l'éclat des lampes, étend au-dessus de l'adversaire gisant un bras tutélaire, cependant que son autre bras abaissé en cadence accompagne le compte, hautement proféré, des dix secondes fatidiques.

Et ce fut cette même vision qui consola les consommateurs du café Proubus, abandonnés par Julien. Sa gloire future serait la leur... Plus heureux que les Génois, qui, faute d'être avertis, ne purent s'intéresser dès le début à l'épopée de leur « pays » Christophe, eux au moins suivraient, d'un cœur palpitant, les étapes de leur filleul, et vivraient dans l'ardent espoir qu'il apporterait un jour sur la rive Est de l'Atlantique la ceinture de champion du monde.

TRISTAN BERNARD

LES EXIGENCES
ET LES DISCIPLINES ACTUELLES
DU HAUT ENSEIGNEMENT MILITAIRE[1]

Deux méthodes fondamentales s'offrent quand il s'agit d'acquérir une culture qui prépare objectivement à la conception et à la conduite supérieures des opérations militaires.

D'une part, considérant que la guerre est une habitude invétérée de l'homme, on peut entreprendre l'étude des campagnes les plus typiques du passé afin d'en observer les traits essentiels et, par voie de comparaisons ou de rapprochements, d'en dégager soit des constantes, soit des différences qui vous conduisent, celles-ci à enregistrer des transformations brusques ou des évolutions, celles-là à formuler des principes ou des règles valables pour l'avenir. Cette méthode se sert de l'observation dans un dessein inductif; mais *son observation n'est pas immédiate*, puisqu'elle porte sur des événements révolus, sur des faits antérieurs qu'elle n'atteint que par l'intermédiaire de documents historiques ou de témoignages oraux; elle mérite donc avant tout le qualificatif d'*historique*.

D'autre part, prenant pour postulat que les transformations de la guerre sont exclusivement déterminées par celles de l'armement et de la machinerie, on peut n'avoir égard qu'aux instruments de combat *actuels*, et demander au seul

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars.

examen de leurs procédés d'emploi des lumières sur la guerre future. Cette seconde méthode tire du fait *directement observé* des déductions rationnelles : elle est déductive. Comme elle opère sur le concret du moment, sur les réalités et possibilités de l'heure, elle a droit surtout au qualificatif de *positive*.

Que valent aujourd'hui ces deux vieilles disciplines? En est-il d'autres à leur opposer? Si non, sont-elles exclusives l'une de l'autre? Et se prêtent-elles à des amendements qui les renouvellent? Tâchons de répondre à ces questions.

La *méthode positive*, depuis une dizaine d'années, a vu grandir singulièrement le nombre de ses adeptes, alors qu'au lendemain immédiat de la Grande Guerre beaucoup d'esprits tenaient celle-ci pour une expérience quasi définitive et sacrifiaient de la sorte, plus ou moins consciemment, à la méthode historique. Ce regain de fortune est dû principalement au double et grandiose essor de l'aviation et de la traction automobile, devenues capables, la première, de porter des tonnes d'explosifs toxiques à des distances considérables en un temps minime — la seconde, de mouvoir en terrains variés, à grande allure, des canons, des mitrailleuses, des lance-grenades et des lance-flammes sous blindages. Possibilités vraiment formidables qui laissent entrevoir un total bouleversement des formes de la lutte et qui paraissent, tout ensemble, exclure du champ de bataille le combattant découvert et faire du non-combattant de l'arrière la victime expiatoire des conflits. Elles ont donné naissance à des *doctrines de guerre* résolument novatrices, par là bien caractéristiques des conséquences de la méthode et, à ce titre, dignes d'être rappelées.

La première en date est celle qui, dès le début de l'après-guerre, a déterminé l'état-major général britannique à *mécaniser* pour le combat une part importante de son armée métropolitaine. Elle affirme que la suprême leçon tactique de la Grande Guerre est *la renaisssance de la cuirasse* et par suite celle de l'offensive, grâce à l'essence et à la chenille. Elle en déduit la nécessité de réaliser des *grandes unités mécaniques*, formant chacune un système complet d'engins blindés « tous terrains », avec ses organes de reconnaissance et de sûreté, ses forces de combat et de choc, ses machines de transmissions. Elle fait de ces grandes unités l'argument décisif

de la bataille — celui qui, manié avec adresse et hardiesse donnera sûrement le coup de grâce à l'adversaire; elle souligne d'ailleurs leur caractère économique, puisqu'une brigade blindée dispose d'une puissance de feu contre le personnel plus grande que celle de la division d'infanterie française, dont les effectifs sont pourtant supérieurs de 60 p. 100 en officiers et de 80 p. 100 en hommes. Du même coup, elle s'érige en restauratrice de la mobilité sous le feu, donc de la *manœuvre soudaine, rapide et profonde*, interdite aux armées d'hier, à ces « masses d'hommes incapables d'affronter le feu, mais capables de le produire avec une puissance telle que l'art de la guerre se meurt dans le massacre et la ruine universelle[1] ». Ce n'est pas le lieu, ici, de décrire les types de chars auxquels les Anglais ont fini par donner la préférence, mais il faut dire qu'ils ont appliqué la méthode positive avec rigueur, en ce sens que leurs choix ont toujours résulté de larges expériences à la faveur d'exercices de grande envergure, et que l'ajustement progressif de leur doctrine a entraîné, en l'espace de neuf ans, trois refontes de leur règlement sur le Service des armées en campagne (1920, 24 et 29). Aussi bien, s'estiment-ils, en la matière, des précurseurs jouissant d'une notable avance sur l'étranger — ce qui est exact, quoique l'étranger ait su tirer profit de leurs tâtonnements et de leurs certitudes, tant tactiques que techniques. Disons, de plus, qu'en se lançant dans cette voie de la mécanisation, les dirigeants militaires de Londres ont obéi à leur pragmatisme stratégique : l'intervention armée sur un théâtre européen n'étant que *l'une* des missions éventuelles de la stratégie impériale, ils ont visé ainsi à l'organisation scientifiquement optima de la force d'appoint dont ils disposeraient pour faire pencher la balance des armes aussi bien à l'intérieur qu'au dehors de l'empire.

Une deuxième doctrine de guerre d'inspiration positiviste est due au général italien Douhet. Elle n'est pas une inconnue pour les lecteurs de cette Revue, qui ne peuvent avoir oublié l'article lumineux qu'elle lui a consacré dans son numéro du 15 mars 1932 et qui portait la signature du regretté J.-M. Bour-

1. Lieutenant-général Fuller, l'un des apôtres de la mécanisation en Angleterre.

get. La synthèse en est donnée par la formule : résister simplement sur terre et sur mer pour faire masse offensive dans l'air. Elle dérive en droiture de l'examen des possibilités actuelles et des virtualités certaines de l'aviation. Par offensive dans l'air, elle entend non pas la recherche de la « bataille des ailes » — produit d'imagination romantique — mais l'attaque de l'ennemi à la *surface*, terre ou mer, par la bombe ou la torpille, opération dont les conditions matérielles sont connues et les résultats susceptibles d'une mesure exacte. Elle aboutit nécessairement au concept de la *guerre totale*, puisque cette attaque à la surface ne fait aucune distinction entre les moyens proprement militaires du pays ennemi et ses organes vitaux : centres politiques ou démographiques, régions de productions ou d'échanges, entrepôts, nœuds ou systèmes de communications. Elle constitue une application généralisée, intégrale du principe de l'économie des forces, en obligeant le gouvernement à se faire une conception unitaire de la défense nationale, à supprimer en conséquence les cloisons qui séparent l'armée, la marine et l'aéronautique, et à créer un organe de commandement et d'administration qui les groupe toutes trois pour rendre connexes leurs budgets et leurs missions stratégiques. Le premier ouvrage de Douhet (*La maîtrise de l'air*) parut en 1921. Ses vues, longtemps négligées ou combattues, n'ont été admises par le régime fasciste qu'à partir de 1927; mais les manœuvres d'août 1931 furent la réplique même d'une anticipation publiée précédemment par le général sous le titre de *Guerre de 19...* En Amérique, il a obtenu en 1929 l'adhésion catégorique du général Mitchell, ex-commandant des forces aériennes des États-Unis, lequel n'a pas hésité à écrire : « La vieille théorie que la destruction de l'armée est une condition de la victoire n'est plus vraie. » En Angleterre, il a amené des écrivains militaires éminents à reconnaître que la position politique de la Grande-Bretagne se trouve bouleversée par les progrès de l'arme aérienne, qui suppriment son isolement insulaire; à réclamer l'institution d'un super-état-major impérial, chargé d'arbitrer entre l'armée, la marine et l'air; à prévoir même qu'avant longtemps les fonctions de défense confiées aux forces navales devront l'être aux forces aériennes. En France, les disciples ou les partisans de Douhet ne se sont

déclarés que plus tard, enhardis par la création du Ministère de l'Air, où leur influence est devenue manifeste. Quant aux Allemands, ils ne seraient point eux-mêmes s'ils ne goûtaient pas cette stratégie qui tend à s'assurer l'initiative des opérations en brusquant les hostilités.

Une troisième doctrine figure encore à l'actif de la méthode positive : elle a pour maître l'organisateur de la Reichswehr, le général von Seeckt. Comme l'anglaise, elle demande à des facteurs techniques la restauration de la manœuvre terrestre; comme l'italienne, elle entend préluder au conflit par une puissante offensive aérienne. Son système de forces est monté en trois pièces : *armée de l'air* aussi nombreuse que possible; *armée de métier* d'au moins deux cent mille hommes, complètement mobilisée dès le temps de paix et par conséquent capable d'entrer en campagne instantanément; *armée populaire*, formée de la masse restante des hommes valides, soigneusement préparés au service militaire par des périodes d'instruction intensive, échelonnées depuis le jeune âge jusque bien avant dans l'âge mûr. En arrière de cette organisation, une puissante industrie de guerre maintient au plus haut degré de perfection l'équipement et l'armement de l'armée de métier, et se pourvoit des prototypes et de l'outillage nécessaires pour fabriquer dans le moindre délai tout le matériel destiné à l'armée populaire. La mise en œuvre du système va de soi : la guerre est ouverte plus ou moins à l'improviste par l'armée aérienne dont les actions massives livrent carrière à l'irruption de l'armée permanente, chargée de « battre rapidement les forces ennemies avec lesquelles elle entrera en contact, d'empêcher l'ennemi de lever et de former d'autres troupes, de l'obliger peut-être dès ce moment à conclure la paix ». Tandis que ces deux armées s'efforcent d'arracher une décision au moins partielle, la levée en masse de la nation a commencé : elle doit fournir les réserves qui permettent soit de garantir l'intégrité du territoire en cas de réaction dangereuse des adversaires, soit d'alimenter l'offensive initiale pour en sauvegarder l'accélération ou en étendre l'ampleur. — En résumé, doctrine fondée sur les possibilités de l'avion de combat et de bombardement, sur la supériorité technique et tactique du soldat de métier (nouveau gladiateur), sur le potentiel des fabrications

de guerre toujours étudiées et toujours prêtes, sur la mise en condition d'un peuple-soldat[1].

On conçoit que, devant ces trois vigoureux rejetons de la méthode positive, beaucoup d'esprits répudient la méthode historique qui leur paraît timide et lente, à la remorque d'événements qu'elle interprète à son gré, entichée de fausses analogies, en un mot désuète pour notre temps. Il est vrai que la discipline de l'Histoire est fort battue en brèche depuis la Grande Guerre dont elle reçut plus d'un démenti. Faut-il rappeler la terrible botte que Paul Valéry lui a portée dans ses *Regards sur le Monde actuel*[2]?

« L'Histoire, disait le célèbre académicien, est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré. Ses propriétés sont bien connues. Il fait rêver, il enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs, exagère leurs réflexes, entretient leurs vieilles plaies, les tourmente dans leur repos, les conduit au délire des grandeurs ou à celui de la persécution, et rend les nations amères, superbes, insupportables et vaines.

» L'Histoire justifie ce que l'on veut. Elle n'enseigne rigoureusement rien, car elle contient tout, et donne des exemples de tout.

» Que de livres furent écrits qui se nommaient : *La Leçon de Ceci*, les *Enseignements de Cela!*... Rien de plus ridicule à lire après les événements qui ont suivi les événements que ces livres interprétaient dans le sens de l'avenir.

» Dans l'état actuel du monde, le danger de se laisser séduire par l'Histoire est plus grand que jamais il ne fut.

» Les phénomènes politiques de notre époque s'accompagnent et se compliquent d'un *changement d'échelle* sans exemple, ou plutôt d'un *changement d'ordre des choses*. Le monde auquel nous commençons d'appartenir, hommes et nations, n'est pas une figure semblable du monde qui nous était familier. Le système des causes qui commande le sort de chacun de nous, s'étendant désormais à la totalité du globe, le fait résonner tout entier à chaque ébranlement; il n'y a plus de questions locales, il n'y a plus de questions finies pour être finies. »

Page étourdissante, au sens littéral du mot. Mais la modeste Histoire Militaire, qui prend appui sur des constatations d'ordre technique ou psychologique, peut s'en relever, croyons-nous. Quand elle vérifie, par exemple, qu'à l'origine d'une

1. Le réarmement précipité de l'Allemagne depuis deux ans a largement dépassé, dans l'ordre des effectifs et du matériel de guerre, les données du système von Seeckt, mais il n'en a pas fait abandonner les concepts stratégiques.

2. Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, Paris, 1931.

défaite comme celle de la France en 1870-71, il y a une organisation de l'armée du temps de paix qui ne répond pas aux exigences de la mobilisation rapide de tous les hommes en état de porter les armes; qu'il y a un haut commandement et des états-majors dépassés par leurs tâches respectives faute d'une culture professionnelle appropriée; la *leçon* qu'elle donne, l'*enseignement* qu'elle tire n'ont rien d'incertain ni d'aléatoire. De même, quand elle montre l'influence que la lucidité et le calme d'un chef ont exercée, dans telles circonstances difficiles, sur l'âme de surbordonnés inquiets ou chancelants. Sans doute, peut-on reprocher à la plupart de ceux qui l'ont exploitée, avant 1914, au profit de leurs théories tactiques ou stratégiques, de n'avoir pas prévu les formes nouvelles que la guerre mondiale allait revêtir; mais cet aveuglement est-il bien une conséquence de la méthode? En France, les historiens militaires s'étaient surtout occupé des campagnes de Napoléon et du maréchal de Moltke, ce qui s'explique par des raisons sentimentales; mais s'ils avaient apporté le même goût et la même objectivité à scruter les faits de la Guerre de Sécession des États-Unis et de la Guerre russo-japonaise de Mandchourie, ils auraient probablement pressenti quelques-uns des phénomènes « scandaleux » dont une conflagration européenne pourrait se rendre coupable, tels : la continuité des fronts, résultat de la grandeur des effectifs mis en ligne; l'empire souverain du feu, spécialement quand il se conjugue avec l'utilisation des accidents du terrain; l'allure saccadée des opérations, due à l'énormité des moyens nécessaires pour livrer une seule bataille offensive; la stagnation des fronts entre ces batailles exténuantes, et leur enfouissement dans le sol. La discipline de l'Histoire, en général, est d'un usage difficile et laborieux parce qu'elle ne peut prétendre à des synthèses justes qu'après de vastes et profondes analyses. Lorsque celles-ci sont fragmentaires et superficielles, elle n'a aucune valeur, ou plutôt elle offre les périls stigmatisés par Paul Valéry; et si on la voit trop dépréciée aujourd'hui, c'est peut-être moins à cause de ces périls que du patient effort qu'elle demande à ceux qui veulent s'y soumettre : en toutes choses, le siècle est féru de vitesse. Or l'Histoire Militaire rend à coup sûr certains services de capitale importance, et se trouve

seule à pouvoir les rendre; pour nous en convaincre, jetons les yeux sur les procédés d'instruction qui appartiennent à la *méthode positive.*

Le principal d'entre eux consiste dans l'étude des « cas concrets ». Traiter un cas concret en tactique ou en stratégie, c'est discuter et arrêter, du point de vue de tel ou tel échelon du commandement, dans une situation de guerre exactement définie (terrain, ennemi, moyens d'action) le mode d'accomplissement d'une mission déterminée. L'instructeur, par le choix méthodique des situations initiales, qu'il recoure ou non à des réminiscences historiques, peut mettre les assistants devant des problèmes de toute espèce — voire d'allure « futuriste » pour peu qu'il fasse état de moyens d'action encore inédits. En cours d'étude, l'introduction d'hypothèses sur l'activité des forces ennemies et amies lui permet de *vivifier* le « cas concret » et par conséquent de faire constamment appel aux facultés de jugement et de décision de ses disciples. L'exercice peut avoir lieu aussi bien sur le terrain que sur la carte; il peut être à « simple » ou à « double action » suivant que l'instructeur se contente de manier lui-même l'ennemi ou qu'il oppose l'un à l'autre deux partis entièrement constitués. On comprend sans peine le pouvoir évocateur, la richesse pratique de ce procédé, mais aussi la condition indispensable de son efficacité, qui est de maintenir impérieusement les discussions et les travaux sous le signe de la *raison* et dans le respect des *possibilités techniques.*

Une autre application de la méthode positive est représentée par les manœuvres de grandes unités portées à leurs effectifs de guerre : elle est excellente pour l'éducation des chefs et le perfectionnement des états-majors, ainsi que pour le dressage des troupes aux servitudes de la vie en campagne; mais elle est d'ampleur limitée, car elle ne se prête pas, pour des raisons sociales et financières, à l'étude du maniement de grandes masses telles que l'armée ou le groupe d'armées. Force est d'effectuer pareille étude par le procédé des « cas concrets » sur la carte ou sur le terrain, avec la seule représentation des chefs, de leurs états-majors et de leurs directeurs de services.

Enfin, il y a les expérimentations d'engins et de machines, faites dans le cadre d'une opération tactique ou stratégique

nettement définie, à l'aide de formations assez nombreuses pour que ce matériel subisse une épreuve *collective*, la seule valable au regard de la guerre. C'est le mode d'examen que les dirigeants militaires du temps de paix doivent toujours imposer aux techniciens. Il est judicieux, puisqu'une tactique ne s'élabore qu'en fonction d'un armement donné; il est scientifique, puisqu'il permet de conclure sur des *moyennes*. On a vu que le haut commandement anglais l'a employé avec un grand esprit de suite dans sa recherche du meilleur type de grande unité mécanisée, et le fait le plus suggestif de sa longue série d'essais fut sans doute son embarras devant certaines propriétés inattendues des appareils mis en œuvre. L'organe crée la fonction, peut-on dire à ce propos; mais on l'avait déjà appris par quelques découvertes techniques de la Grande Guerre.

Il est évident que ces trois procédés de la méthode positive relèvent essentiellement de la raison. Les *facteurs moraux* qui sont des impondérables d'origine multiple, leur échappent, et *voilà leur grande lacune*. On y a remédié en partie à l'aide d'artifices qui font entrer en ligne de compte les *effets du feu* : barèmes de pertes théoriques qu'on applique dans les « cas concrets »; service d'arbitrage qui est devenu une pièce maîtresse de l'organisation des manœuvres avec troupes. Mais ces effets, pour puissante que soit leur action sur l'âme des hommes qui les subissent, ne sont jamais que *l'un* des ressorts du drame moral où se débattent les soldats, les états-majors et les chefs. D'autre part, les « cas concrets » de grande envergure, seuls praticables pour l'instruction des organes du haut commandement, comportent toujours le risque d'être faussés soit par le coefficient personnel du directeur de l'exercice, soit par l'excès, chez les exécutants, de ce que Pascal appelle l'*esprit de géométrie*. Il se rencontre, en effet, des officiers d'élite qui prétendent étayer leurs thèses tactiques ou stratégiques sur le raisonnement seul, dans ce qu'il a de plus absolu. En général, ce sont des travaux ou des occupations d'une étroite technicité, ou bien une formation antérieure uniquement demandée aux sciences abstraites, qui engendrent ce travers, cette négation de l'*esprit de finesse*. Pour de tels logiciens, la guerre se doit mettre en théorèmes : le soldat qui la fait n'est qu'une

« quantité » dans une équation. On voit à quelles utopies cela peut mener. Les « cas concrets » appellent donc le contrepoids d'une discipline consciente de la relativité des dogmes et de la prédominance humaine : le contrepoids de la *méthode historique*.

Certes, l'Histoire Militaire ne présente pas en toutes ses parties une égale valeur éducative pour l'exercice du haut commandement. D'ordinaire, plus ses récits entrent dans le détail des actions de guerre, moins ils approchent de la réalité. Elle arrive rarement, en particulier, à reconstituer toute la genèse et toute l'évolution d'un *combat*, car souvent les acteurs eux-mêmes ne sont pas sûrs de ce qu'ils ont pensé et fait; et les témoins oculaires d'un même épisode le racontent presque toujours de façons différentes. S'agit-il, au contraire, d'une manœuvre stratégique, de sa conception, de son développement, de ses résultats, elle peut juger sur des éléments écrits ou oraux que l'atmosphère troublante de la lutte n'a pas déformés et qui sont d'autant plus dignes de foi. Même possibilité, *a priori*, pour toute une catégorie de questions ressortissant directement à la haute culture militaire, comme : l'organisation des armées mobilisées, les rapports des gouvernements et des généralissimes, les modes de coopération ou de subordination des grands quartiers généraux alliés dans les guerres de coalition, les méthodes de travail et de commandement des chefs victorieux, la structure et l'activité des états-majors et des services dans les campagnes les plus récentes, l'influence des fabrications de guerre sur le rythme et la forme des opérations, etc... Ces grands sujets se prêtent à des enquêtes sereines, d'où sortent des enseignements qui ne le cèdent pas, en portée, à ceux des plus amples « cas concrets » et qui peuvent être une assurance contre les surprises de l'avenir. Faut-il rappeler, par exemple, que faute de méthode historique, nous abordâmes le conflit mondial dans un état notoire d'impréparation intellectuelle à l'égard des trois problèmes du gouvernement de guerre national, de la conduite d'une coalition, de la mobilisation industrielle? Pour celle-ci, les avertissements de l'Histoire auraient dû nous éviter la crise des munitions, des fusils et des canons qui sévit à partir de l'automne 1914 et se prolongea loin sur 1915 :

en effet, le Comité de Salut public en l'an II, Napoléon à la fin de 1813, le Gouvernement de la Défense Nationale en 1870-71 avaient connu les mêmes difficultés et, tous trois, les avaient surmontées grâce à une véritable mobilisation de l'industrie et du commerce, comportant l'appel aux savants et aux techniciens, la réquisition de matières premières et d'usines, la mise en sursis d'ouvriers aptes au service armé. Et comment ne pas s'étonner du chiffre de mille deux cents coups par pièce de 75 à tir rapide, avec lequel nos artilleurs sont entrés en campagne au mois d'août 1914, alors qu'on pouvait savoir qu'à la bataille des Nations sous Leipzig, en 1813, la moyenne de consommation des canons lisses de Napoléon fut de quatre cents coups par pièce pour l'ensemble des deux journées des 16 et 18 octobre? On ne se libère pas des erreurs ou des fautes du passé en se contentant de les ignorer.

Au surplus, l'Histoire Militaire et la méthode positive peuvent se rejoindre, pour le plus grand profit de la seconde, dans les recherches qui concernent les *tactiques propres de différentes armes*. Après la guerre de Sécession des États-Unis, les Anglais furent à peu près les seuls en Europe à enregistrer *pratiquement* la leçon qu'elle avait donnée au sujet de la cavalerie, savoir l'impossibilité de faire combattre cette arme à cheval, par conséquent l'obligation de l'utiliser désormais à la manière d'une réserve mobile de tireurs ou d'une infanterie montée, et de l'équiper *ad hoc*, en vue du combat à pied. La Grande Guerre, grâce à ses historiens, a été mieux écoutée. Chaque tactique d'arme y a subi une évolution dont la courbe trouve aujourd'hui son aboutissant dans l'organisation, la technique et la doctrine d'emploi de l'arme intéressée. Les grandes différences organiques, que présente l'infanterie du type 1935 par rapport à l'infanterie la mieux outillée de 1914, ne sont que le terme d'une transformation dont l'objet s'est précisé chez les Français et les Allemands à partir de la bataille de la Somme (1916) et qu'on peut énoncer ainsi : doter l'infanterie d'une gamme d'engins à tir tendu et à tir courbe, tant collectifs qu'individuels, qui la mettent à même d'agencer et de mener son combat de feux *en profondeur* comme font les artilleurs avec leur gamme de canons. L'artillerie de 1935, elle aussi, perfectionne une tactique dont les

voies se sont ouvertes pendant la Grande Guerre et qui demande à une exacte détermination des coordonnées topographiques de ses pièces le moyen de manœuvrer ses trajectoires avec souplesse et justesse. Quant à la cavalerie, le bilan des résultats qu'elle a obtenus de 1914 à 1918 explique tous ses avatars depuis la guerre, en justifiant du reste l'opinion des gens qui la tiennent apte, de par ses traditions, à chevaucher la machine là où le cheval est impossible. Les doctrines du général Douhet et du général von Seeckt sont visiblement nourries de méditations sur l'histoire du dernier conflit, et le mouvement d'idées et d'expériences, qui a porté les Anglais vers la réalisation de la grande unité mécanique à base de chars, a son origine dans l'étude et la critique des opération menées par le Royal Tank Corps à la bataille de Cambrai le 20 novembre 1917, au combat du Hamel le 4 juillet 1918 et à la bataille d'Amiens le 8 août de la même année.

Observons encore — pour ne pas dire *surtout* — que l'Histoire Militaire, quand on l'étudie avec suite et discernement, ne tarde pas à vous convaincre de *l'action efficace de l'homme sur les événements*. Plutarque est fort loin d'avoir toujours menti. Acquise au commerce spirituel des grands chefs du passé, cette conviction est génératrice d'énergie morale pour les chefs du présent parce qu'elle *légitime* leur foi dans la grandeur de leur rôle. Les officiers qui ont traversé en acteurs le drame de 1914-18 savent, de science directe et personnelle, que dans les situations de guerre les plus périlleuses elle sauve tout, en incitant les cœurs à ne pas s'abandonner. L'officier qui cherche, dans l'analyse des campagnes, dans les archives de guerre, dans les souvenirs de combattants, des exemples d'activité conductrice ou le témoignage du rayonnement moral qu'émettent les belles âmes de chef, se rend professionnellement meilleur; devant l'ennemi, il fera de son savoir plus qu'une force : une *volonté*.

Ainsi, nous constatons que la *méthode positive* ne saurait se passer, même dans ses démarches les plus hardies, du concours de la *méthode historique* — et que celle-ci, en dépit de l'avènement incontestable d'un « temps nouveau » où les vieilles normes du métier des armes sont bouleversées, reste seule à pouvoir explorer efficacement *la sphère morale de la guerre*.

Reste à savoir si ces deux disciplines, telles que nous les avons définies, suffisent pour le but qui est en cause.

Elles correspondent au double aspect sous lequel on s'est contenté trop longtemps d'envisager la guerre : celui d'un *art* et d'une *science* à la fois. Mais c'est là une compréhension restrictive et donc inadéquate. La guerre diffère des arts et des sciences d'abord — nous venons de l'indiquer — en ce que l'action de la volonté y est sans cesse dirigée non contre des objets matériels, mais contre des êtres vivants et réagissants; ensuite, en ce que sa nature est foncièrement changeante. Si elle n'était qu'art et science, et de ce fait simplement soumise à des principes et à des techniques propres, elle ne créerait pas, à chacun de ses retours, tant de surprise ou d'embarras aux meilleurs spécialistes. En réalité, elle est une catastrophe *sociale*, et l'on n'a chance d'en bien comprendre les formes passées ou d'en pressentir les caractéristiques futures que si on la considère *du point de vue social*. Clausewitz a fait preuve d'une grande pénétration d'esprit pour son époque, lorsqu'il a écrit : « La guerre se doit situer non dans le domaine des arts et des sciences, mais dans la sphère de la vie sociale. C'est un conflit de vastes intérêts qui se résout par du sang et ne diffère qu'en cela des autres conflits. »

On a pu soutenir raisonnablement que les traits spécifiques de la Grande Guerre ne s'incarnaient pas dans l'arme automatique de petit calibre, l'artillerie lourde à grande portée, les gaz asphyxiants, les chars de combat et l'aviation, mais qu'ils formaient l'image de deux humanités déployées corps à corps sur d'immenses espaces et clouées au sol par le tragique équilibre de leurs forces matérielles et de leurs volontés. En effet, la Grande Guerre s'est distinguée des conflits précédents avant tout par l'entrée en ligne massive de la totalité des citoyens d'un très grand nombre d'États, produisant la sursaturation immédiate des principaux théâtres d'opérations; et les progrès accomplis, de 1914 à 1918, par l'armement des principales armées belligérantes ont été la conséquence et non la cause de l'équilibre stratégique instauré presque d'emblée par l'excès et l'équivalence des effectifs opposés. Or la mobilisation générale et soudaine de l'Europe n'a été rendue possible que par l'extension du *système de la nation armée*,

qui est un phénomène d'ordre social autant qu'une formule d'organisation militaire, car un peuple, pour en être capable, doit être parvenu à un certain degré de centralisation politique et administrative, de développement économique et d'outillage industriel, de conscience nationale et d'éducation civique; bref, de *maturité sociale*. Caractériser la Grande Guerre uniquement par les particularités techniques du matériel qu'elle a mis en œuvre, c'est donc en négliger la signification humaine, c'est répéter l'erreur de tant de dirigeants d'avant 1914, civils ou militaires, pour lesquels une conflagration européenne ne devait être qu'une immense passe d'armes, déclenchée au commandement : « Soldats, à vous le tour! »

A l'heure actuelle, le fait qui influe le plus profondément sur la vie des peuples civilisés est l'envahissement du machinisme. La *mécanique* conditionne désormais l'existence privée à l'égal des relations sociales : les industries ont crû et multiplié pour que chaque individu l'utilise; chaque individu y a pris goût et lui demande soit d'aider à son activité physique et intellectuelle, soit de pourvoir à son confort ou à son plaisir. Les retentissements de ce fait sont considérables. C'est d'abord, pour l'industrie, en raison même de son essor gigantesque, une faculté toujours plus grande d'adaptation rapide aux exigences des fabrications de guerre. Rares sont les usines à fins pacifiques, dont on ne puisse, plus ou moins promptement, tirer parti pour ces fabrications. La prospérité industrielle d'une nation constitue ainsi du *potentiel militaire*, au même titre qu'une armée active et des réserves instruites. En second lieu, c'est une métamorphose mentale chez le grand public. Celui-ci considère comme un anachronisme le labeur de l'homme réduit à ses seules mains ou à l'outil individuel. Il aime l'automatisme et la standardisation, le moindre effort pour le plus grand résultat. Mais il aime aussi, sous l'empire des inventions qui diversifient les machines, le mouvement et la vitesse, le changement et l'inédit. De là résulte pour le commun des esprits une tendance continue à s'extérioriser, à fuir hors de soi, à s'épargner les longs efforts de pensée ou de méditation. Par là s'expliquent le penchant à la technicité, le développement de l'instinct grégaire et de l'esprit d'association, la fortune des sports, la vulgarisation du tou-

risme et de la T. S. F., le pouvoir exorbitant de la presse et de la publicité — et, dans plus d'un pays, la formation d'une *mystique d'état* qui est une standardisation des idées politiques et du civisme.

L'action de ces facteurs sur le plan militaire présente le plus haut intérêt. La méconnaître quand on construit une armée nationale et quand on recherche les modes d'emploi les meilleurs de cette armée, est une faute grave. Nous avons, plus haut, exposé trois doctrines stratégiques de sources étrangères : quoi que l'on puisse penser de chacune d'elles, on ne saurait contester à aucune le mérite de répondre au génie propre et aux possibilités matérielles de la nation qu'elle concerne; elles ont dès lors une *valeur sociale*, un *principe de vie* qui nous commandent de les prendre en sérieuse considération.

La crise que traverse présentement le monde met en relief deux choses : un enchevêtrement inouï de connexions dans le champ universel des phénomènes économiques et politiques; le rôle prédominant des éléments *psychologiques* par rapport aux éléments techniques dans tous les domaines de l'activité humaine où cette crise sévit. Il est évident que les peuples civilisés ont provoqué celle-ci par leurs prétentions contradictoires de se suffire économiquement à eux-mêmes et de participer néanmoins, avec le maximum de profit, à la vie économique des autres. Il est non moins évident que les plus aptes d'entre eux à supporter la crise, à en limiter les dommages matériels et moraux, à garder en dépit de sa prolongation un rythme de vie régulier et fort, sinon joyeux, sont ceux qui demeurent *unis dans un idéal social et patriotique*. Si la guerre doit avant longtemps se rallumer en Europe, elle sera due à l'exploitation d'un messianisme politique pour des buts de suprématie économique.

De tous les aspects que revêt la guerre, le *social* est donc, en définitive, le plus digne d'attention parce que les autres s'y fondent. L'élite destinée aux postes du haut commandement doit posséder, en conséquence, des vues claires et justes sur tout ce qui détermine ou affecte, cristallise ou fait évoluer l'état social de son pays et celui des pays avec lesquels un conflit ou une alliance militaire est possible. Il y a là matière à un enseignement très étendu, car la vie sociale et son éco-

nomie sont fonctions de l'économie politique qui, elle-même, dans l'ordre des échanges internationaux, doit prendre assiette sur l'activité diplomatique et sur les coutumes, traités et conventions dont est fait le statut commun des États. Économie sociale, économie politique, droit des gens, histoire diplomatique, politique extérieure, géographie humaine sont les instruments de cette culture adjacente, ou plutôt de cette *culture d'appui*. On leur associera, bien entendu, l'étude des principales armées étrangères, considérées sous l'angle social autant que sous l'angle technique, et une information exacte touchant les diverses branches de la préparation générale du pays à la guerre : mobilisation économique, mobilisation industrielle, mobilisation de l'esprit public, propagande à l'étranger.

Arrivons-nous ainsi à une troisième discipline de formation? Évidemment non. Nous sommes devant une application élargie de la méthode positive et de la méthode historique *combinées*. Ce n'est pas autre chose que l'incorporation de la culture proprement militaire dans les parties de la culture générale qui peuvent lui éviter les mirages inhérents à toute spécialisation. Et c'est l'assurance prise intellectuellement par les chefs de demain qu'ils ajustent leurs travaux tant spéculatifs que pratiques au cadre vivant des réalités nationales. Pour rester indivisible de la nation, l'armée doit en être le reflet. Il faut que le pays puisse « se mirer dans son bouclier ».

Mais en cheminant jusqu'ici au gré des deux vieilles méthodes toujours ingambes et volontiers enlacées, nous avons embrassé du regard un vaste programme d'enseignement. Au fond, c'était bien de quoi il s'agissait, et cela nous a dispensés d'entreprendre une monotone énumération de matières et de recettes. Nous y avons gagné aussi de montrer implicitement qu'un tel programme ne peut s'adresser qu'à des esprits où l'âge n'a pas encore émoussé les dons de curiosité active et *d'assimilation créatrice*.

La conclusion à tirer de cette promenade intellectuelle nous semble évidente : *primauté de la méthode positive* qui seule permet d'appréhender le présent et, dans le présent, quelques germes de l'avenir. Nous pouvions nous en douter *a priori* au spectacle des subversions et des métamorphoses de tout ordre causées par la Grande Guerre. Primauté de

méthode positive, oui, sans conteste, mais à la condition que cette méthode connaisse ses *limites*, notamment dans l'ordre moral, et qu'elle ne se départe pas des *règles de critique et de contrôle* que la méthode historique observe dans ses patientes investigations.

***

Laissons maintenant les propos philosophiques pour considérer et apprécier la solution française du problème.

Tout ce que nous avons dit concernant la nécessité d'une culture supérieure *commune* pour les titulaires du haut commandement et pour les officiers d'état-major est réalisé chez nous à l'aide de deux organes qui sont l'*École Supérieure de Guerre* et le *Centre des hautes Études militaires*.

L'École de Guerre soumet à une instruction de deux années des officiers qu'elle sélectionne annuellement par le moyen d'un concours sévère, et dont les âges s'échelonnent de vingt-huit à trente-huit ans en moyenne. Son enseignement a pour objet principal, d'une part, la technique et la tactique des différentes armes (infanterie et chars, artillerie, cavalerie, génie, transmissions, aéronautique), d'autre part la tactique générale, la technique d'état-major et le fonctionnement des services dans le cadre de la *division* et du *corps d'armée*. Il porte en outre sur l'histoire militaire, l'industrie de guerre, la mobilisation nationale, les armées étrangères, la tactique navale, l'histoire diplomatique, la politique et la géographie générales, les langues (allemand et anglais principalement). Ses instruments sont la conférence, les travaux à domicile ou en salles, les exercices et démonstrations pratiques. Parmi ces derniers, le « cas concret » sur la carte et sur le terrain tient la toute première place pour les tactiques d'arme, la tactique générale, le travail d'état-major et la mise en œuvre des services (santé, intendance, munitions, transports, etc...). L'année scolaire est divisée en deux périodes : période sédentaire, de novembre à mai, dite de *formation*; période de voyages, de mai à août, dite *d'application*. Avant d'entrer à l'École, les officiers reçus au dernier concours exécutent pendant six mois des stages dans les armes autres que la leur : initiation à l'armement, aux méthodes d'instruction, à l'esprit

de chacune d'elles. A la sortie de l'École, ils reçoivent le brevet d'état-major qui atteste non seulement leur aptitude à remplir toutes fonctions de paix ou de guerre dans les états-majors de division et de corps d'armée, mais encore une connaissance entière des principes et des procédés sur lesquels repose la conduite de ces deux grandes unités. Autrement dit, ils ont été entraînés à raisonner une opération quelconque de division ou de corps d'armée en se plaçant aussi bien au point de vue du chef qui conçoit et dirige qu'au point de vue des troupes ou des services qui exécutent. L'École en a donc fait à la fois des agents et des *collaborateurs* du commandement.

Le *Centre des hautes Études militaires* soumet à une instruction de huit mois des lieutenants-colonels et des colonels — brevetés d'état-major ou non — qui ont été promus à ces grades avant d'avoir atteint respectivement l'âge de quarante-sept ans ou de cinquante et un ans et demi, ce qui implique qu'ils ont encore devant eux le temps de parvenir au grade de général de division. Ils sont désignés, sur la proposition de leur commandant de région (corps d'armée ou formation équivalente) par une commission que préside le Chef d'État-Major général de l'Armée, vice-président du Conseil supérieur de la Guerre. L'enseignement du Centre a pour objet essentiel la conduite des opérations dans le cadre de l'armée, du groupe d'armées et du commandement suprême (grand quartier général). Subsidiairement, il a trait aux questions d'ordre politique, économique ou social ayant une répercussion sur la préparation et la direction de la guerre. En un mot, il concerne la *stratégie* qui est la mise en œuvre *générale* des forces militaires de toute nature sur un ou plusieurs théâtres d'opérations, alors que l'enseignement de l'École de Guerre porte sur la *tactique*, c'est-à-dire sur l'emploi des moyens d'action dont les différentes armes disposent en propre pour combattre.

Le programme d'études du Centre comprend des exercices sur la carte ou sur le terrain (cas concrets), des conférences et des voyages.

Les *exercices* en forment la partie capitale : ils mettent en jeu successivement l'armée, le groupe d'armées et le grand quartier général dans une suite d'opérations plus ou moins

enchaînées dont l'une, spécialement, comporte la combinaison de forces terrestres, navales et aériennes.

Les *conférences* se répartissent en quatre groupes principaux : cours de stratégie — questions militaires en connexion avec la stratégie — politique et géographie générales — droit des gens, économie politique, économie sociale. Naturellement, c'est aux conférences de stratégie que la part majeure est assurée. Elles sont consacrées aux problèmes que pose l'exercice du haut commandement en guerre, et, par suite, s'ordonnent autour d'une notion centrale : celle du chef *animateur* de toute opération. Mais elles font aussi une large place à l'analyse des « éléments positifs » sur quoi se fonde la défense du Pays : organisation de la nation pour le temps de guerre et mobilisation de ses ressources humaines et matérielles; transports par voies ferrées, par routes, par eau et par air; fabrications de guerre, etc...

Les *voyages* servent soit à reconnaître des régions stratégiquement importantes, soit à évoquer sur les lieux la genèse et les développements d'une opération de la Grande Guerre, soit à visiter des organisations industrielles, soit à assister à des expérimentations d'engins ou à des manœuvres tant navales et aériennes que terrestres. Ils forment des applications qui facilitent les synthèses.

Ajoutons que l'entrée au Centre des hautes Études est précédée par des stages accomplis dans les *Centres d'études tactiques* qui fonctionnent en permanence au titre de l'infanterie et des chars, de l'artillerie, de la cavalerie et de l'air, et par l'assistance à un Cycle d'information qui est organisé à l'automne de chaque année pour mettre un certain nombre de colonels et de généraux à même d'ajuster leurs idées en matière de coopération des armes dans le cadre de la *division* et du *corps d'armée*. Grâce à ces préludes, les futurs auditeurs du Centre des hautes Études peuvent s'y présenter avec un bagage de connaissances techniques et tactiques sérieusement reclassées ou rajeunies. En même temps, ils ont reçu la documentation nécessaire pour stimuler et guider leurs réflexions préparatoires.

On ne saurait refuser au système d'enseignement que nous venons de décrire la double marque de l'ampleur intellec-

tuelle et de l'objectivité. Sa vertu est garantie par le fait qu'il se fonde sur l'union intime de la méthode positive et de la méthode historique, tout en donnant à la première la forte prédominance que nous avons reconnue nécessaire. Il exige en tout cas de la part des hommes qui s'y assujettissent une somme de labeur que le grand public ne soupçonne guère.

N'offre-t-il aucun défaut? Ce serait invraisemblable. Voici celui que nous lui trouvons, d'accord avec des juges autorisés. Parmi les officiers qui, chaque année, accèdent au Centre des hautes Études, un bon nombre ont notablement dépassé la cinquantaine et n'ont plus, en général, la souplesse d'esprit nécessaire pour s'assimiler de façon active des méthodes de travail et des connaissances nouvelles. Trop évolués pour évoluer encore, trop « faits » pour se refaçonner, ils ne tirent pas toujours de l'enseignement un profit durable et fécond. Et cela se vérifie chez les brevetés d'état-major comme chez les non-brevetés. Qu'en conclure, sinon que l'officier d'élite de plus de cinquante ans est un chef qu'on doit laisser au soin d'instruire et de *faire travailler* en se bornant à lui fournir les informations indispensables pour qu'il se tienne au courant du mouvement des idées et des progrès techniques de l'armée? Il siérait donc d'en venir à la règle de n'appeler aux hautes Études que des sujets âgés de cinquante ans au grand maximum, c'est-à-dire des lieutenants-colonels en majeure partie. On y trouverait d'ailleurs le précieux avantage d'assurer aux leçons du Centre, grâce aux meilleures facultés d'exploitation de leur auditoire, un rayonnement beaucoup plus vif dans les milieux pensants de l'Armée. Il est, en effet, regrettable de constater que notre littérature militaire actuelle, dans le domaine de la stratégie et des recherches historiques qui s'y rapportent, ne doit que de très rares contributions aux officiers qui ont eu le privilège de parfaire leur culture professionnelle au Centre et qui, de ce fait, sont qualifiés pour cette œuvre éducatrice : carence que l'âge, avec les servitudes des absorbantes fonctions qu'il apporte, explique sans aucun doute.

Notons cependant que, depuis 1934, on a remédié au grave préjudice intellectuel que causait aux officiers brevetés d'état-major l'absence de toute période d'instruction per-

mettant aux meilleurs d'entre eux de réviser et de perfectionner leurs connaissances au cours du long intervalle — quinze ans en moyenne — qui s'étend entre leur sortie de l'École de Guerre et leur admission possible au Centre des hautes Études. Le ministre a institué à Paris, sous l'autorité du général directeur du Centre, un stage spécial d'une durée de deux mois, ayant pour but d'initier, chaque année, un certain nombre de commandants brevetés, soigneusement choisis, aux procédés d'emploi de l'unité stratégique élémentaire : l'armée. Ce stage s'est avéré très fructueux pour la première fournée d'officiers qu'on y a appelés. Son existence peut évidemment atténuer, à l'égard des brevetés qui le suivront désormais, l'inconvénient d'avoir à attendre la cinquantaine avant de pouvoir suivre les cours du Centre des hautes Études. Mais ce même inconvénient demeure entier pour les officiers non-brevetés que leur valeur destine au bénéfice de ces cours. Si l'on ne peut ou ne veut pas limiter à cinquante ans l'âge maximum des candidats au Centre, il est urgent d'organiser, pour l'*élite* des non-brevetés atteignant la quarantaine, un premier cycle de hautes Études portant sur ce que Napoléon appelait « grande tactique » et que nous désignons maintenant par l'expression « emploi tactique des grandes unités ».

Ces réserves faites, nous pouvons conclure en reconnaissant que le système de notre haut enseignement militaire, ouvert à tous les talents vraiment éprouvés, repose sur des bases saines et mérite la confiance de l'Armée et du Pays. On n'a cessé, du reste, depuis dix ans, d'en améliorer le fonctionnement et d'en élargir les vues; il représente aujourd'hui une somme considérable d'expérience et de philosophie. Mais la préparation à la guerre est un problème que les progrès de la machinerie commandent de *reprendre à la base* : tôt ou tard, nous devrons lui donner la solution *une*, en appliquant dans toute sa rigueur le principe de l'économie des forces qui implique l'exacte *interdépendance* de nos armements terrestres, navals et aériens. A ce moment, il y aura lieu de mettre les élites des trois armées en mesure de *se rejoindre plus étroitement* dans l'accomplissement de leur haute culture professionnelle.

GÉNÉRAL DUFFOUR

LES NOCTURNES DE CERVANTES

L'Espagne n'atteint plus à l'universalité que par ses peintres et ses danseuses. Le Greco, Goya, Picasso sont partout connus et admirés; et encore de ce dernier ne se rend-on pas très nettement compte chez nous à quel point il est espagnol. Mais c'est surtout par la Argentina et tant d'autres artistes, d'ailleurs souvent admirables, qu'on connaît et qu'on reconnaît l'Espagne. Les musiciens, du même coup, ont pu trouver auprès de notre public une popularité spontanée : Albeniz, Falla. Mais le reste de la civilisation et des choses espagnoles est actuellement lettre morte. *Don Quichotte*, qui fut, dit-on, le livre le plus lu au monde et le plus souvent imprimé après la Bible, n'a plus guère de lecteurs en dehors de l'Espagne. On cite bien Cervantes aux côtés de Dante, de Shakespeare et de Gœthe, mais de confiance et comme on cite Camoens et l'Arioste qu'on lit encore moins. Dante, Shakespeare et Gœthe entrent dans les débats de la culture, servent de références à nos inquiétudes intellectuelles : Cervantes n'est jamais pris à témoin.

Nul auteur pourtant n'est plus moderne; nul, justement, n'a exprimé de façon plus vivante l'apparition de l'homme moderne. Ainsi se dresse-t-il, à l'aurore de tous nos problèmes actuels, à côté de Shakespeare et de Montaigne. Peut-être tout le monde ne peut-il le lire comme le lisent les Espagnols, c'est-à-dire en y retrouvant l'Espagne des Espagnols, mais tout le monde pourrait y retrouver le monde de l'homme moderne, le monde qu'y retrouvaient ces deux grands lecteurs

du *Quichotte* et ces deux grands modernes : Flaubert et Dostoïevski. Ce qui se révèle en effet dans le *Quichotte*, c'est le désaccord. Le désaccord entre l'homme et les explications qu'il se donne de l'univers, l'idée qu'il se fait d'une harmonie. Désaccord dont nous vivons et qui, depuis, fait le fond même de notre culture. Ce sentiment, cette affirmation d'un désaccord prouvent-ils qu'avant le *Quichotte* il y ait eu réellement accord? Le regret d'un âge d'or prouve-t-il qu'il y ait eu historiquement un âge d'or? Ceci ne fait rien à l'affaire. Il suffit qu'à un certain moment de son évolution, l'homme projette dans le passé l'hypothèse d'un âge d'or : si cette idée rétroactive ne crée pas l'âge d'or, du moins signifie-t-elle, par contraste, l'âge suivant, âge de fer, de désillusion, de connaissance et sur lequel règne la méditative *Melancholia* de cet autre moderne : Albert Dürer. Il suffit que Cervantes dise adieu aux romans de chevalerie, non pas pour que se vérifie la réalité historique et objective des romans de chevalerie, mais pour que se réalise l'horreur d'un temps où les romans de chevalerie ne sont plus possibles.

Dès lors les imaginations du cœur ne coïncident plus avec les conditions de la vie. Miguel de Cervantes le sait, lui qui a vécu des aventures, et avec quelle ingénue bonne foi! Avec quelle cristalline bonne volonté! Le dernier héros épique, s'il y avait encore des épopées, cela aurait bien été lui. Et Lépante, n'est-ce pas encore le reflet d'une épopée? Mais à peine l'éclat de Lépante s'est-il effacé sur l'horizon de la Méditerranée que les aventures prennent leur véritable aspect, qui est sordide. Sans doute y a-t-il encore les bagnes d'Alger avec tout ce qu'il faut de poésie orientale et d'héroïsme pour composer un destin sublime. Hélas! tout ce destin s'achève dans de misérables histoires administratives, la prison sans miracles, sans magicien qui ouvre les portes, une blessure sans récompense, la gloire vulgaire et la fierté stérile du soldat dans le rang, l'obscurité prétentieuse de l'homme de lettres besogneux. A la liberté du rêve a succédé la loi implacable de la nécessité, celle sous laquelle le héros courbe la tête lorsque, invité au château du duc et retiré dans son amère chambre d'invité, il s'aperçoit que des mailles ont sauté à son bas : « O pauvreté! pauvreté!... Misérable le noble qui, pour entretenir son honneur, fait maigre

chère à huis clos, et puis, payant de mine, sort dans la rue avec un cure-dents, bien qu'il n'ait mangé chose qui l'oblige à se les nettoyer. Misérable celui-là qui a l'honneur chatouilleux et croit que l'on voit d'une lieue le rapetassement de son soulier, la graisse de son chapeau, la corde de son manteau et la faim de son estomac. » Le comble de la tristesse, c'est qu'à ce moment même, Don Quichotte a dû se séparer de Sancho, celui-ci étant parti gouverner son île : « Et à peine Sancho fut-il parti que don Quichotte sentit sa solitude. » Le voilà donc, dans le même chapitre, pauvre et seul. « Merveilleuse conjonction, glose ici le maître Unamuno, celle que l'historien a voulu établir ainsi entre la solitude et la pauvreté de don Quichotte! Pauvre et seul! On peut encore supporter la pauvreté dans la compagnie, ou la solitude dans la richesse, mais pauvre et seul!... »

C'est désormais l'état de l'homme moderne, soumis à la nécessité dans un univers où il se découvre seul, privé de la compagnie effective des mythes, des dieux, de Dieu.

***

L'effort désespéré de don Quichotte pour rejoindre les mythes, pour retrouver l'âge d'or et réintroduire le romanesque et l'héroïque dans la réalité de son temps, on sait, rien qu'à se rappeler ce qu'on a entendu conter des plus célèbres épisodes de son histoire, à quelles tragiques et burlesques contradictions il aboutit. Encore la volonté de don Quichotte, son opiniâtreté, son génie, son désespoir sont-ils des forces si puissantes que, à un certain moment, elles obligent les personnages qui l'entourent — et je dis bien les personnages, car dès lors ce ne sont plus des hommes réels, mais des personnages de sa comédie — à lui procurer toute la mise en scène que sa fantaisie réclame. Ainsi le château du Duc se transforme-t-il, pour lui plaire, en un théâtre où représenter le plus somptueux scénario. Le mensonge parvient à susciter la magie. Des loisirs, un beau décor et autour de soi, quelques êtres assez vides, assez spectraux pour consentir à se laisser emplir d'une chair de rêve : et voilà de quoi permettre à don Quichotte — et même à Sancho, qui est entré hardiment

dans le jeu — d'approcher, ne serait-ce que d'une façon douteuse et ironique, la réalisation de ce qu'il porte en lui et qui s'est systématisé en manies, en rites et en fétiches. Pitoyables recours! Le plus étonnant, c'est que juste au moment qu'il les emploie, au moment donc qu'il semble triompher et avoir rétabli le règne du fantastique sur la terre, il se montre le plus lucide. Cervantes, qui, si adroitement — et avec tant de profondeur — nous laisse toujours dans l'ambiguïté, choisit justement ce moment pour nous faire entendre que don Quichotte *sait* qu'il ment. Car après l'aventure du cheval enchanté, où Sancho, à la grande surprise de don Quichotte, s'est montré si hâbleur, si lyrique, si *quichottesque*, son maître, qui n'a rien dit, s'approche de lui, et tout bas, dans le creux de l'oreille, avec une douce et délicieuse ironie, lui dit : « Sancho, puisque vous voulez que l'on vous croie de ce que vous avez vu au ciel, je veux, moi, que vous m'en croyiez de ce que je vis dans la caverne de Montésinos. Et je ne vous en dis pas davantage. »

Il ne lui en dit pas davantage, mais nous avons compris : il a renoncé. Il a renoncé à agir sur le monde. Il a renoncé à la magie. Ainsi fit son contemporain Prospéro, lorsque, à la fin de la carrière de Shakespeare, mort, comme on sait, la même année que Cervantes, il rejette tous livres et instruments de magie au fond de la mer, « plus bas que ne descend la sonde ». Cervantes et Shakespeare, lorsqu'ils dotent leurs héros de pouvoirs surhumains, savent enfin qu'ils mentent. Leurs héros ne sont pas des héros, mais des poètes et des fictions de poètes, l'ombre d'une ombre. A la même époque l'homme découvre la science expérimentale qui marque les limites dans lesquelles il peut agir sur les éléments. Mais de penser qu'une baguette magique suscite ou apaise les tempêtes, ou qu'un cheval enchanté nous transporte dans les cieux, c'est folie. L'homme a pouvoir non d'assembler des nuées, mais seulement des mots. Et ces mots le distraient de son impuissance et l'amusent : c'est cela qu'on appelle la poésie. Et lorsque don Quichotte, à la veille de mourir, se déclare désabusé, tous ses personnages, autour de lui, s'empressent de le ramener à ses illusions. Eux qui avaient brûlé ses livres, à présent ils ne peuvent plus supporter de le voir sans sa foi. Mais celle-ci est bien

perdue. Don Quichotte abomine tout cela qui n'était que poésie, rien que poésie. « Maintenant, les histoires profanes de la chevalerie errante me sont odieuses. Je reconnais ma folie et le péril où m'a mis leur lecture... — Seigneur don Quichotte, s'écrie le bachelier, à présent que les nouvelles nous sont venues que madame Dulcinée du Toboso est désenchantée, comment parlez-vous de la sorte? Et maintenant que nous sommes si proches d'être bergers, afin de mener en chantant une vie de princes, avez-vous envie de vous faire ermite? Taisez-vous, je vous prie, revenez à vous, et laissons ces rêveries... » C'est le bachelier, à présent, qui veut à tout prix rêver et croire à ses rêves, alors que don Quichotte se retrouve plus pauvre et plus seul que jamais, puisqu'il meurt. Et puisque le rêve héroïque des romans de chevalerie n'est plus possible, au moins reste-t-il le rêve pastoral : se faire berger et mener, sous le déguisement de bergers une vie de princes. Avec le bachelier, toute la Renaissance s'est accrochée à ce rêve, le dernier de tous, la tentative suprême pour retrouver la vie princière, celle qui fait de l'homme le prince de la création. Le siècle de Cervantes et de Shakespeare renonce à la chevalerie, à la magie, à la poésie mise en actions héroïques et en aventures désintéressées et qui échappent au joug de la nécessité : car c'était une des grandes surprises de don Quichotte de voir que, tout chevalier errant qu'il était, il lui fallait payer écot dans les hôtelleries qu'il prenait pour des châteaux. Mais enfin, tout cela est fini et oublié. Reste une dernière issue : la nature. L'âme écoute l'appel de la forêt et, sous ses libres ombrages, espère réaliser un dernier accord, une dernière harmonie. Le rêve pastoral marque le crépuscule de l'âge d'or. Après il n'y aura plus place, définitivement, que pour la réalité. Don Quichotte pourra mourir totalement désenchanté. Mais la forêt... Son ombre, dans un couchant mélancolique, se mêle encore aux pages du livre immortel, comme elle se mêle aux propos de Jacques le Mélancolique dans *As you like it*. A don Quichotte qui se veut chevalier errant une réponse se fait encore entendre, et au bruit de ses armes rouillées s'éveille l'écho d'un cor. Entre le commencement des temps nouveaux et l'agonie des âges féeriques, se glissent et dansent quelques personnages fantasques qui se sont

faits bergers et bergères et ont courbé le réel sous leur gentil délire. Leur comédie galante tente de restituer l'harmonie de l'homme et des éléments, de ressusciter Orphée. Ils vont aimant, pleurant, chantant, jouant du pipeau, et comme le dit don Quichotte à la duchesse, dans son langage divin — car qui donc a jamais plus divinement parlé que don Quichotte? — « Madame, il ne saurait y avoir rien de mauvais là où il y a musique. »

Il était impossible que don Quichotte ne prononçât point, au moins une fois, le nom de la musique et n'en proclamât la très haute excellence. Dès que l'homme se sent séparé de l'univers, impuissant à retrouver en celui-ci la fantaisie qu'il porte en lui, impuissant à le transformer selon son désir, alors il parle de musique, et aussi il parle de la nuit. Le thème de la nuit apparaît dans les deux grandes périodes *modernes* de l'histoire, les deux grandes périodes romantiques de l'histoire : d'abord, au temps de Cervantes et de Shakespeare, c'est-à-dire dans la période baroque, celle qui a suivi le déclin du moyen âge; ensuite dans la période proprement romantique, celle qui a suivi le déclin du rationalisme classique et de l'ère des lumières. Car le moyen âge, comme l'ère des lumières, avait réconcilié l'homme, l'avait rendu au confort de quelque vaste principe directeur et total. Mais chaque fois l'homme a fini par se retrouver pauvre et seul, n'ayant que le recours de la musique et le refuge de la nuit. Par la musique et par la nuit il s'essaie à des illusions dont il sait qu'elles ne sont que des illusions. C'est dans la nuit, dans la chaude nuit de la saint Jean, que Shakespeare, l'histrion qui se dédouble en Hamlet, le plus démuni des hommes, et en Prospéro, le magicien démissionnaire, lâche l'envol de fantômes improbables et qui jouent la comédie du triomphe purement idéal de l'amour sur les monstres. La nuit cristallise en une masse désolée le pesant génie de Michel-Ange :

Non veder, non sentir m'è gran ventura.

Elle apparaît dans la peinture des Romains, des Bolonais, des Napolitains, s'étalera dans les tempêtes de Salvator Rosa. Gérard Honthorst — *Gherardo della Notte* — la cueille, vacillante et pathétique, des mains du Caravage et l'apporte à

Rembrandt. On la retrouve dans tout le Siècle d'Or espagnol, chez les mystiques d'abord, chez saint Jean de la Croix dont elle constitue le thème fondamental, le thème obsédant : *la noche oscura* :

O nuit aimable plus que l'aubade!...

La nuit des sens est la condition impérative de l'évasion de l'âme vers l'extase théopathique. La ténèbre est faite, non seulement sur toute réalité, non seulement sur toute représentation sensible, mais sur le moindre effort de la plus humble faculté intellectuelle, la moindre aspiration effective, sur la prière même. Il ne reste plus qu'un énorme abandon à ce qui ne correspond plus à aucun terme du langage. Et chez les conceptistes aussi, la nuit étend son anéantissement : la voici qui triomphe sur le désordre concerté des *Solitudes* de Gongora, dont la première n'est que la peinture d'une tempête nocturne. Et à la fin du conceptisme, c'est elle encore qui fera l'objet du dernier poème sans objet, comblera la plénitude ou la vacance du dernier chef-d'œuvre de cette merveilleuse école de poésie pure : le *Sommeil* de la religieuse mexicaine Sor Juana Inès de la Cruz[1].

C'est un mouvement complexe que le Baroque. Sans doute arrache-t-il l'homme aux illusions et à la créance aux fables, sans doute le rejette-t-il vers la nuit. Mais encore lui laisse-t-il sinon un certain pouvoir, du moins un certain sentiment de puissance. Chez Shakespeare, comme chez Cervantes et comme chez Montaigne, il n'est plus livré qu'à lui-même et à un monde d'où tout enchantement est désormais absent. Mais

1. Cette poétesse vécut de 1651 à 1695 et fit montre du plus subtil génie : dans sa fameuse *Réponse à Sor Filotea*, elle défendit contre l'évêque de Puebla les droits de la culture et de l'érudition que ce prélat jugeait inconciliables avec la vie cloîtrée. Dans son poème du *Sueño*, mot qui, en espagnol, jouit du privilège de signifier à la fois *songe* et *sommeil*, elle imite avec un bonheur prodigieux les *Soledades* de Gongora : c'est un long et obscur poème, plein d'allusions mythologiques et consacré à décrire le lent accomplissement de la nuit dans le monde et dans l'âme, le type même du poème intellectuel, une sorte de préfigure de la *Jeune Parque*. Les œuvres de Sor Juana Inès de la Cruz, durant sa vie, circulèrent pour la plupart en copies manuscrites et ne furent intégralement publiées qu'après sa mort. Le premier tome en parut à Madrid, en 1689 sous ce titre singulier : *Inondation castalienne de l'unique poétesse, dizième muse, Sor Juana Inés de la Cruz, religieuse professe au monastère de Saint Jérôme de l'impériale cité de Mexico.*

pour les mystiques un monde et un enchantement lui sont offerts, au prix desquels non seulement le réel mais tout le concevable ne sont que néant. Et même pour certains esprits qui n'ont pas cette récompense, il y a, dans ce temps, une allégresse singulière et incompréhensible à se savoir seuls. Une fois désenchantés, don Quichotte meurt et Hamlet vit d'une vie pire que la mort. Mais quelques-uns de leurs contemporains ont mieux supporté le choc. Les illusions ne sont qu'illusions? Les songes, comme dira plus tard le Sigismond de Calderon, ne sont que songe? *Y los sueños sueno son*... Soit, mais certains de ces baroques ont gardé une vigueur, une joie de vivre, d'exister, d'*être* qui leur permet de subsister en cet état de solitude. L'art n'est qu'illusion, ils le savent, ils en rient, et cependant leur art est d'une force et d'une luxuriance prodigieuses. Étranges, plantureux athlètes! Tels sont, à l'aube du Baroque, l'Arioste; à son déclin, Rubens. Ils jouent avec les phantasmes et la mythologie des âges d'or comme s'ils avaient gardé en eux non plus la foi réelle de l'âge d'or, mais tout au moins son édénique jubilation, son énergie, ses vertus vitales, son feu. Pour eux le dernier rêve des temps révolus, le rêve pastoral, le rêve agreste et panthéiste n'est pas ce refuge crépusculaire où Jacques le Mélancolique et Cervantes vont abriter un sursaut suprême de leurs nerfs, le grelottement de leur nudité qui refuse encore de se considérer elle-même. Ce rêve nourrit leur art, leur puissance créatrice, une exaltation inexplicable, suspendue, une allégresse absolue et qui, sur le plan métaphysique, est aussi absolue que les non moins inexplicables sentiments contraires, l'angoisse, la peur, le paradoxe et le scandale de Dieu, le péché, ce que les métaphysiciens appellent le malheur de la conscience, tous ces sentiments métaphysiques dont Pascal, Dostoïevski, Kierkegaard nous ont décrit l'inguérissable morsure. Absurde en effet est le sentiment du mal. Absurdes sont aussi — et les puissants colosses de la Renaissance le savent — le sentiment du beau et la joie. L'épouvante est absurde. Et aussi le courage. Il est absurde d'*être* et d'en souffrir. Absurde aussi de s'en réjouir. Arioste est aussi absurde, que Luther. Tous deux ont rompu avec Dieu, ou plus exactement avec les systèmes qui nous tenaient reliés à Dieu et nous embrassaient dans son

unité. Mais l'un s'en désespère, et l'autre continue à vivre et à se divertir dans l'opulence et comme s'il ne voyait pas qu'il n'est plus couvert que d'oripeaux. Il conserve une fulgurante bonne humeur. Il brûle dans la bonne humeur, comme l'autre dans sa lèpre. Et devant cet étonnant spectacle, le pauvre Cervantes, si lucide, lui, si intelligent et, partant, si malheureux, ne pourra s'empêcher d'éprouver une curiosité et une envie lancinantes.

De là l'ambiguïté constante, la dialectique intime de son œuvre. Les deux aspects du Baroque luttent en lui : l'aspect désolé, romantique, la conscience nocturne et, d'autre part, la joie absurde de créer, dans l'insouciance et l'aveuglement. Sa cruauté critique rejette dans le néant la défroque chevaleresque du monde. Que tout ce qui fut héroïsme, roman, Dulcinée s'en aille dans la poussière! Et pourtant... Insidieuse, une tentation ne cesse de le flatter : celle de croire, lui aussi, lui encore, aux romans, ou de faire croire qu'il y croit afin qu'une dernière fois encore au monde, il y ait eu un roman de chevalerie, le plus vrai de tous et par conséquent le plus fabuleux. Et sans doute, ce roman est-il *Don Quichotte*, dont on ne sait plus si c'est une farce ou si ce ne serait pas, somme toute, l'histoire de l'homme le meilleur, le plus brave, le plus fier et, enfin, le plus puissant qui ait jamais été. Mais il y a là encore trop d'équivoque. Et avant de mourir, quelques jours avant sa mort, « le pied déjà dans l'étrier », Cervantes publiera le fruit suprême de son génie, l'enfant chéri de son cœur, un véritable roman de chevalerie, et comme il le dit lui-même en risquant le tout pour le tout, « le livre le pire ou le meilleur qui se soit écrit en notre langue » : *les Travaux de Persiles et de Sigismonde.*

Les professeurs, ou plutôt les auteurs de manuels courants — car on ne saurait trop louer l'œuvre admirable de finesse et d'érudition des cervantistes espagnols — n'ont, en général, rien compris au *Persiles* et ont adopté à son endroit un verdict officiel selon quoi il reste, dans ce livre, quelques détails réalistes où l'on retrouve le bon Cervantes, mais tout le reste n'est que fastidieuse débauche d'imagination et faribole. Tout le reste est erreur : de même que le bon Homère *aliquando dormitat*, le bon Cervantes, *aliquando*, se trompe sur son

propre compte. Car il est entendu que c'est exclusivement un réaliste et que ce qu'il y a de bon dans la littérature espagnole, ce sont les détails réalistes, les traits d'observation, empruntés aux mœurs du temps, à la nature, etc. Or comment peut-on oser prétendre qu'un ouvrage de quatre-vingts chapitres, écrit par Cervantes juste après le *Quichotte* et les *Nouvelles Exemplaires*, à la veille de sa mort et en plein génie, n'ait aucune signification et aucune portée? Il éclaire, au contraire, toute la pensée de Cervantes, et non point parce qu'on peut glaner en lui quelques pittoresques détails réalistes, mais à cause de toute sa masse et justement à cause de cette délirante débauche d'imagination dont il témoigne. Il représente le soulagement soudain, le salut d'une imagination comprimée par sa propre critique, par la conscience qu'elle avait de son impuissance et qui, après s'être heurtée à l'univers réel que la science venait de découvrir, tout à coup, se rejette en arrière, dans sa gratuité, renonce à son renoncement, s'en dédie et tente un dernier effort, insensé, en faveur de la fantaisie, des mythes, des songes, de ce que les romantiques de l'autre époque nocturne appelleront le *Märchen* et que leur idéalisme dotera de si singuliers pouvoirs magiques. Le *Persiles* est un *Märchen* avant la lettre. Il remonte à la source même du *Märchen*, aux confins extrêmes du mythe, il plonge plus avant que dans les chers romans de chevalerie et rejoint les romans byzantins, et alors l'imagination obstinée du rêveur éveillé Cervantes s'en donne à cœur joie. Ici plus de conflit, donc plus de philosophie : dès que nous croyons que les histoires du *Persiles* vont approcher un sens symbolique ou allégorique, elles s'échappent de nouveau vers l'insignifiance. Non, plus rien que l'imagination pure, la création absolue, un déroulement automatique comme celui des *Natchez* ou des *Chants de Maldoror*. Ici Cervantes ne se pense plus et ne pense plus à son temps. Il n'est qu'un artiste, un artiste comme Rubens, comme l'Arioste... Et les manuels consentent à reconnaître que du point de vue artistique, du point de vue de l'écriture, le *Persiles* est le chef-d'œuvre de Cervantes. Et peut-être à force de simuler la croyance en la réalité des histoires qu'il raconte, va-t-il, non point les réaliser mais au moins parvenir à la joie innocente et luxuriante de l'Arioste. La

joie de l'artiste, celle de s'arracher du cerveau, sinon Minerve, en tout cas une suite éblouissante de mythes, de fables, de fariboles. (Le cardinal d'Este, protecteur de l'Arioste, emploiera un autre mot...) Mais la joie a été décidément interdite à Cervantes, et malgré toute sa bonne volonté, malgré toute l'ingénuité et toute l'ardeur qu'il avait pu employer, dans son œuvre et dans sa vie, pour ramener l'âge héroïque sur la terre, il est, par ailleurs, trop lucide, et trop malheureux. Son art est parfait, mais triste. *Persiles* est étourdissant, mais monotone. C'est un récit livide, récité d'une voix blanche. Le miracle ne peut plus s'accomplir.

***

Près de deux siècles plus tard, la solitude de l'homme approfondit de nouveau son expression, et à la nuit des Baroques répond la nuit des Romantiques. Cela commence avec les Hymnes de Novalis. L'âme blessée se détourne de la lumière « vers la sainte, inexprimable et mystérieuse nuit ». C'est dans la confusion des formes et l'anéantissement de toute présence réelle que Novalis trouve ses délices, et celles-ci s'étendront sur tout un siècle, jusqu'au geste frénétique d'Isolde, éteignant la torche et faisant enfin triompher les ténèbres propices à l'amour et à la mort. Dans l'intervalle, nous avons beau jeu à citer les clairs de lune de Jean-Jacques, de Chateaubriand et de Lamartine, les musiques de Musset et de Chopin, la nuit fantastique d'Hector Berlioz et cette nuit extravagante où Gérard de Nerval qui, lui aussi, aurait mérité le nom de *Gherardo della Notte*, prit un fiacre sur la place du Palais-Royal et s'en fut à la recherche de sa jeunesse dans les prairies mouillées du Valois. Et les insondables nuits baudelairiennes, la nuit des épanchements au balcon, la nuit où s'égrène la chanson du jet d'eau, la vaste nuit consolatrice :

Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche.

Et Cervantes, le baroque et romantique Cervantes, où sont ses nuits? Une lecture assidue nous révélera que la nuit est son climat favori : il n'en pouvait être autrement. C'est dans la nuit que don Quichotte sent avec le plus d'amertume sa

solitude, c'est dans la nuit que s'éveille avec le plus d'angoisse et d'ardeur son désir de transformer le monde, d'y retrouver les charmes d'autrefois. Nuits transparentes du *Quichotte*, nuits chaudes et pures de Castille! Ici ce n'est pas seulement avec notre sentiment d'hommes modernes qu'il faut relire le livre inépuisable, mais, autant que nous le pourrons, à la façon des Espagnols qui y retrouvent l'Espagne. Entendons-nous donc ici sur le « réalisme » de Cervantes, ce réalisme qui, comme chez Flaubert, est la contre-partie d'une délirante imagination. Cervantes est un réaliste, non pas tant à cause de ces pittoresques détails d'observation sociale ou morale que goûte la critique traditionnelle, mais parce qu'il a créé, recréé intégralement une réalité. Son génie sait reproduire, avec une évidence criante, toute une présence organique de choses concrètes, paysage, climat, lignes, couleurs, paroles humaines, voix authentiques, et que reconnaissent immédiatement ceux qui connaissent le modèle. Ce miracle est beaucoup plus rare qu'on ne croit. Combien y a-t-il eu de réalistes au point où Cervantes l'a été? Un seul peut-être, à mon sens, et c'est Tolstoï, dont la Russie a quelque chose d'aussi prodigieusement, *fantastiquement* réel qu'une photographie. Mais c'est que Tolstoï, de tous ses sens, de tout son corps, était un artiste. Lui et Cervantes ont peut-être été les deux plus grands artistes de la littérature, c'est-à-dire les deux plaques sensibles les plus justes, les plus précises, les plus complètes, comme Velasquez fut le plus grand artiste de la peinture, lui chez qui, selon la belle formule d'Eugenio d'Ors, les choses « sont ce qu'elles sont et comme elles sont[1] ».

Doué de cette exceptionnelle organisation physique, de cette exceptionnelle puissance d'assimilation sensorielle et d'expression synthétique, Cervantes nous donne toutes les nuits de Castille, leur lumière, leur température, leur délicatesse. Et c'est dans la nuit que nous apparaît le plus tragiquement le débat de don Quichotte. C'est dans la nuit qu'il aborde les chevriers, réunis autour de leur feu, et leur dit son fameux discours de l'âge d'or, c'est-à-dire leur livre son plus profond secret. C'est dans la nuit que se produisent les

1. Dans cette formule saisissante, la langue espagnole si réaliste et réalisatrice nous écrase du poids de ses deux verbes *être*, qui font le désespoir des étrangers, l'un exprimant l'essence et l'autre l'état : *son como son y estan como estan*.

enchantements de cette hôtellerie à laquelle son destin le ramène sans cesse et qu'il s'obstine à prendre pour un château. Et c'est dans la cour de cette hôtellerie qu'il prononce sa prière à la lune, sa plainte d'amant romantique. La nuit fait naître la peur, et don Quichotte, homme moderne qui s'efforce de jouer au magicien et de ressusciter des songes, ne peut que connaître la peur, la grande peur panique de l'homme seul dans la forêt : et voici la nuit où il rencontre le cadavre et les torches, et celle où le bruit des moulins à foulons l'épouvante si fort, et la nuit satanique que lui ménagent les ducs, et la grande nuit solennelle et burlesque des funérailles d'Altisidore. Sancho, lui-même, sait que la nuit est pleine de scènes étranges : sa ronde dans l'île Barataria le lui confirme, où il fait de si singulières rencontres. Mais la plus belle des nuits du *Quichotte*, c'est la nuit « entreclaire » qui ouvre par un si large et suggestif prélude, le chapitre IX de la Seconde Partie et rapporte l'entrée de don Quichotte au Toboso. « Mon fils Sancho, dit don Quichotte, qui croit que Sancho connaît le chemin, mène-moi au palais de Dulcinée. » Et les voilà, l'un faisant semblant de guider l'autre, qui vont à travers les ruelles endormies du pauvre village, parmi les bruits des étables, et se heurtant à l'église, discourant stérilement, perdus dans le labyrinthe, l'un de son mensonge, l'autre de sa folie. Ils interrogent un passant. Car il y a un passant dans ce silence et cette solitude, un passant aussi insolite qu'eux-mêmes, aussi chimérique. Un passant menant deux mules, un étranger qui ne sait pas où se trouve le palais de la princesse. Mais qui n'infirme point qu'il puisse exister un tel palais au Toboso. Tout est possible quand il fait nuit. Mais aussi il fait nuit et rien n'arrive, rien ne se trouve, rien ne se passe. Il n'est que d'errer, étranger parmi des étrangers, fantôme parmi des fantômes.

Les Nouvelles Exemplaires, cette suite merveilleuse de scènes tour à tour humoristiques et romanesques, nous fourniront aussi une abondante récolte de nocturnes, ne serait-ce que celui de la *posada de la Sangre*, la séculaire auberge que connaissent bien les visiteurs de Tolède et où règne l'énigmatique et charmante Laveuse de vaisselle. Ici, au thème de la nuit se mêle un autre thème cher à Cervantes et non moins roman-

tique : celui de la fuite et de la liberté. On retrouve assez souvent chez lui ces jeunes gens bien nés qui, au lieu de prendre le chemin de l'université, écoutent l'appel de la vie picaresque. Et ceux-ci, quel plus charmant séjour pourrait fixer leur fantaisie que celui de cette auberge tolédane, pleine de sérénades et de départs et d'arrivées, de bruits de sabots et de grelots de mules? L'expérience de Miguel de Cervantes a été totale. Il n'a rien ignoré. Il a parlé l'argot des ruffians. Et son immarcescible innocence a su passionnément savourer tout ce qu'il y a de poésie dans la vie des libres gitans et des joyeux coquins. C'est là, après tout, une image, encore, de l'âge d'or. Un dernier moyen, misérable sans doute et grotesque, mais possible, de courir les aventures et de déployer quelque fantaisie et quelque héroïsme. Au songe pastoral vient se joindre, sous les voiles favorables de la nuit, le songe picaresque, tant, du moins, que celui-ci, entre les mains des plus atroces et des plus sarcastiques génies, ne se heurtera point à une réalité surréellement horrible. Quevedo est tout proche.

Et nous plongeons dans la dernière nuit, celle que va sceller l'aube de la mort : la nuit du *Persiles*. La plus parfaite, le pauvre grand homme l'espère du moins, celle où son imagination lâchée à toute bride va retrouver la réalité harmonieuse de l'âge d'or. Et même de la réalité vécue par Cervantes, c'est la part la plus libre et la plus sublime que vient évoquer sa mémoire : la part livrée à la mer. Aux nocturnes continentaux, désertiques, le *Persiles* fait succéder la tempête. Barataria, île imaginaire, avait disparu dans le tintamarre, mais ici elle se multiplie en une vertigineuse pérégrination d'île en île. Le vagabondage s'exaspère. Toute la géographie chaotique de l'existence de Cervantes, ports, bagnes, batailles navales, éclate et se dissout. Mais cette odyssée extravagante, est-ce bien là ce que voulait Cervantes? Et en quel havre, hélas! l'a-t-elle mené? Parmi les débris du naufrage et à la lueur des éclairs apparaît la figure du magicien, Maurice, frère de Prospero et dont nous soupçonnons qu'il renonce, lui aussi, à la magie. Mais on connaît trop l'ambiguïté de Cervantes, son ambiguïté d'artiste, pour croire qu'il va s'expliquer clairement là-dessus. Cervantes n'a cessé de parler de la

sorcellerie sans que jamais on ait pu démêler jusqu'où allait sa croyance en ces choses. En tout cas, dans ce désordre de sortilèges, de vérités, d'erreurs, d'illusions, de déguisements, d'imbroglios, de courses, de fuites, de poursuites, d'aventures et d'amours, qu'apparaît-il de sûr? De ces tempêtes blafardes, semblables à celles du romantique et nocturne Salvator Rosa, que conclure et qu'espérer? Ah! les manuels ont bien raison : il y a très peu de réalisme dans le *Persiles*, et surtout très peu de réalité, même pas cette assurance paradoxale et hilare que finit par produire l'œuvre d'art qui n'est qu'œuvre d'art, comme celle de l'Arioste, et enfante des songes qui ne sont que songe. Dans un dernier jeu dialectique, et au comble de la nostalgie et du désespoir, Cervantes a supprimé l'un des deux termes : il n'est plus que sujet sans objet. Mais le sujet ne suffit pas à créer sa propre réalité, à se créer objet. L'âme s'épuise dans son effort d'une inconcevable parthénogénèse.

Un jour, peut-être, l'homme se satisfera de sa détresse, trouvera la possibilité d'un fécond accord avec lui-même et avec le monde. C'est le vœu de quelques grands utopiques, qui n'ont pas craint, en détruisant les dieux, de ramener l'homme sur la terre et de l'y maintenir. C'est l'espoir de Nietzsche, l'espoir de Faust mourant, le grand espoir de l'humanisme. Mais Cervantes est un humaniste qui doute et se désole. L'arrachement a été pour lui trop douloureux. Il est encore tout palpitant de ce cataclysme saturnien qui se reproduit à diverses périodes de l'histoire de l'homme et oblige celui-ci à se réveiller, à se reprendre, à renaître. Le siècle de Cervantes a été l'un de ces cataclysmes. Soudain Cervantes découvre la réalité, la considère face à face, la mesure et affronte des moulins à vent dont l'office est de moudre, non des rêves, mais du pain terrestre, que l'homme doit payer à la sueur de son front. On se rappelle, dans les *Frères Karamazov*, cette scène fantastique où le Grand Inquisiteur reproche au Christ d'avoir repoussé la tentation, d'avoir refusé de transformer en pains les pierres du désert. Le Grand Inquisiteur est aussi un humaniste qui doute : il sait combien ce pain réel est amer, il voudrait en épargner la saveur à ses pauvres et misérables ouailles. Mais le Christ n'a pas accompli le miracle, et l'homme doit seul tirer son pain du sol et ne pas imaginer qu'il puisse en

être autrement. Ce refus du miracle, c'est la cruelle et magnifique obligation des temps modernes, c'est-à-dire des temps qui succèdent aux âges d'or, comme la nuit succède au jour, ramenant l'homme à la considération de sa condition exclusive et totale. Et cette considération, cette contemplation nocturne est faite à la fois d'orgueil et d'une très intelligente pitié, qui sont les deux sentiments avec lesquels Miguel de Cervantes s'est vu dans son cher don Quichotte : notre don Quichotte, le plus pitoyable et le plus fier, le plus humain des hommes.

***

C'est qu'il peut y avoir un âpre réconfort à constater sa chute et à se savoir un homme, rien qu'un homme, mais aussi « rien de moins que tout un homme », selon l'expression du maître Unamuno, maître en humanisme cervantin. De là cette énergie nouvelle, ce rebondissement de la volonté, ce sursaut de défi luciférien que l'homme puise dans la nuit. Le jour représente un ordre imposé du dehors, par quelque foyer, quelque instance suprême, par un Dieu, comme pour les théologiens du moyen âge, ou par un Logos, comme pour les rationalistes de l'ère des lumières. Mais l'ombre suscite les révoltes et favorise la passion et l'action coupables. Elle protège le chant de l'amant shakespearien qui, successeur des Troubadours, s'irrite de la venue de l'aube détestée : Roméo, l'amant qui rompt l'ordre féodal, l'ordre paternel et patriarcal. Car l'amour est contre l'ordre et en lui s'exaltent toutes les forces humaines de l'homme.

Ramené à sa seule intégrité, à sa nudité nocturne, l'homme reprend cœur par le cœur. Si les dieux se ferment à lui, lui s'ouvrira au monde par l'amour. Le première vertu essentielle de don Quichotte, c'est la charité. Une charité franciscaine, évangélique. On n'a pas assez vu tout ce qu'il y a de bonté dans ce livre, tout ce qu'il y a de dignité et de compréhension dans les rapports de ses personnages, et l'immense noblesse du geste de Maritorne offrant sa cruche à Sancho berné. « Et la pitoyable Maritorne, le voyant si fatigué, pensa que ce serait bien fait de le soulager d'une potée d'eau, et même elle

lui en apporta du puits pour être plus fraîche. » Et sans doute, n'était-ce qu'une fille d'auberge et qui, comme Magdeleine, faisait commerce de ses charmes. « Mais encore qu'elle fît ce trafic, elle avait quelques ombres et quelques traits de chrétienne. » « Elle aima beaucoup, ajoute Unamuno, à sa manière du moins, comme tout le monde, et c'est pourquoi lui seront pardonnés les déduits qu'elle put prendre avec des muletiers, vu qu'elle n'en agissait ainsi que par pure tendresse de cœur. »

Ainsi un monde tombé tente-t-il de vivre par ses propres ressources et de s'assurer un fondement purement humain. Et même dans ses efforts pour remonter en arrière et retrouver nostalgiquement les joies du passé mythique, y a-t-il un gage d'espoir et d'avenir. Par son rêve pastoral, le monde humaniste, sans doute revient-il en arrière, mais aussi il découvre la nature, pressent les secrets et les remèdes de la matière, ses correspondances, son unité. L'homme est seul, en face de la réalité? Et d'une réalité opaque et impénétrable? Mais la réalité s'appelle aussi la nature. Et la nature ne demeure pas impénétrable. Nous vivons en elle, *vivimus, movemur et sumus.*

Et le rêve picaresque, ce rêve d'une liberté illimitée, lui non plus, même s'il se heurte à une réalité dure et affreuse, ne demeure pas sans issue. Car cette réalité s'appelle société, et la société peut tout de même céder à certaines aspirations du cœur. Sans doute faut-il être fou pour se risquer à de telles tentatives, mais les fous jouissent d'une exceptionnelle immunité et finissent par trouver grâce auprès des alguazils eux-mêmes. Ainsi en est-il de don Quichotte après qu'il a commis l'action la plus repréhensible de toute sa carrière, et la plus folle : celle de délivrer les forçats. Aussi bien n'y avait-il pu tenir. Son sang, à leur vue, n'avait fait qu'un tour. Qu'étaient ces gens? Des forçats du roi, lui avait-on dit. « *Gente forzada del Rey.* — Comment forçats? Comment des gens forcés du Roi? Est-il possible que le Roi fasse force à personne? » C'est la surprise effarée, l'étonnement métaphysique de Tolstoï découvrant soudain la justice de ce monde et s'écriant, lui aussi : « Est-ce possible? »

Et enfin le rêve artistique, cette dernière tentative magique de réaliser par la seule imagination débridée les chances perdues et la beauté des aventures impossibles, le rêve du *Per-*

siles, la joie des grands créateurs baroques adonnés à des fables auxquelles leur raison n'accorde plus aucune créance, ce rêve lui-même, le plus décevant de tous, contient une promesse. Car il semblerait signifier que, si misérable soit-il, l'homme peut encore, dans le seul fait de vivre, trouver sa raison de vivre et dans le seul fait de son génie trouver l'emploi de son génie. Quand même il ne lui resterait que la vie, une vie sans survie, une seule vie terrestre, il aurait encore en lui assez de force pour magnifier cette vie et la justifier. Ainsi les princes de la Renaissance baroque et humaniste annoncent-ils le cri d'orgueil de Zarathoustra.

Il n'y a pas tant d'orgueil encore chez Cervantes. Pas de surhumanité, mais de l'humanité toute pure et rien qu'une humble et généreuse fierté. Il ne nous en est que plus cher. Nous relisons avec émotion les impitoyables paroles qui terminent son livre et par lesquelles il s'assure d'en avoir fini avec les fables chevaleresques : « Et sans aucun doute ces fables tomberont et ne se relèveront jamais. » Mais il aurait tant aimé revivre les fables, lui, le Soldat de Lépante et le Captif d'Alger, et le Chevalier de la Triste Figure, accablé de dettes misérables et d'ennuis. Ces fables ne se relèveront jamais : il accepte courageusement le verdict. Les temps nouveaux commencent, ceux de l'homme seul, les temps de la sagesse et de la peine. Bonne chance! Nous pouvons prendre pour nous et comme un encouragement à nous-mêmes, le petit mot dont, comme un point d'orgue, il achève son discours, le mot d'adieu à sa plume, et qui est peut-être un message qu'il adresse, par-dessus les siècles, à chacun de nous, à chaque homme moderne : *Vale*.

JEAN CASSOU

LES RÉCENTS PROGRÈS DE LA MÉTAPSYCHIQUE

A la fin de la première édition (1922) de son *Traité de Métapsychique*, M. Ch. Richet se plaignait presque des nouveautés incessantes que la discipline nouvelle avait à interpréter : « L'évolution des idées est si précipitée, disait-il, qu'en six mois il y a déjà de grands progrès, de sorte qu'aucun traité dogmatique ne peut être adéquat à la science contemporaine ». Ces progrès, il y en a de toutes sortes; les moins importants ne sont pas les plus discrets. Certaines observations d'apparence bénigne ouvrent les plus larges horizons. Témoin la suivante. En 1922, le professeur S. G. Soal eut l'occasion de faire travailler un médium, Blanche Cooper. Blanche Cooper avait pour spécialité *d'incarner* des défunts et de parler avec leurs voix.

Ainsi en alla-t-il avec M. G. Soal. Il avait eu pour camarade de guerre un certain Davis Gordon. Qu'était devenu Gordon, la guerre finie? M. Soal n'en savait rien. On lui avait dit que Gordon était revenu chez lui et qu'il était mort par la suite.

Il fut donc à peine étonné lorsqu'un beau soir, le 4 janvier 1922, Blanche Cooper se mit à l'interpeller avec la voix de Davis Gordon. Celui-ci rappela des détails qu'ils étaient seuls à connaître, confirma son retour, donnant sur sa femme, ses enfants, leur habitation, des renseignements inédits, racontant enfin sa mort. M. Soal fut très intéressé.

Son intérêt se changea en stupéfaction lorsque, en fé-

vrier 1925, il rencontra par hasard, en chair et en os, son vieil ami Davis Gordon. Le plus fort de l'aventure est que certains des renseignements sur la famille de Davis, fournis à Soal par Blanche Cooper incarnant Davis, portaient sur des faits réels, mais non encore réalisés en 1922, donc prémonitoires.

Cette anecdote met crûment en lumière la tendance gratuite, spontanée des médiums à emprunter une personnalité défunte (ou supposée telle) pour délivrer leurs messages Faut-il voir là une conséquence de l'éducation spirite qu'ils reçoivent ordinairement? Ou le spiritisme est-il dû lui-même à cet instinct? En attendant de décider, on a donné un nom à cette particularité curieuse : c'est la prosopopèse.

Tout ne va pas aussi simplement. De gigantesques points d'interrogation restent toujours posés devant certaines manifestations paranormales. En 1731, le frère de Voltaire qui était magistrat, fut convié à constater un des « miracles » jansénistes les plus courus, celui de Marie Sonnet. On allumait un énorme brasier. Marie la salamandre s'enveloppait d'un drap. On l'étendait tout de son long au-dessus des flammes. Un quart d'heure après, on la retirait indemne, drap compris. Le fait fut constaté bien des fois, notamment le 12 mai 1731 par-devant une vingtaine de théologiens, de magistrats et de bourgeois de Paris. Que fit Voltaire? Il tourna l'aventure en ridicule. Vous voyez d'ici Voltaire s'exerçant sur ce thème : une fille dans un drap et des hommes graves autour. Le procès-verbal subsiste encore et la question, historiquement établie, si l'on veut, reste scientifiquement douteuse, mais aucun métapsychiste ne la tournerait, *a priori*, en ridicule.

Aussi bien, Kant et Schopenhauer n'ont-ils pas acquiescé à la réalité de ces phénomènes? De nos jours, Bergson est allé jusqu'à dire que, s'il fallait la nier, il faudrait aussi nier l'histoire. Mais de simples attitudes d'adhésion ou de refus n'ont jamais rien décidé en pareille matière.

« Une science, a très bien dit Lévy-Bruhl, démontre sa légitimité par le simple fait de son existence et de ses progrès. » C'est toute l'histoire de la métapsychique depuis 1780, depuis le mesmérisme et ses « baquets ».

Les tâtonnements durèrent jusqu'en 1869. A cette date fut fondée à Londres la *Société dialectique*. Wallace et Huxley en faisaient partie. Elle avait pour but d'étudier scientifiquement les phénomènes de médiumnité.

Le plus clair de son utilité fut d'attirer sur eux l'attention de William Crookes. Il eut la chance de tomber sur deux médiums puissants : Florence Cook et David Dunglas Home. On a beaucoup raillé ses expériences. L'homme qui, en 1863, avait déjà découvert le thallium, devait pourtant savoir conduire une recherche scientifique. A l'époque incriminée (1877) il atteignait la quarantaine et jouissait de toutes ses facultés mentales qui, jusqu'à la fin de sa vie, restèrent grandes.

En 1882 se fondait à Londres la *Society for psychical research*, célèbre par ses comptes rendus (Proceedings). Elle existe encore et continue de rendre des services éminents. Parmi ses présidents successifs elle peut citer des personnalités comme A. J. Balfour, William James, William Crookes, Oliver Lodge, Charles Richet, G. Balfour, Andrew Lang, H. Bergson, Gilbert Murray, Lord Rayleigh. Quelle Académie des Sciences pourrait rivaliser d'autorité avec la plupart de ces noms-là?

En France le mouvement fut plus long à se déclencher. La *Société de psychologie physiologique* n'eut qu'une existence éphémère et les *Annales des Sciences psychiques*, fondées en 1890, cessèrent de paraître en 1920.

A ce moment elles furent remplacées par la Revue Métapsychique, organe officiel de l'*Institut Métapsychique International* dont la création remonte au 23 avril 1919. Durant la guerre, le docteur Geley, qui fut son premier directeur, avait été le secrétaire du professeur Santoliquido, placé à la tête des services médicaux italiens. Un hasard de famille avait mis ce dernier en face de phénomènes supranormaux et depuis lors il n'avait cessé de s'y intéresser. C'était un peu le cas du docteur Geley. Très vite, leurs conversations roulèrent — n'étaient-ils pas, l'un et l'autre, hommes de science? — sur la nécessité d'organiser scientifiquement cette étude. Peu après ils firent la connaissance d'un négociant en vins riche, généreux et intelligent. M. Jean Meyer était spirite, mais il

avait compris qu'il importait de soustraire aux caprices d'inspirations plus ou moins suspectes, et au contrôle hasardeux de cercles irresponsables, des phénomènes capitaux, mais destinés à rester problématiques aussi longtemps qu'ils n'auraient pour garanties que l'affirmation d'*esprits*, lesquels ne sont souvent, a dit Charles Richet, que des pauvres d'esprit. Il importait de mettre des hommes de laboratoire à même de procéder à un examen méthodique de tous les phénomènes d'aspect paranormal, sans autre but que de découvrir une explication positive, à l'abri des fantaisies, plus ou moins désintéressées, du subconscient. La création d'un *Institut Métapsychique* fut envisagée.

Quand le projet de M. Jean Meyer fut présenté au Conseil d'État, les rires fusèrent de toutes parts. Seul un homonyme du fondateur, M. Ernest Meyer, qui fait aujourd'hui partie du Comité de cet institut, représenta qu'au contraire une occasion inespérée s'offrait de contribuer à l'établissement d'une science dont le besoin se faisait sentir. On l'écouta. L'*Institut Métapsychique* fut reconnu d'utilité publique le 23 avril 1919. Il groupe aujourd'hui des hommes comme le professeur E. Leclainche, de l'Académie des Sciences, le professeur Charles Richet, le professeur Cunéo, l'un et l'autre de l'Académie de Médecine, cinq docteurs, MM. E. Calmette, Maingot, chef du service d'électro-radiologie de l'hôpital Laënnec, Moutier, chef de laboratoire à la Faculté de Médecine, Jean-Charles Roux, J. Vinchon, un ingénieur, M. Warcollier, sir Oliver Lodge, de Londres, M. Hans Driesch, de l'Université de Leipzig, deux juristes, MM. Ernest Meyer et Maxwell. Ses directeurs furent successivement le docteur Geley et le docteur Osty. J'ai raconté, dans le *Temps*, comment le hasard avait orienté ce dernier vers ces recherches.

Pourvue d'un organe, la discipline nouvelle fut en 1922 dotée d'un code : le *Traité de Métapsychique* de Charles Richet. Jusqu'à cette date les ouvrages métapsychiques sérieux ne manquaient pas, relations d'expériences, examens de questions diverses, biographies historiques. Mais en quoi consistait la science elle-même? Quels en étaient les principes, le passé, l'ampleur, les limites, le contenu? L'ouvrage de Charles Richet donnait une réponse autorisée à ces questions.

C'est en 1905, dans son adresse présidentielle à la *Society for psychical research*, que Charles Richet se servit pour la première fois du terme *métapsychique*, aujourd'hui généralement adopté. Il doit s'appliquer selon lui à l'*étude des forces intelligentes inconnues*, dont la science actuelle ne s'occupe pas. Les forces, en effet, qui concernent les télépathies, certains phénomènes lumineux, les mouvements d'objets sans contact, les apparitions « paraissent ne pas être aveugles et inconscientes comme le chlore, le mercure et le soleil ». Elles semblent avoir des *intentions*.

Partant de là, on divisera la métapsychique en deux grandes parties : *objective* (télékinésies, mouvements d'objets à distance et sans contact, bruits et raps; ectoplasmies et matérialisations; lévitation; bilocation; hantises); et *subjective* (lucidité, cryptesthésie expérimentale, xénoglossie, baguette divinatoire; cryptesthésie accidentelle, monitions et prémonitions).

On peut se demander aujourd'hui si cette définition et ce contenu ne sont pas devenus insuffisants. On a soutenu que, dans certains cas, le corps humain d'individus privilégiés devient pour quelque temps insensible à l'action des flammes. Le phénomène serait métapsychique au premier chef. Rentre-t-il exactement dans la définition de Charles Richet?

Autre exemple. Il concerne un phénomène permanent et proche, donc facile à vérifier : la production mystérieuse de certaines quantités d'eau. Il s'agit du Tombeau des Saints, situé dans la Catalogne française, à Arles-sur-Tech. Ce sarcophage médiéval, muni de son couvercle, passe pour avoir été apporté miraculeusement d'Asie, voici plusieurs siècles, sur les flots de la Méditerranée. Peu importe. Ce qui est plus intéressant, c'est ceci : ce tombeau, qui est vide, semble produire sans discontinuer de l'eau, par suintement intérieur.

Il y a environ un siècle, le préfet des Pyrénées-Orientales et l'évêque de Perpignan procédèrent à une opération concertée : le sarcophage fut examiné, visité, sondé, soulevé de terre, privé de toute adhérence avec le sol, placé sur quatre blocs de pierre, et scellé de leur double sceau. Une ouverture fut seulement ménagée à la jointure du couvercle, par où puiser l'eau avec une petite pipette.

L'étrangeté du phénomène ne consiste pas dans la quantité d'eau produite, mais dans sa continuité. La plupart du temps, cette quantité est médiocre. Si l'on en puise avec persistance, on arrive même à tarir le sarcophage et il faut attendre un peu avant qu'il en revienne. Mais il y a aussi des moments où la production est tellement forte que l'eau déborde, ruisselle par terre et s'écoule en formant un petit rio.

Voilà un phénomène déconcertant, peu connu et bien digne d'être étudié. Il n'est pas, comme on pourrait le croire, unique de son espèce. Il y en a d'autres, paraît-il, plus bizarres encore. Si je parle de celui-ci, c'est qu'il se produit chez nous. Le propriétaire du terrain, sur lequel ce tombeau est situé, habite même Paris. C'est M. Fr. C..., ancien élève de l'école des Chartes, ancien directeur du *Monde Moderne*, tout récemment encore rédacteur au *Quotidien*, et professeur dans un grand établissement d'instruction secondaire proche du Panthéon. Il a étudié lui-même ce tombeau, fait analyser l'eau, la pierre du sarcophage. Aucune explication, tirée de quoi que ce soit, — fraude ou propriété cachée de la pierre, — n'a pu être mise en avant pour rendre compte de cette sorte de création continue d'un produit naturel.

Le *Traité* de Charles Richet ne fait directement aucune place à des phénomènes de ce genre, dont on peut, tout au plus soupçonner, leur authenticité étant admise, qu'ils sont en rapport lointain avec un élément psychique, comme c'est le cas, semble-t-il, pour la plupart des lieux hantés.

Il en va de même d'autres phénomènes non plus uniques, mais disposés en série. Ainsi les feux follets. Pour peu qu'on examine la question, l'explication par le gaz des marais n'est pas admissible une minute. D'abord les phénomènes ne se présentent pas d'une façon uniforme. Parfois, mais pas toujours, ils semblent révéler la présence ou l'action d'une sorte de force intelligente, probablement liée avec un psychisme à détecter. De toute façon l'origine des feux follets paraît multiple. Il semble bien qu'il y en ait trois catégories différentes, ainsi que M. de Vesme le soupçonne.

Ainsi encore les visions grandioses dans les airs. La théorie vulgaire du mirage, qui lui assigne une cause physique, due à la réfraction, ne semble pas cadrer avec la majorité des cas

observés. Par exemple il se produirait en Crète un phénomène récurrent connu sous le nom des « hommes de la rosée ». Dans une certaine région, à l'aube, des paysans on vu défiler des légions d'hommes armés. Dans d'autres cas analogues, ce sont aussi très souvent des armées en marche qui apparaissent. Parfois la vision est prémonitoire et affecte toute une collectivité. La seule énumération des phénomènes de ce genre, relatés par des témoins sérieux, remplirait tout un numéro de la Revue. Ils n'ont guère de commun que leur milieu d'apparition, le ciel, les airs. On doit soupçonner qu'ils s'apparentent à des forces psychiques inconnues, mais comment?

La personnalité humaine, même physique, est infiniment plus vaste que ce que la vue circonscrite du corps et l'étude de ses facultés courantes donnent à penser. Les ressources qu'elle recèle et qu'on ne voit pas, l'emportent étrangement sur celles qui sont évidentes. Postérieurement à la rédaction de son *Traité*, Charles Richet a eu l'occasion d'étudier en détail un de ces faits-là : le jeûne prolongé.

Cette particularité mystérieuse, dont on s'occupe depuis plusieurs années à propos de Thérèse Neumann, la stigmatisée de Konnersreuth, n'est pas aussi rare qu'on pourrait croire. Il en va d'elle comme il en va de maints autres. L'attention ne s'y porte que lorsque les êtres qui l'exhibent se font remarquer par une piété intense, ou, ce qui fut le cas également jadis, une impiété notoire. Mais (en dehors des saints, des sorciers ou des possédés, des philosophes et des « opérateurs » gréco-romains, des magiciens de tous les pays) des sujets indifférents ont présenté des manifestations métapsychiques qui méritent d'être étudiées. Ce fut le cas, par exemple, de l'Anglais Richardson, qui parcourut l'Europe entre 1670 et 1680 en mâchant, paraît-il, des charbons ardents, du soufre enflammé. Il faisait cuire, assure-t-on, une huître sur sa langue sans sourciller, saisissait une barre de fer rouge à pleines mains, avalait du verre fondu. Le *Journal des Savants* s'occupa de Richardson. Il déclara que lorsqu'il avalait un mélange de verre fondu, de soufre et de cire, cette composition « faisait autant de bruit dans sa gorge qu'un fer chaud qu'on trempe dans l'eau ». Une des premières besognes de la science métapsychique consiste, après avoir établi la liste des cas relevant

d'elle, à effectuer le dénombrement historique des témoignages qui y sont relatifs. Tout récemment un universitaire des plus méthodiques, M. Olivier Leroy, a étudié deux séries de faits bien remarquables, relatifs, les uns à la lévitation, les autres à l'incombustibilité humaine. Il s'est attaché à faire une critique serrée des relations que nous en possédons, allant, pour les faits contemporains, jusqu'à solliciter des déclarations authentiques des assistants[1], et les confronter les unes avec les autres.

Pour en revenir au jeûne prolongé, une des plus anciennes monographies sur la question date de 1587. C'est « l'histoire mémorable et prodigieuse d'une fille qui, depuis plusieurs années ne boit, ne mange, ne dort et ne jette aucun excrément ». Surveillée de près pendant deux semaines, on avait constaté que pendant ce temps elle n'avait ni bu, ni mangé, ni uriné. De siècle en siècle des observations identiques se poursuivent. De 1586 à 1879, M. Charles Richet a relevé vingt-quatre cas de personnes (ordinairement des femmes) qui seraient restées parfois plusieurs années sans rien absorber du tout. En 1760, le *Journal de Médecine et de Chirurgie* parle d'une femme qui n'aurait subsisté pendant vingt-six ans qu'avec quelques cuillerées de vin, de lait, de tisane ou de bouillon. En 1749, la *Royal Society* de Londres s'entretenait du cas d'un certain Fergusson, qui durant dix-huit ans n'avait vécu que d'eau pure ou de tisane d'orge.

On aurait tort peut-être de mettre en avant, d'une façon systématique, la crédulité absolue des âges passés. Les bons observateurs n'étaient pas plus rares jadis qu'aujourd'hui. Il y a un siècle une commission surveilla de très près la Hollandaise Angelina pendant quatre semaines et s'assura qu'elle observait un jeûne sévère. Ce jeûne, elle l'aurait même suivi, s'il faut en croire les témoins de son entourage, du 10 mars 1822 à 1826, sans prendre autre chose qu'un peu d'eau, qu'elle avalait de temps à autre à grand'peine. Agée de quarante et un ans, elle en paraissait soixante-dix.

M. Richet a observé lui-même pendant cinquante-huit jours une femme âgée de vingt-neuf ans, exerçant un métier

1. *La Lévitation, les Hommes salamandres*, deux volumes par O. Leroy, agrégé d'anglais, docteur en droit, docteur ès lettres.

intellectuel. Durant ce laps de temps elle n'a consommé (y compris 2 kilos de sa propre substance, par amaigrissement) que 12,6 calories par kilogramme et par vingt-quatre heures, alors que la ration alimentaire la plus faible chez les peuples les plus mal nourris des pays chauds s'élève à 40 calories par kilogramme (la normale étant 55). Pierre Janet a fait des observations analogues.

Parlant de ces cas, totalement inexplicables par la physiologie normale classique, Charles Richet n'ose pas les ranger dans la métapsychique. Peut-être son hésitation provient-elle seulement du fait que sa définition ne les admet pas? En ce cas il faudrait modifier la définition.

Faut-il parler de l'astrologie? Avant de nous récrier, rappelons-nous que le fondateur de l'astronomie moderne, Képler, fut célèbre en son temps surtout comme astrologue. C'est Képler qui a établi ce fait, assez troublant, de la ressemblance des thèmes astrologiques familiaux. Un des plus magnifiques exemples contemporains que l'on en puisse alléguer est celui d'Alphonse XIII et de son fils aîné, dont les thèmes coïncident en beaucoup de points.

Vers 1900 d'anciens polytechniciens se demandèrent si, comme toutes les sciences, l'astrologie ne pourrait pas être corroborée par l'expérience. Ils écrivirent, échangèrent des observations, s'attachèrent, en établissant des horoscopes par grandes quantités, à dégager des moyennes. Une *Société d'Astrologie scientifique*, hébergée par le *Journal*, se constitua finalement il y a quelques années. Jusqu'à présent, malgré le regain de faveur dont l'astrologie en général est redevable aux efforts de ces spécialistes, les milieux métapsychiques paraissent rebelles à sa diffusion. Pour tout dire, ils s'y intéressent à peine. Ont-ils tort? Ont-ils raison?[1]

Comme on le voit, à peine constituée, la métapsychique déborde de toutes parts les cadres qui lui sont assignés par ses premiers patrons et voit s'ouvrir devant elle des perspectives infinies.

Par ailleurs il a suffi pour ainsi dire qu'elle se constituât

1. *Revue Métapsychique*, 1930, n° 5.

1. La place nous manque ici pour poser le problème de la métapsychique animale — à peine ébauché encore.

en discipline rigoureuse, qu'elle se soumît aux directives de personnalités de formation scientifique pour réaliser des progrès extraordinaires. Je fais allusion ici aux fameuses expériences poursuivies par le docteur Osty sur tant de « médiums à effets physiques » de 1925 à 1930. A l'exception de Rudi Schneider et de Guzik, aucun d'eux ne donna d'ailleurs de résultats. Il n'en reste pas moins que ces quelques années, si peu fécondes en apparence, marquent une date considérable dans l'histoire du progrès métapsychique.

Les faits relatifs aux mouvements d'objets sans contact, matérialisations et autres de même nature, semblent devoir se prêter d'emblée aux contrôles les plus étroits et imposer le plus facilement la certitude de leur authenticité. Il n'en est rien. Comme le dit très bien le docteur Osty, « leur matérialité les expose à l'imitation, l'illusionnisme étant relativement facile quand une lumière rouge peu éclairante réduit, ou quand l'obscurité supprime le principal sens de l'observation : la vue ».

C'est tellement vrai que, depuis un demi-siècle qu'elle existe et qu'elle travaille, la *Society for Psychical Research*, si affirmative sur la réalité des phénomènes de télépathie ou de préconnaissance (bref, de métapsychique subjective, intellectuelle), demeure incertaine quant à la sincérité des phénomènes d'action paranormale sur la matière.

En effet, rien n'est plus facile que de constater l'authenticité de certains dons subjectifs. Paul Bourget par exemple, lors de son voyage *Outremer*, s'est ainsi assuré que madame Piper, le plus illustre peut-être, avec Home, des médiums du siècle passé, pouvait, à propos d'un objet qu'il lui avait mis entre les mains, raconter le suicide d'un de ses anciens propriétaires. A l'heure qu'il est, à Paris, les professionnels capables d'en faire autant ne seraient pas introuvables.

Il n'en est pas de même pour les déplacements d'objets. L'obscurité, la tricherie sont des obstacles redoutables à vaincre. De fait le docteur Osty ne s'est occupé de métapsychique objective qu'à partir du moment (1930) où il se crut à même de pouvoir en contrôler efficacement les manifestations. Il a raconté quelles ruses il avait dû mettre en œuvre pour démasquer un médium polonais des plus connus, madame

Stanisława P. Cette personne fut finalement photographiée en train de déplacer le plus simplement du monde, d'un geste trop humain, avec sa main gauche, habilement dégagée de ses liens cousus et cachetés, l'objet qui devait bouger tout seul par contact paranormal. Il avait fallu imaginer une batterie photographique, fixée sur un volet mobile ne prenant place dans le laboratoire qu'à la faveur de l'obscurité. Des prodiges d'adresse avaient dû être employés pour dissimuler le magnésium. Le cliché pris était à tous égards superbe. Mais il revenait à 13 000 francs.

Dès cette époque, l'*Institut métapsychique* possédait pourtant un dispositif indépendant de la lumière blanche, qu'il n'a pas cessé de perfectionner, depuis lors, de jour en jour. Grâce à lui, les découvertes les plus sensationnelles ont pu être faites.

Quel est donc ce dispositif? Pour en comprendre l'économie, on doit se rendre compte du but visé par le docteur Osty. Jusqu'à lui le contrôle des séances médiumniques tenues dans l'obscurité était assuré par des moyens rudimentaires.

Le médium, quand il y consentait, était ordinairement saisi de chaque côté aux bras et aux jambes par deux des assistants. Mais il arrivait qu'un fraudeur subtil, à la faveur d'un spasme dont la transe était responsable théoriquement, fît passer, à la place de la sienne, la main du contrôleur de droite dans celle du contrôleur de gauche ou vice versa. Il pouvait alors disposer de cinq doigts fort agiles, bien placés au bout d'un bras souple, pour exécuter, au nom des entités diverses dont il jugeait bon de se dire habité, des tours aussi peu variés qu'impressionnants. Pendant ce temps-là, les contrôleurs béats se contrôlaient eux-mêmes, au lieu de contrôler le médium! Quand on s'en apercevait, c'était un peu bouffon.

Il arrivait aussi qu'il y eût des complices dans l'assistance. Pour remédier à ce risque, on triait le public sur le volet. La qualité des noms constituait, à défaut de garantie matérielle, une garantie morale. En réalité, c'était de la poudre aux yeux. Si le médium répugnait aux attouchements trop indiscrets, on lui fixait aux bras et aux jambes des bandes phosphorescentes qui jalonnaient chacun de ses gestes.

A Munich, le docteur de Schrenck-Notzing inaugura un contrôle, basé sur un principe analogue. Les mains et les

pieds du contrôleur, comme du sujet, étaient garnis de gants et de chaussons à filigrane de métal, solidaires d'un circuit électrique dont la rupture, en cas de perte de contact, était signalée par l'extinction d'une petite lampe rouge placée bien en vue. Mais ni les bandes ni les chaussons n'empêchaient un sujet alerte de retirer son bras, par exemple, de ce carcan en miniature, au moment psychologique. Pendant que les spectateurs rassurés contemplaient la lueur douce et pâle de la bande immobile et bien en place, ou le phare trompeur de l'ampoule, ces virtuoses du mouvement à distance, penchés adroitement, allaient chatouiller l'oreille d'une jolie femme ou tirer la barbe d'un vénérable conseiller aulique. Après quoi ils poussaient de profonds soupirs, distribuaient quelques coups de pied en manière de détente et prenaient un air ahuri au retour de la lumière blanche. La transe était finie. Il ne restait plus qu'à recevoir des félicitations et toucher le cachet, quand il y en avait un.

Je ne dis rien des visites corporelles, pourtant minutieuses! Elles n'empêchèrent pas certain médium danois de retirer d'un orifice naturel cher à M. Purgon un coupon de mousseline, de se le fourrer dans la bouche et là, de lui donner, à l'aide de tractions diverses, les apparences ectoplasmiques les plus flatteuses. Un autre, l'Italien Erto, spécialisé dans les nœuds et dans les éclairs, dissimulait sous ses ongles, pour provoquer des étincelles, de menues parcelles de ferro-cérium et des scies de métal microscopiques faites avec des bouts de plume. Exemples tout récents, postérieurs à 1920, c'est-à-dire à une époque où l'on devenait difficile en fait de contrôle et où, seules, des analyses chimiques, postérieures aux séances, permirent de déceler la vérité, à coups de déductions.

Car tout était là : imaginer un contrôle absolu. Tant qu'un doute subsistait sur l'authenticité des phénomènes à raison de la précarité des témoignages, les plus beaux résultats s'égalaient à zéro. Quel était l'obstacle à vaincre? L'obscurité. C'est à l'obscurité totale, ou à la quasi-obscurité d'une faible lueur rouge, que ces performances équivoques devaient leur fréquence. Ah! si l'on pouvait enregistrer photographiquement, automatiquement et à grande vitesse les phénomènes produits par les médiums dans l'obscurité!

C'était à quoi songeait anxieusement le docteur Osty, après tant d'autres. Jusqu'à lui on disposait bien, près des médiums, de menaçants objectifs, solidaires de pincées redoutables de magnésium. Mais c'était à croire que le soin de déclencher l'appareil était remis aux pompiers de la légende, car le geste libérateur se produisait toujours trop tard.

Un des fils du docteur Osty, M. Marcel Osty, venait d'acquérir son diplôme d'ingénieur. De compte à demi avec son père, il examina le problème. Voici ce que se dirent ces deux savants. L'obscurité ordinaire n'est telle que par rapport à la lumière blanche. Deux séries de rayons peuvent la parcourir de leur lumière invisible : les rayons infra-rouges et les rayons ultra-violets. A eux devait être confié le rôle dévolu ordinairement à la lumière blanche. A cette époque (on était à la fin de 1929) il n'existait pas encore dans le commerce (il y en a aujourd'hui) de plaques photographiques rapides sensibles à l'infra-rouge. Restait l'ultra-violet.

On confia donc aux radiations ultra-violettes le soin de prendre les photographies. Mais l'idée vint, idée dont la fécondité inattendue ne devait apparaître que par la suite, d'utiliser aussi les radiations infra-rouges en les investissant d'une fonction de gardiennes. L'objet à déplacer sans contact reposait dans une sorte de bain d'infra-rouges. Par le moyen d'une fraude quelconque, le médium ou un complice venaient-ils à toucher subrepticement cet objet, venaient-ils même à s'en approcher simplement de trop près, le faisceau d'infra-rouge était alors rompu automatiquement et une photographie au centième de seconde s'ensuivait. Dès lors une foule de gestes mécaniques devenaient possibles, grâce à des agencements spéciaux : par exemple, déclenchement silencieux de l'objectif à ultra-violet et prises de photos à l'insu du médium et des assistants. L'objet venait-il à bouger sans contact, le même déclic se produisait, de telle sorte que l'on disposait de deux preuves, positive et négative. Il n'y avait plus besoin de témoins. Le médium pouvait même à la rigueur être laissé à lui-même, sans contrôle traditionnel et inopérant. La fraude, en tant que facteur de pseudo-phénomènes, avait vécu.

Voici le détail du dispositif adopté au début des séances : un projecteur de radiations infra-rouges envoyait un large

faisceau d'invisible lumière, réfléchi par des miroirs plans autant de fois qu'on le voulait, à une cellule photo-électrique, laquelle, par un relais, commandait l'ouverture d'un grand obturateur inséré dans le plafond de la salle des séances. Cet obturateur s'ouvrait subitement et, pendant un dixième de seconde, inondait le laboratoire d'ultra-violets dès que quelque chose pénétrait dans l'infra-rouge. Cet obturateur de l'ultra-violet déclenchait lui-même, dès qu'il était mis en mouvement, l'ouverture d'un autre obturateur, l'obturateur d'un appareil photographique à objectif de quartz, qui prenait une image au cinquantième ou au centième de seconde.

Dès lors tout geste en direction de l'objet litigieux, de même que tout déplacement du même objet par cause paranormale, déterminait une prise d'images.

Si madame Stanislawa P... avait consenti à travailler sous ce contrôle, elle eût été démasquée tout de suite. Sa méfiance avait obligé le docteur Osty à recourir à un procédé moins voyant. Que de mal pour un résultat négatif!

Si des efforts aussi coûteux n'avaient dû aboutir qu'à des éliminations de ce genre, la mission de l'Institut métapsychique aurait été singulièrement mélancolique. Par bonheur, à madame Stanislawa P... succéda Rudi Schneider.

Rudi Schneider est-il donc un médium extraordinaire? Doit-il s'inscrire à la suite des Home, des Piper, de Eusapia Palladino? Nullement : c'est un médium à effets physiques médiocres. Mais par un concours de circonstances véritablement inouï, il s'est trouvé que ce médium de petits moyens a plus servi la science qu'un médium puissant.

Si ç'avait été un médium de grande classe qui se fût assis en octobre 1930 dans le laboratoire de l'Institut métapsychique, les choses se fussent passées de la sorte : au bout d'un certain temps l'objet témoin aurait été déplacé violemment et les photographies automatiquement obtenues n'auraient révélé que cette modification.

A la vérité Rudi Schneider opère bien quelques-uns de ces déplacements, mais faibles et très rares. Il est le frère cadet de Willy Schneider, dont la médiumnité disparut vers l'âge de vingt-trois ans. Lui-même se trouve à cet âge critique et ses pouvoirs sont en décroissance manifeste.

Il accepta d'ailleurs avec la meilleure grâce du monde toutes les formes de contrôle qui lui furent successivement ou simultanément proposées : bandes phosphorescentes; maintien des bras et des jambes par un assistant qualifié, lui-même contrôlé par un voisin; lumière invisible pour monter la garde autour de l'objet, encagé dans quatre faisceaux d'infra-rouges. Le moindre mouvement de l'objet, ou autour de lui, déterminera une rupture du faisceau, signalée dans les dernières séances par la sonnerie d'un trembleur. En même temps se déclenchait une prise de photos au magnésium. Quatre appareils, obturateurs ouverts, n'attendent que l'apparition de la lumière blanche pour entrer en jeu.

Tant de recoupements ne devaient laisser place à aucune incertitude. Pourtant la stupéfaction du docteur Osty et de ses collaborateurs fut intense. Que cherchaient-ils? Une photographie automatique de l'objet au premier instant de son déplacement. Or le dispositif accusait souvent une rupture du faisceau, sans que l'objet bougeât. La pincée de magnésium s'enflammait; les clichés n'accusaient rien d'anormal. Ni mouvement, ni fraude et pourtant la minutieuse mécanique se mettait en branle. C'était à n'y rien comprendre.

Il fallut quelque temps pour admettre et pour s'assurer que « lorsque Rudi Schneider en transe s'efforçait de déplacer paranormalement un objet, il émettait vers l'objet à déplacer une énergie non photographiable dans la lumière blanche et non visible ». Par contre lorsqu'elle pénétrait dans les radiations infra-rouges elle s'y comportait comme une substance d'opacité variable. En d'autres termes, « ce qui émane de Rudi Schneider en effort de télékinésie, même s'il n'effectue pas les phénomènes, se comporte comme une substance invisible qui arrête une quantité plus ou moins grande de radiations infra-rouges ». Le milieu vibratoire révélateur étant connu, la substance invisible devient par cela expérimentalement étudiable.

Pour la première fois on pouvait examiner d'une manière scientifique l'énergie médiumnique à l'état naissant. Plusieurs des assistants se rappelèrent que, le 17 octobre, ils avaient distingué une sorte de substance nébuleuse qui, partie de Rudi Schneider, se dirigeait vers le mouchoir. Était-

ce la même substance que celle qui rompit l'infra-rouge, mais à un degré de condensation plus avancé? Peut-être. En tout cas cette substance invisible était en relation avec le psychisme de Rudi. Il l'appelait « la force ». — « La force va vers la table » est une de ses phrases favorites.

« Bien émouvantes, je vous l'assure, écrit le docteur Osty, furent les premières séances durant lesquelles une sonnerie à trembleur nous fit entendre les entrées et les durées de présence de la substance invisible dans l'infra-rouge et vérifier les annonces que le médium faisait de ses déplacements; cependant que les photographies qui, pendant ce temps, se succédaient, montraient choses et gens à leur place, et que nos yeux, quand la lumière rouge éclairait la zone des appareils, n'apercevaient rien dans l'espace que nous savions occupé par l'infra-rouge, où toutefois quelque chose se révélait. »

Que restait-il à faire? Étudier expérimentalement — puisque c'était possible — cette substance mystérieuse, émanation médiumnique dans sa phase première. Le docteur Osty consacra à cette recherche soixante-dix-sept séances durant lesquelles il fallut constamment renouveler les dispositifs de manière à traquer pour ainsi dire les manifestations jusque dans leur germe.

Toutes les observations dont il fut tenu compte avaient l'infra-rouge pour siège et résultaient de déclics automatiques où l'initiative humaine n'était pour rien. A aucun moment le médium ne fut tenu au courant des procédés mis en œuvre pour étudier ses propriétés, et qui furent de plus en plus délicats. Personne n'entra dans le secret de la méthode employée. A ces précautions extraordinaires il faut ajouter que le médium portait sur la poitrine un tambour de Marey, destiné à compter la fréquence de ses inspirations et expirations, tambour relié par un tube à un appareil enregistreur et que, prisonnier de deux personnes, de bandes phosphorescentes et de cet appareil, le lieu où il devait agir était séparé de lui par un paravent de fin treillis, lieu rendu en outre inviolable, ainsi que nous le savons, par quatre faisceaux d'infra-rouge de quinze centimètres de diamètre.

On peut affirmer que le docteur Osty a posé ainsi, pour

toutes les recherches métapsychiques futures, un point de départ solide, qu'il ne reste plus qu'à utiliser pour des observations ultérieures avec d'autres médiums. A cet égard la date de 1930 restera mémorable dans les annales scientifiques.

On trouvera la description minutieuse des détails techniques dans l'ouvrage[1] où le docteur Osty a relaté lui-même, minute par minute, le déroulement de ses expériences. Grâce à leur ingéniosité, les dispositifs permirent de constater, automatiquement et simultanément, les durées de présence de la substance invisible dans l'infra-rouge, les variations d'absorption, la fréquence respiratoire, le temps-seconde et tous repères utiles, cependant qu'une secrétaire, assise à un bureau dont l'éclairage rouge restait localisé, consignait par écrit tout ce qui se passait, recommandations, demandes faites par le médium, inscriptions de tel ou tel repère, inséré électriquement par l'expérimentateur sur le graphique. Grâce à ces précautions, la séance tout entière peut revivre à volonté dans son procès-verbal synthétique.

J'ai assisté, non en 1930, mais en 1933, à plusieurs séances de ce genre avec Rudi Schneider. Le médium, mécanicien de son métier, est un excellent garçon, l'air franc et ouvert, doux et gai, excessivement naturel. *Fair play* est un mot qui a l'air d'avoir été fait pour lui. Il ne cherche même pas à savoir si on le contrôle, se prête à tout ce qu'on veut. Il est vêtu d'un pyjama. Nous pénétrons à tâtons dans une salle complètement obscure. Rudi prend place à l'extrême droite, face aux assistants. Son vis-à-vis l'empoigne par les bras, le serre entre les genoux. Le silence est profond, général. Comme la plupart des médiums de provenance spirite, Rudi donne à la libération de son subconscient un nom et une personnalité : Olga. Mais, contrairement à beaucoup d'autres, pour qu'Olga se manifeste, le recueillement est d'obligation. Pas un bruit. On ne voit rien, ni personne. C'est à peine si on discerne par moment un bruit plus fort de respiration. Où sommes-nous?

Brusquement un soupir, un raclement de chaise, un autre soupir. Si nous étions près du médium, nous constaterions que tous ses muscles se sont prodigieusement raidis. C'est

1. E. et M. Osty, *Les pouvoirs inconnus de l'Esprit sur la Matière*, Alcan, éditeur.

la transe, c'est Olga : « Bonjour Olga. Comment allez-vous, Olga? Serez-vous gentille, Olga? » Car maintenant, la consigne du silence est levée, que dis-je, la parole est enjointe. Dès qu'Olga se manifeste, il faut parler continuellement, tous, le plus possible, sans d'ailleurs s'occuper d'elle. Politique, littérature, voyages, tout est bon. Faut-il l'avouer? Ce n'est pas drôle. On découvre, dans ce noir, que la moitié du charme de la conversation et les trois quarts de sa signification résident dans la physionomie de l'interlocuteur. La théorie du langage par gestes qu'un savant jésuite a poussée si loin, a dû lui venir, j'imagine, pendant une séance de ce genre. Très vite, les voix languissent, les sujets se vident. L'étrange brouhaha de la prise de contact s'apaise, on perçoit le roulement de quelque auto avenue Niel. Mais le docteur Osty veille. Rien n'échappe à sa vigilance. Impitoyable, il rappelle à l'ordre les récalcitrants, dont certains déjà s'endorment et penchent dangereusement sur leur chaise; il pousse l'altruisme jusqu'à indiquer des thèmes de conversations. Anglais et Français font fréquemment la comparaison de leurs impôts respectifs et couvrent de leurs gémissements les faibles plaintes des médiums. Où la métapsychique ne mène-t-elle pas, à condition d'y rester? Mais très vite les discours faiblissent de nouveau.

Plus distinct, fébrile, obsédant, hallucinant, nous parvient durant ces minutes de calme un bruit étrange, annonciateur de la présence d'Olga. Oui, c'est bien cela. On dirait, grimpant une côte avec courage, une petite locomotive de chemin de fer économique. C'est bien son halètement caractéristique. Rien ne le lasse. Il va, vient, s'accélère d'une façon presque pénible pour l'auditoire, tant que l'habitude n'y est pas. C'est Rudi qui respire.

A l'état normal la fréquence respiratoire est de 15 environ par minute. Avec Rudi en transe, nous atteignons, sans aucune espèce de doute possible, — l'enregistreur est là pour le dire — au chiffre invraisemblable de 300 et plus, parfois durant quelques secondes 400 et même 420, le minimum étant d'environ 120. Chaque séance dure de deux à trois heures et au delà, coupée par deux pauses de dix minutes. Ce halètement effréné n'est coupé que par de rares arrêts, quand Olga veut

dire quelque chose. En bonne Autrichienne, Olga ne parle qu'allemand. C'est une petite voix douce, très féminine, caressante même, qui sort de la bouche de ce grand garçon dont on devine la présence, là-bas au bout. Que veut Olga? Tantôt Olga demande que l'on parle, tantôt que l'on compte en chœur jusqu'à dix. C'est facile. La voix posée du docteur Osty donne le rythme, un rythme de martèlement. On se pique de courtoisie et bien rares sont ceux qui ne proclament pas : ein, zwei, drei.... Comme des délégués anglais assistent souvent à la séance, on fait échange de courtoisie et les idiomes se mêlent : un, deux, drei, four, five, six, sept, acht, nine, zehn! Banni du reste de la terre, l'internationalisme trouverait un asile dans le laboratoire de l'Institut Métapsychique. Cette énumération a pour objet de condenser « la force ». Jadis, les « désincarnés » exigeaient des hymnes. Mais tout se laïcise, le subconscient comme le reste.

Ainsi que je l'ai dit, la médiumnité de Rudi paraît être en instance de disparaître. Il réalise peu et, pour ce peu, on sent toutes les ressources de sa physiologie éperdument mobilisées. Quand l'énumération s'achève et que rien ne vient, il pousse un soupir rauque. Parfois Olga annonce : « La force est sur la table », et la plume de la secrétaire de courir. Mais on attend en vain l'explosion du magnésium. Les spots lumineux corroborent bien pourtant l'indication fournie par Rudi et glissent mystérieusement sur leur base horizontale. De sa voix grave, le docteur Osty, capitaine de cette étrange traversée sur le plus mystérieux des océans, penché sur ses appareils, proclame en effet que l'enregistrement automatique signale une légère absorption d'infra-rouge, mais il s'en faut que la plupart du temps le moindre objet bouge. La *force* est insuffisante.

Un dialogue s'engage alors avec Olga : « Liebchen, vous ne voulez pas remuer le mouchoir? — Oui, je vais le remuer, laissez condenser la force. — Courage, Olga! Chère Olga, petite Olga, soyez aimable, lancez le mouchoir par-dessus le paravent. — Oui, je vais le faire. Parlez. » La conversation reprend. La locomotive inlassable repart, accompagnée cette fois par un bizarre moulinet des mains de Rudi, comme s'il déroulait sur un invisible rouet je ne sais quel fil mystérieux venu des profondeurs de sa poitrine. On voit, on devine le

geste au rapide va-et-vient nacré des bandes phosphorescentes. Toujours ferme à la barre du vaisseau fantôme, le docteur Osty poursuit sa marche imperturbable à travers la nuit.

A travers la nuit? Ou peut-être vers la plus riche des lumières. Grâce à lui j'ai l'impression de me trouver, durant quelques secondes, à l'extrême limite de quelque chose de grave, de fécond, sur le tranchant même du progrès intellectuel, sur la ligne d'agrandissement d'une connaissance, au moment même où tout craque dans l'esprit pour élargir son panorama et dilater son contenu, je sens que je fais partie d'une naissance, qu'autour de moi se précipite et s'agrège une valeur nouvelle, dont les hommes futurs feront cas.

Le rivage que nous longeons paraît monotone, les incidents du parcours insignifiants (de fait, au cours de 77 séances, il ne fut constaté que 7 déplacements paranormaux). C'est une illusion. Petits au regard du pittoresque, les résultats acquis sont considérables dans l'absolu. Ce qui frappe le plus (après cette liaison obscure de la « force » — *Macht*, dit Olga — avec le psychisme de Rudi en transe) c'est cette prodigieuse hyperpnée. Comment l'expliquer? Le docteur Osty y voit un moyen, trouvé par l'organisme de Rudi, pour éliminer le gaz carbonique dégagé par le travail musculaire intense, dont témoigne le raidissement extraordinaire de tout le corps. La *force* émanerait, non de ce halètement, mais de l'effort muet de toute la musculature tendue.

Se représente-t-on l'énergie qu'il faut déployer pour assurer sans relâche le jeu d'un pareil cycle respiratoire? Trois heures de respiration à plus de cent fréquences par minute en moyenne, au lieu de 15, cela fait 18 000 au lieu de 2 700. Accroissement qui mérite d'autant plus de retenir l'attention que ni le pouls, ni la tension artérielle, ni l'équilibre chimique du sang n'accusent de perturbation notable, et qu'à aucun moment Rudi n'en paraît incommodé. Il sort de la transe dès que le silence est rétabli. Tout au plus a-t-il transpiré beaucoup, dommage que quelques verres d'orangeade réparent sans difficulté.

Là encore les méthodes d'investigations précises du docteur Osty ont permis une découverte capitale. La substance invisible entrée dans l'infra-rouge ne s'y comporte pas à la manière

d'un corps ordinaire, constant et homogène. Non. Elle y vit, elle y vibre d'une façon intense. Son pouvoir absorbant s'y développe suivant un rythme qui porte sur son volume ou sur sa densité, à une fréquence allant de 2 à 7 à la seconde. La cause de ces variations ne fut pas difficile à trouver. En comparant l'enregistrement graphique de ces oscillations et des mouvements respiratoires du médium, on constata, non sans surprise, que les oscillations de chaque absorption étaient en nombre double des cycles respiratoires, c'est-à-dire qu'à chaque poussée maxima d'absorption correspondait une inspiration ou une expiration du médium. Ces deux temps musculaires de l'acte respiratoire rythmaient les manifestations de la substance, sans qu'aucune explication de ce phénomène pût être fournie par la physiologie connue.

On peut inférer de cette découverte que la substance mystérieuse est d'origine neuro-musculaire, quelque chose comme du travail musculaire sublimé, à la faveur de l'incroyable vélocité des cycles respiratoires.

Un autre conditionnement de la substance fut découvert, par rapport cette fois à la lumière. On savait empiriquement que les médiums avaient horreur du grand jour. Pourquoi? Afin de mieux frauder, répondaient certains, qui n'avaient pas toujours tort. Depuis les expériences du docteur Osty, on peut parler avec plus de certitude.

Au début des séances, la table où se trouvait l'objet à déplacer était éclairée à la lumière rouge ordinaire. Il fut établi, par le témoignage irréfutable de l'infra-rouge, que, moins nuisible à la condensation de la substance que la lumière blanche, cette lumière rouge cependant ne lui était guère favorable. Même, à un certain degré d'éclairage au rouge, la substance invisible ne devient plus décelable à l'infra-rouge, comme si elle y perdait ses propriétés condensatrices. Le meilleur milieu est sans contredit l'obscurité. Si l'on veut néanmoins éclairer quelque chose, que ce soit seulement le lieu où l'on désire, en cas de télékinésie, constater quelque chose, le médium étant tenu dans l'obscurité. Il est établi en effet que l'énergie médiumnique, quand elle n'a pas été gênée dans son extériorisation initiale par de la lumière, arrive dans le lieu éclairé à un degré de condensation qui lui permet

de s'y maintenir, pourvu que l'intensité du rayonnement rouge ne dépasse pas la limite utile. Si l'on prend la précaution de filtrer la lumière rouge par un écran, qui en élimine les radiations voisines de l'orangé, on obtiendra l'éclairage rouge le moins nocif.

Pendant un certain temps l'espoir avait été formé de voir devenir fluorescente la substance invisible au contact de l'ultra-violet. Malheureusement il n'en fut rien. Tout ce qu'on put constater, c'est que, à intensité égale, l'ultra-violet gêne moins la condensation que le rouge ordinaire. On n'a pu se rendre compte si la substance se comportait vis-à-vis de lui comme un corps opaque. Le temps a également fait défaut pour vérifier, sous chacune des couleurs du spectre visible, le comportement de la substance. Par contre, il fut établi que l'énergie médiumnique n'est pas endommagée par une brusque irruption de lumière blanche (par exemple l'éclair d'une forte explosion de magnésium). Elle disparaît sans doute, mais pour se manifester aussitôt après.

L'infra-rouge étant indiqué comme le milieu révélateur de la substance, c'est lui qui monopolisa toute l'attention. Le docteur Osty trouva que la substance ne s'y manifestait que dans des faisceaux de faible intensité à l'unité de surface. Par exemple elle n'acquiert une certaine opacité que vers une longueur d'onde d'un micron. Cette opacité augmente dans le sens des plus grandes longueurs d'ondes, ce qui fut constaté jusqu'à environ deux microns et demi.

Combien de temps séjourne la substance dans l'infra-rouge? Les présences les plus fréquentes ont varié de cinq à quinze secondes, mais il en fut enregistré d'une seconde. La plus longue atteignit cent quarante-cinq secondes. Pour le taux d'absorption, il varia de 1 à 75 p. 100, le plus courant étant de 5 à 35 p. 100. Les modifications rythmiques incessantes de la substance, qui en font une sorte de dérivé à la fois psychique et musculaire, furent décelées à l'aide d'un galvanomètre à réaction rapide. Il convient d'insister un peu sur la commande mentale de la substance invisible par le médium. L'énergie, innomée encore, qu'il met en action ne sort jamais du champ de son psychisme, ainsi qu'en fait foi l'enregistrement graphique des manifestations, rapproché

du protocole écrit, lequel reproduit, entre autres, les indications données par Rudi-Olga. Sans atteindre toujours les buts qu'on lui indiquait, il ne cessa de contrôler, à l'aide de la conscience spéciale qui apparaissait dans sa transe, la formation et la conduite de la « force ». Il annonçait ainsi ses accroissements de quantité ou de densité, ses mouvements, ses actions. Parfois même il la faisait agir dans l'infra-rouge à la demande des expérimentateurs. Tous incidents enregistrés au fur et à mesure par les appareils.

Certains regretteront que, pour un tel essai, le hasard n'ait pas offert au docteur Osty un de ces grands médiums à matérialisations complètes et rapides, un Guzik par exemple, au lieu de ce Rudi balbutiant, faiblard, d'une incroyable lenteur de réalisation.

Jugement superficiel. Si les découvertes que je viens de résumer ont pu avoir lieu, c'est précisément à raison de cette faiblesse et de cette lenteur. Aussi bien, entre les manifestations de Rudi et celles des grands médiums, n'existe-t-il vraisemblablement qu'une différence de quantité. En admettant même que sa médiumnité continue à approcher de sa fin, il y aurait grand intérêt à en poursuivre les manifestations fuyantes. On pourrait peut-être ainsi prendre sur le fait « l'extériorisation de l'énergie à des états de plus en plus rapprochés du communément productible[1] ». La phase invisible doit être en effet suivie d'une phase brumeuse, perceptible à la lumière rouge, à laquelle correspondent les déplacements d'objets, en attendant les matérialisations majeures, apanage des médiums classiques. Ces derniers sont rares. Mais la pratique des tables dites tournantes semblerait indiquer que de nombreux sujets sont capables d'extérioriser une énergie à effets mineurs.

Dans l'état actuel de l'industrie chimique, même avec des plaques à infra-rouge spéciales, il semble impossible (malgré leur sensibilité s'étendant jusqu'aux ondes d'une longueur dépassant légèrement un micron) de prendre des vues instantanées de la substance. Par contre il est possible de photographier, voire de cinématographier, en observant

1. Extrait d'une conférence que le docteur Osty a faite à Londres à la S. F. P. R.

certaines précautions, les déplacements paranormaux d'objets,

Par ailleurs, bien des expériences restent à faire. Par exemple : mesurer le potentiel électrique du corps, spécialement celui du cœur — chose possible — au moment où l'infra-rouge révèle une extériorisation de l'énergie. Rechercher, grâce à un système d'écrans, d'où sort la substance invisible, si des liens quelconques la relient à l'organisme physique du médium. Chercher un autre milieu révélateur que l'infra-rouge, en étudiant le comportement de la substance sur le parcours d'ondes ultra-sonores.

Tout cela représente une longue série d'effort tenaces — et dispendieux. L'équipement scientifique de l'Institut Métapsychique (que l'on vient de copier à Londres) a coûté des sommes considérables. Si compliqué qu'il soit, ce n'est pourtant qu'un début. Mais la plupart des expériences dont je viens de faire l'énumération exigeraient des aménagements, auxquels les ressources de l'Institut ne permettent pas de faire face. Tant que M. Jean Meyer a vécu, il a subventionné généreusement sa fondation. Il vient malheureusement de disparaître, à un moment où la crise affecte gravement les fortunes particulières et où l'attention publique se tourne vers tout autre chose que la métapsychique.

Rarement science pourtant s'est montrée, dès ses débuts, aussi prodigue de promesses. Dès maintenant il est établi de façon irréfutable que l'esprit dispose dans certains cas d'un pouvoir direct, intime, spécial sur la matière, — pouvoir organisateur et conducteur, plus prompt et autrement efficace que ce que le jeu normal des réflexes nerveux nous permet d'observer. Derrière la vie que nous révèlent nos sens et notre conscience claire, bien au delà même du subconscient, « il existe un autre plan de l'être ordinairement imperceptible, qui participe d'un plan de la vie tout différent de celui où nous sommes appelés à exercer notre intelligence ».

Quand on se rappelle ce qu'ont pu réaliser certaines sciences, une fois leurs principes de développement bien établis, on devine ce que pourra fournir la métapsychique, si les moyens matériels ne lui manquent pas. A vrai dire ils lui font terriblement défaut. Sans l'appui financier, jadis, de M. Jean Meyer, sans quelques subventions occasionnelles, sans le désintéresse-

ment du docteur Osty, la plupart des expériences faites à l'Institut n'auraient pu avoir lieu.

Il n'y a pas non plus que les appareils, il y a les médiums. On doit les faire venir, souvent de très loin, les observer longtemps, patiemment. Il y a le personnel, qu'il faut rémunérer. Tout cela coûte cher. Il n'existe pas encore de bibliothèque métapsychique. Il faudrait en constituer une. Lorsque les journaux (le cas est fréquent) signalent quelque part des phénomènes à tournure paranormale, il faudrait pouvoir envoyer sur place, immédiatement, un collaborateur capable de se rendre compte si la chose mérite une enquête approfondie. Cette enquête, il faudrait pouvoir l'entreprendre.

Que d'inédit pourtant ne sommes-nous pas en droit d'attendre de la métapsychique! Philosophie, histoire des religions, physique, physiologie, elle pourrait se frayer un chemin original à travers ces disciplines, et jeter sur toutes des lumières nouvelles. Les trouvailles de ces dix dernières années sont un garant des trouvailles à venir, au cours de ce XXe siècle dont on a dit qu'il serait le siècle de la métapsychique.

RENÉ JOHANNET

DIVERTISSEMENTS D'ANTAN AU FAUBOURG SAINT-GERMAIN

Le Faubourg Saint-Germain, sous la Restauration, a constitué un monde à part dans l'univers parisien qui avait ses mœurs, ses coutumes, ses passions et ses intrigues. Monde essentiellement fermé puisque c'était celui de la grande aristocratie, monde brillant et en vue qui était, on peut le dire, guetté par tous les habitants de la grande ville.

Ses moindres manifestations étaient l'objet de la curiosité de tous, ses divertissements étaient suivis avec une attention constante.

Jusque vers 1825, on peut affirmer que cette société donne le ton à tout ce qui se pique d'être élégant. A partir de cette date, sa souveraineté sur les choses de la mode commence à décliner, elle suit le mouvement, mais ne le commande plus.

Une classe est née à Paris, qui a grandi peu à peu, s'est imposée, celle de la Chaussée d'Antin, composée de gens de finances, d'industriels enrichis, d'étrangers fortunés lesquels lançant les modes à leur tour, influencent les mœurs et cherchent à tenir le haut du pavé. Le Faubourg emboîte le pas, de loin, en rechignant, avec toujours quelques saisons de retard. En tout cas, qu'il régente ou soit régenté, il a établi une fois pour toutes le cercle de ses divertissements et il n'essaie jamais de le franchir.

C'est ainsi que, pour le jour, il ne connaît pas d'autre promenade que Longchamp, au Bois de Boulogne, adopté

tout de suite, dès la rentrée des émigrés, comme le lieu de rendez-vous élégant des voitures et des cavaliers, et, encore, il ne s'y montre que trois fois par semaine.

Le mercredi est le jour d'élection, le vendredi, il est de bon ton d'habiller la livrée en noir et de sortir les voitures couleur sombre, le lundi est appelé *Petit Longchamp*.

Hormis ces trois jours, personne dans la société ne se risquerait au Bois qui apparaît alors comme la promenade la plus lointaine et la plus poussiéreuse de la capitale.

Clos de murs, coupé, à angles droits, d'allées monotones, composé de clairières arides et de taillis rabougris, avec, comme seul point de ralliement, la mare boueuse d'Auteuil, le Bois de cette époque n'est vraiment pas beau et il faut tout le prestige de la mode pour que l'aristocratie consente à y faire un pèlerinage tri-hebdomadaire.

On s'y rend par l'éternelle rue du Bac, les quais, la place Louis XV (la Concorde), les Champs-Élysées et la grande route postale. Les voitures se suivent, luxueuses et rutilantes, composées en majorité de daumonts et de calèches conduites à quatre par des postillons. Des wursts, des berlines à fond cerise, des cabriolets, des boguets, des demi-fortunes à fond citron, des landaus dans lesquels ont pris place les familles de la rue de Varenne ou de la rue Saint-Dominique, attirent l'œil des passants. On se montre le coupé découvert, jaune à filets noirs, de M. Decazes, un peu plus loin on verra arriver la *dormeuse* de mademoiselle Mars, puis la daumont éclatante de James de Rothschild qui débouche de la rue Royale. Enfin, passe en wiski la marquise de Boulay, « ayant toujours à ses côtés un abbé jeune et élégant, à l'œil doucereux, à la chevelure bouclée, aux joues vermeilles[1] ».

La place Louis XV est alors débarrassée des immondices qui l'ont encombrée pendant tout l'Empire et on commence à la niveler. Mais elle compte encore bien des cloaques et les passants ne s'y risquent pas le soir. On y plante aussi des petits quinconces de tilleuls dans l'espoir de dissimuler le plus possible l'endroit exécré où la guillotine s'est dressée pendant la Révolution.

1. *Biographie des Dames de la Cour*, p. 40, Paris, 1826.

Les Champs-Élysées ne sont qu'un grand désert bordé d'ateliers, de cabarets et de masures. On commence à construire sur les anciens terrains des parcs de MM. Beaujon et de Marbeuf, mais les immeubles nouveaux ne trouvent à se louer que très difficilement et il est quasi impossible de les vendre. Ce quartier est si lointain! Quelques personnes ont une maison de campagne dans ces parages, mais elles ne s'y plaisent guère à cause des dangers que font courir le soir, aux passants, les Champs-Élysées remplis d'escarpes. En réalité, à partir du coucher du soleil, personne ne dépasse la place Louis XV.

En plein midi, c'est autre chose évidemment, et, les jours de Longchamp, les badauds commencent à s'amasser le long de l'avenue sur cinq ou six rangs. Foule essentiellement bourgeoise qui vient contempler les beaux équipages du Faubourg et détailler les cavaliers et les amazones, car Longchamp est trop loin pour les piétons endimanchés : c'est aux Champs-Élysées que se fait le véritable défilé.

« Théâtre et acteur à la fois, dit un contemporain[1], ce beau monde a fait une brillante toilette pour voir et être vu. Des chaises louées ce jour-là, à un très haut prix, sont les estrades sur lesquelles une mère prévoyante met en étalage les attraits multiples de sa fille, impatiente de se marier. Les lorgnons la passent en revue, et l'on entend dans la bouche de plus d'un fat ce mot impudent : *Elle n'est pas mal!* »

Les mêmes jeunes personnes détaillent les beaux jeunes gens qui caracolent sur des chevaux de prix en pantalon clair et gilet de nankin, suivis d'un groom monté, à cent pas. Mais ce sont surtout les tilburys élégants et légers qui font pousser des cris d'admiration à ce public enthousiaste. Une nouvelle voiture qui fait fureur, ce tilbury. « La manière de le conduire est fort importante, nous dit l'auteur d'un petit manuel[2]. Vous pouvez fort bien mener un cheval et n'avoir pas le talent ni la grâce ni la tournure exigée pour diriger ce char léger. » Il faut, paraît-il, un costume particulier dont la coupe est confiée à Staub : un pantalon bleu plissé par devant avec des sous-pieds, un gilet en *perkale* et un habit bleu à col de

1. *Le petit diable boiteux*, Paris, 1823.
2. *L'art de se présenter dans le monde*, Paris, 1828.

velours boutonné jusqu'en haut. « On trouve de bon genre que le gilet dépasse l'habit de deux doigts. » On est accompagné d'un groom très petit et très serré dans sa livrée. Il est en bottes à revers, en culotte de peau rouge et en gilet de deux couleurs.

On pense quelle allure fracassante a ce fils de famille haut perché sur son tilbury, menant à grandes guides sa voiture légère dans un nuage de poussière et dans un éclair d'élégance.

Les amazones qui l'entourent font aussi leur petit effet avec leurs habits bleu de roi ou pain brûlé, leur coiffure très en arrière et de gros tire-bouchons sur les tempes. Quelques Anglaises se distinguent par le voile vert qui flotte autour d'elles. Quelques cavaliers, après 1830, portent l'habit *Jeune France*. Les membres du Jockey Club ont un costume particulier : le pantalon de velours ou de peau blanche, le frac vert-russe à boutons jaunes et le chapeau à forme évasée.

Chez quelques personnes qui se piquent d'élégance comme la marquise de Béthisy ou la duchesse Decrès, les valets de pied, les cochers et les jockeys ont la perruque anglaise. Chez d'autres trop excentriques, les brides des chevaux de selle sont remplacées par des cordons verts, bleus, gris ou rouges et les traits des voitures sont en fer poli, brillant comme de l'acier.

A Longchamp, les équipages prennent la file sur deux côtés parallèles à la chaussée. Ceux des princes, des pairs, des ambassadeurs et des ministres ont, seuls, le droit de monter sur la piste réservée aux cavaliers.

« Là on est vraiment entre soi, dit le *Bon Ton de 1836*. Là, point de soldats, pas de tonneau arroseur versant son eau sur le sable. Mais de longues files de voitures, de brillantes cavalcades foulant l'herbe naissante... Tandis que les voitures vont au pas, les dames dans un costume un peu sévère, mais d'un goût qui n'est pas exempt de recherches, suivent ces belles allées où le feuillage commence à former un dôme ravissant de fraîcheur... Beaucoup de chapeaux bleu de ciel, plusieurs chapeaux de paille d'Italie garnis d'un voile de *blonde* noire. » Les robes de Perse ou en écossais. Partout, plumes, fleurs, marabout, dentelles. « Au milieu

de tous ces chapeaux si grands, si élevés, de ces capotes si spacieuses, on aperçoit deux *bibis* formant contraste. Ces deux *bibis* portés par deux très jolies femmes étaient en moire noire. Ce retour vers une mode passée pourra avoir d'autant plus de retentissement que les dames appartenaient à la plus haute *fashion*. C'est du haut d'un superbe équipage à quatre chevaux qu'elles fixaient tous les regards. »

Ce jour-là le soleil était clément, l'horizon pur, le ciel radieux. D'une voiture à l'autre on se fait de petits signes d'amitié; cavaliers et amazones caracolent en devisant. Soudain, au détour d'un sentier, on aperçoit une cavalcade extraordinaire : une noce montée tout entière sur des ânes qui est venue s'ébattre en cet élégant Longchamp. Beau-père, témoins, mariés, garçons d'honneur, trottinent avec allégresse. « Le garçon d'honneur, farceur obligé, malin de première force, s'est vêtu d'un habit à la mode de 1808 avec collet montant par-dessus la tête. » On rit autour d'eux, on les interpelle, on s'esclaffe, les ânes braient et ruent, la mariée manque d'être désarçonnée avec sa couronne de fleurs d'oranger et ses deux manches bouffantes comme des ballons, un vieux monsieur est projeté à terre. C'est un petit hors-d'œuvre dans cette journée d'élégances, un intermède joyeux auquel participent le plus naturellement du monde tous les beaux cavaliers et toutes les belles amazones, la morgue n'étant jamais de mise parmi eux.

***

Tel est Longchamp. La vogue qui l'entoure ne cessera point et jusqu'à la fin de la Restauration, il connaîtra le même empressement du public aristocratique. C'est une des rares distractions, avec les visites chez les amis, les courses chez les couturières et les modistes que le Faubourg Saint-Germain puisse s'offrir pendant le jour. En tout cas, c'est la seule promenade adoptée. Si les hommes, et particulièrement les jeunes gens ont licence de se faire voir sur la terrasse des Tuileries, les femmes de la société, jusqu'en 1830, seraient bien fâchées de suivre leur exemple : on laisse ce divertissement aux demoiselles et aux bourgeoises.

Cependant l'on daigne encore se montrer, à intervalles

plus ou moins longs, en quelques lieux d'élection : le jour, à certaines séances académiques, au Salon de peinture, le soir dans les multiples bals qui sont le grand attrait de la vie nocturne.

Les séances de l'Académie n'intéressent, il faut bien le dire, que si, par quelque côté, elles touchent à l'aristocratie. Les lettres ne sont pas fort en honneur dans le milieu que régentent les douairières[1]. Lorsque le règne de ces dernières disparaîtra sous Louis-Philippe, les maîtresses de maison pourront s'émanciper. Jusque-là on fait la moue quand il est question d'un écrivain. Pour une princesse de La Trémoille, pour une marquise de Jumilhac, même pour une madame de Duras, un romancier n'est pas grand'chose et un poète est moins que rien. On a l'habitude de voir circuler autour de soi quelques académiciens poussiéreux comme M. Roger, M. Droz ou M. Campenon, on voit M. Charles Brifaut qui dit de si jolis vers, M. le vicomte de Chateaubriand qui professe de si bonnes idées, M. le vicomte d'Arlaincourt qui compose des histoires si étranges : ce sont des meubles familiers, mais rien de plus, et personne n'éprouve le besoin de leur adjoindre d'autres confrères. On croit en être quitte envers l'Académie en maintenant la tradition protocolaire de l'ancien régime suivant laquelle un académicien, comme un duc et un ministre, a droit à l'ouverture de la porte à deux battants lorsqu'il est introduit dans un salon.

Cependant le 8 février 1826, malgré son indifférence pour le monde de la Coupole, le Faubourg Saint-Germain tout entier se presse à une séance académique : c'est qu'il s'agit de la réception du duc de Montmorency, *Mathieu* comme on l'appelle. L'amitié de madame Récamier lui a valu ce fauteuil dans lequel il va s'asseoir.

Si l'on est aussi surexcité, c'est qu'on chuchote qu'un rapprochement vient d'avoir lieu entre le duc et son épouse. Elle qui méprisait son mari et lui prodiguait des avanies de

1. Opinion d'Apponyi sur Alfred de Vigny après une lecture de *la Frégate* faite par le poète le 20 avril 1829 chez la vicomtesse d'Agoult. Il trouve que la poésie « fut gentille, écrite avec sentiment et gaîté, il y a de bons vers... L'auteur est un peu maniéré. En lisant, il prenait différentes attitudes. Il n'est pas très beau, cependant ses yeux ont je ne sais quoi d'inspiré qui feraient quelque effet si les grimaces qu'il fait avec la bouche ne le gâtaient pas ».

tout genre, avanies qu'il supportait avec une résignation très chrétienne, s'est mise tout à coup à l'aimer d'une fureur passionnée. Quelle affaire! On se gausse des velléités amoureuses de cette femme de quarante-cinq ans, laide et mal tournée, et des résistances de cet homme confit en dévotion. Et l'on se précipite à cette séance pour contempler la figure des deux *amants*.

C'est encore lui qui emporte les suffrages avec sa belle tête de Christ et son visage d'une si noble gravité. Mais que son discours est donc médiocre et d'un style obscur! Cette alliance des lettres et de la philanthropie qui en fait le thème n'a pas le don de passionner l'assistance et l'on sort de la séance assez déçu. « C'était mourant d'ennui », écrit la baronne du Montet à la princesse Esterhazy.

Quelques jours plus tard, le nouvel académicien disparaîtra brusquement, terrassé par une apoplexie à Saint-Thomas d'Aquin, au pied de la croix devant laquelle il était prosterné : ce sera madame de La Rochefoucauld qui le relèvera et recevra son dernier soupir.

En 1830, l'on se dérange encore pour assister à la réception de Philippe de Ségur dont le beau livre sur la retraite de Russie a forcé les portes de l'Académie, mais cette fois, ce sera pour voir la tête que font les Bonapartistes, furieux des quelques ombres que l'écrivain a dû projeter sur le portrait de l'Empereur. Les « dames à plumes », nom que l'on donne sur la rive gauche aux femmes de la noblesse impériale à cause de la toque à plumes imposée par Napoléon, ont organisé une petite cabale laquelle ne réussit qu'à demi, mais qui suffit à provoquer une grande émotion dans les environs de la rue de Varenne.

Le 1er avril de cette même année, c'est la réception de Lamartine, à l'Académie, et la fête est éblouissante. L'auteur des *Méditations* a été adopté tout de suite par le beau monde dès la première lecture de ses vers chez madame de Sainte-Aulaire. Enthousiasmé, M. Brifaut n'a pas hésité à le comparer à Jean-Baptiste Rousseau et Victor de Broglie a noté, le soir même, dans ses *Souvenirs*, l'impression ineffaçable qu'a causée cette séance sur l'aristocratique assistance.

Aussi tous et toutes veulent être là pour ce jour glorieux.

Il ne reste plus une place et l'on se bouscule dans les couloirs pour gagner l'intérieur. On entend au dehors, derrière les deux portes placées de chaque côté du bureau, des discussions, des cris aigus de femmes... Laissant leurs châles aux mains des gardes qui tentent de les retenir, on les voit s'élancer, et, ne trouvant aucun siège, venir se placer debout autour du bureau, ou bien s'asseoir sur les bancs des académiciens qui se tiennent galamment debout derrière elles pendant toute la séance[1].

La salle est bondée de gens connus. Tous les hôtels de la rive gauche ont envoyé une délégation. On reconnaît des pairs de France, des députés, des princes, des gentilshommes de la Chambre, presque tous les membres de l'Institut. Barante, Lainé, le duc de Raguse, Dupin, Étienne, le vicomte de Chateaubriand portent l'habit vert. On commente l'absence de Mgr de Quélen, archevêque de Paris, et du premier aumônier, Mgr Frayssinous.

Le poète entre au milieu des applaudissements nourris de l'assistance où les gens du Faubourg se remarquent par la vigueur de leurs acclamations. Il va se placer entre M. de Barante et M. Royer-Collard, non loin de Casimir Delavigne.

Au bureau s'installe le baron Cuvier entre le secrétaire perpétuel Andrieux et le chancelier comte de Ségur.

Dans un silence religieux, on écoute le discours de Lamartine, on applaudit aux bons endroits, on hoche la tête à l'allusion aux provinces de l'ouest, on sourit quand il parle de la Charte et l'on se précipite dans ses bras, à la fin de la séance, pour le complimenter.

Cependant la critique ne perd pas ses droits, et, le soir même, Apponyi note dans son *Journal* : « On a trouvé l'attitude qu'il a prise dans son discours trop affectée, trop théâtrale. » Et il ajoute : « Entre ceux qui l'attaquent le plus se trouvent les membres de la famille du comte Daru, son prédécesseur à l'Académie : ils prétendent que Lamartine n'a pas fait valoir assez les mérites de M. Daru. » Qui connaît une famille satisfaite des éloges qu'on adresse à l'un de ses membres?...

1. A. Chesnier du Chesne : « La réception de Lamartine à l'Académie ». Le *Temps* du 23 juillet 1931.

Deux fois au cours du gouvernement de Juillet, le Faubourg Saint-Germain au grand complet se dérangera pour assister à des séances académiques : à celle de M. Molé et à celle de Victor Hugo qui, toutes deux, ont lieu en 1841. Séances mémorables par la qualité des assistants et celle des discours, mais l'unité de pensée n'existe plus dans l'auditoire : Louis-Philippe est sur le trône, les ultras s'écartent et boudent. On acclamera M. le comte Molé, mais M. Dupin qui lui répond aura aussi des thuriféraires dans la salle. Victor Hugo sera applaudi par les plus beaux noms de France, mais bien des poètes chevelus et des *bousingots* seront là, qui feront l'assistance très mêlée.

Cependant si les temps sont changés, l'on fait tout de même un effort pour affirmer sa présence à ces deux cérémonies. Madame de Girardin, dans ses charmantes *Lettres parisiennes*, nous donne tout le détail de ces solennités.

Elle nous dit que le parterre, à la réception de M. Molé, était presque entièrement composé des Montmorency, des Vintimille, des Crillon, des Caumont, des Guiches, des Gramont, des Talleyrand, des Noailles, enfin de ce qu'il y avait de mieux. M. Molé prit place entre M. Royer-Collard et M. de Chateaubriand, et l'apparition de ce dernier qui ne s'était pas montré depuis longtemps en public provoqua, paraît-il, une vive émotion parmi les gens du Faubourg. « Dès qu'il est entré, dit madame de Girardin, tout le monde s'est levé. Les femmes étaient dans une agitation incroyable, elles voulaient voir à tout prix l'illustre auteur d'*Atala*. Elles s'avançaient, elles se penchaient, de son côté, sans égard pour les voisines qui, elles-mêmes, étaient sans pitié pour les voisins. Dans cet empressement passionné, plus d'un chapeau neuf a souffert : une charmante capote bleue, entre autres, a dû sa fin précoce à cette flatteuse curiosité[1]. »

M. Molé remplaçait Mgr de Quélen et on l'attendait à cet éloge. Or M. Molé fut parfait, paraît-il, abordant avec courage la réhabilitation de cette mémoire, parlant sans réticences, sans ménagements. Des applaudissements nourris saluèrent ce qu'on considérait comme un acte de courage.

A son tour M. Dupin prit la parole. M. de Salvandy écrivait

1. *Lettres parisiennes*, tome III, p. 110, Paris, 1857.

le soir même à la duchesse de Dino : « Il y a eu approbation effervescente de quelques passages de la réponse de Dupin, passages dirigés contre la Restauration. Cette réponse de Dupin est l'homme même : c'est vous en dire assez. » Et madame de Dino de s'exclamer en recevant cette lettre : « Il paraît que Dupin a été vraiment ineffable, qu'il a été M. Dupin enfin[1] ! »

La réception de Victor Hugo fut plus étonnante encore. Jamais de mémoire d'académicien on n'avait vu pareille affluence. Depuis plus de quinze jours, le poète était assailli dans tous les endroits où il paraissait, par une multitude de solliciteurs et de jolies solliciteuses qui le suppliaient de leur accorder une entrée. Le Faubourg lui-même mendiait. Ce qui valut à tous ces quémandeurs une spirituelle leçon que leur donna Nestor Roqueplan, un jour qu'il se trouvait auprès de Victor Hugo particulièrement assiégé.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai peu l'honneur d'être connu de vous, mais j'espère que vous me permettrez de vous faire un cadeau, une chose qui vous fera vraiment plaisir.

— Et laquelle, monsieur?

— Je veux vous offrir un billet pour votre jour de réception à l'Académie. On m'en a promis un et c'est à vous que je l'enverrai, car je vois bien que vous n'en aurez jamais assez!

Dès dix heures la salle était pleine et les huissiers déjà contraints de recourir aux tabourets. La séance ne commençant qu'à deux heures, ce fut un écrasement. Madame de Girardin nous montre cette foule de femmes de l'aristocratie debout, suppliant leur académicien de leur trouver un petit coin assis : « M. Dupaty, je n'ai pas de place. — M. de Jouy, je suis là. — M. de Salvandy, ayez pitié de nous! » Mais ils restaient tous insensibles et découragés devant un tel afflux. Combien de grandes dames ne purent même pas pénétrer dans l'enceinte sacrée!

La présence du duc et de la duchesse d'Orléans, de la duchesse de Nemours et de la princesse Clémentine enchanta les familiers du nouveau régime, mais fit faire la grimace au Faubourg. La louange aux armées de l'Empire et à celles de la Convention que glissa le poète dans son discours ne lui

1. *Chronique* de la Duchesse de Dino, t. III, p. 3, Paris, 1909.

rallièrent pas précisément les suffrages des *ultras* et des gens bien pensants.

Pendant qu'une moitié de la salle acclamait l'auteur des *Orientales*, l'autre moitié se déclarait déçue, pour ne pas dire furieuse.

***

Le Faubourg Saint-Germain qui a des clartés de tout, comme les personnes bien nées, se rend volontiers, une fois par an, au Salon de peinture. Il y arrive dans un grand équipage, les femmes et les hommes en toilettes rutilantes, il jette un regard distrait sur les portraits des gens de la société et se retire après avoir critiqué vivement les uns et les autres.

« Les matinées du Salon de peinture sont toujours des plus courues, note le *Journal des Dames et des Demoiselles*. Hier l'affluence était tout à fait élégante. Les hommes arborent la redingote courte à collet de velours, le pantalon étroit, généralement gris et la *cravate* à gros grain noir. Les femmes ont le mantelet de dentelles, les écharpes de Naples et de Turquie et la capote à tulle illusion ».

A ce Salon de 1817 on fait cercle autour du *monument du grand Condé*, commandé par le Gouvernement à David d'Angers. « Tout le monde s'exclame d'admiration à la vue du grand Condé jetant son bâton de Maréchal dans les lignes de Fribourg. Quel geste impétueux! Quel coup d'œil d'aigle! Quelle vie serpente dans ce morceau! A chaque instant on croit voir le bras du guerrier se détendre pour lancer son bâton dans les lignes ennemies. Ce n'était qu'un concert d'admiration parmi les visiteurs du Salon. »

Non loin de là, le *Discobole*, par Bosio et l'*Ajax* par Dupaty recueillaient encore tous les suffrages. Mais c'était surtout devant la peinture que le Faubourg Saint-Germain stationnait cette année-là. Plusieurs toiles l'intéressaient particulièrement. D'abord *Louis XVIII quittant les Tuileries*, par Gros, puis *la mort de Saint Louis*, par Ary Scheffer, les portraits de *Monsieur* et du *duc d'Orléans*, par Gérard, *Henri de la Rochejacquelin*, par Guérin, le *Louis XVIII et la duchesse d'Angoulême*, de Gros, enfin le portrait de *Marie-Antoinette*, par madame Vigée-Lebrun.

Deux toiles connurent aussi la grande faveur. L'une était un portrait de M. de Nanteuil par Louis-Claude Pagnest qui obtint un succès si prodigieux que le gouvernement en décida l'acquisition, encore qu'il s'agît d'un portrait commandé par un particulier. L'autre était la fameuse *Entrée de Henri IV à Paris*, de Gérard, pour laquelle Louis XVIII se dérangea et qu'il vint admirer en personne. Il chargea la direction des Beaux-Arts d'exprimer à l'artiste toute sa satisfaction et de lui annoncer en même temps qu'il était nommé *premier peintre du Roi*.

Ce titre s'ajoutant à l'engouement du public pour Gérard consacra définitivement celui-ci comme peintre favori du Faubourg. Le fait est que, désormais, il peindra toutes les figures de l'aristocratie française. Il peindra la duchesse d'Orléans, madame Adélaïde, la duchesse de Berry, il représentera les beautés à la mode : madame du Cayla, madame Récamier, la duchesse de Dino, la baronne Alexandre de Talleyrand. Il fixera les traits de madame de Staël et de sa fille, la duchesse de Broglie, de la délicieuse Bagration, de la belle Pozzo di Borgo qu'il représentera debout en train de feuilleter un album. Seules les douairières jugeront beaucoup trop moderne un tel artiste, se moqueront de sa peinture, le dénigreront et refuseront obstinément d'être peintes par lui.

Histoire éternelle de l'art dans tous les temps...

***

Dès sa rentrée d'exil, le Faubourg Saint-Germain a renoué les traditions de l'ancien régime et a repris sa place à l'Opéra, d'abord dans la belle salle de la rue de Richelieu, puis, en 1821, dans celle de la rue Le Peletier, lorsque l'Académie royale de musique y transporta ses pénates.

Ici et là, on ne peut pas dire qu'il se montre très empressé aux spectacles lyriques. L'Opéra lui semble surtout un divertissement mondain consacré par l'usage et c'est à ce titre qu'il continue d'occuper à l'année un certain nombre de loges. Au reste, la présence aux Beaux-Arts du vicomte Sosthène de La Rochefoucauld est une garantie que l'on sera bien

reçu dans la maison et que l'on y trouvera des spectacles susceptibles de plaire.

Les jours de représentation sont fixés aux lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine, le lundi étant celui du bel air. On y va, du reste, plutôt pour voir danser que pour entendre chanter, tout au moins jusqu'au règne du Dr Véron. Déjà, sous l'Empire, madame de Rémusat disait en parlant de la faiblesse du chant. « On n'y va plus *entendre* que les jambes de madame Goudet. » Plus tard, ce furent les jambes de mademoiselle Bigottini, de mademoiselle Mafleuroy, de Fanny Bias et de mademoiselle Taglioni.

C'est dire que les fervents de l'Opéra se rencontraient principalement au Faubourg Saint-Germain, parmi les hommes.

Le premier, le duc de Berry, avait donné l'exemple en distinguant, parmi les danseuses, mademoiselle Virginie Letellier, celle dont la duchesse d'Abrantès disait qu' « elle était jolie comme un ange et bête comme une oie ».

Quelqu'un demandait un jour, à la mère de cette jeune personne, s'il était vrai qu'elle songeât à quitter la scène.

— Monseigneur a trop de religion, — répondit cette ancêtre de madame Cardinal, pour laisser ma fille au théâtre.

En attendant, le duc de Berry était un familier des coulisses et du foyer de la danse. Il s'y rencontrait avec une société restreinte, mais très brillante, des Anglais comme sir Francis Egerton qui consacrait ses loisirs à traduire Euripide, comme Ball Hughes, célèbre par sa prodigieuse fortune, comme le capitaine Gronow, « petit homme pommadé, musqué et froid », comme lord Stuart de Rothesay, ambassadeur de Grande-Bretagne, coureur de filles endiablé, ou bien des compatriotes, vieux beaux d'autrefois en habit bleu à la française, culottes à boucles et « chapeau bras », échappés tout vivants de l'ancien régime.

Le doyen des habitués, le commandeur de Ferettes, ambassadeur de l'ordre de Malte, insecte grêle, monté sur de petites pattes, tournure ridicule, mais connaissant à fond toutes les intrigues de ces dames, renseignait aimablement tous ceux qui s'intéressaient à la sentimentalité du corps de ballet. Le duc Edouard de Fitz-James, petit-fils du maréchal de Berwick, ne manquait pas non plus une représentation, ainsi

que son ami Puységur, habillé à la façon des incroyables, cheveux et sourcils teints en noir. Le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld allait d'un groupe à l'autre, flanqué de son inséparable, le duc de Gramont, jadis capitaine des gardes sous Louis XVI, vieillard aimable et inoffensif.

Tous ces soupirants empressés venaient à l'Opéra comme à un autre chez-eux. Lorsque le ballet commençait, ils rentraient dans la salle et regagnaient leurs loges respectives[1]. Plusieurs se rendaient dans la baignoire d'avant-scène de droite, la fameuse *loge infernale*, où, dit un contemporain, « il ne suffit pas, pour être admis, d'avoir de la fortune et de payer sa part, où il faut avoir de l'esprit, de la race, de l'élégance, être enfin ce qu'on appelle un gentilhomme d'Opéra ». Les habitués de cette loge sont, entre autres, le marquis de Podensac, le comte Germain, M. de Custine, le marquis de la Valette, le baron Vidal, qui essaie de rétablir la mode des talons rouges, le général Claparède, Honoré de Balzac, le baron de Knyff qui a toujours sur lui une boîte à bijoux où il donne à puiser, comme s'il s'agissait de bonbons, et enfin le vicomte Walsh, le directeur de la *Mode* très légitimiste, celui qu'on appelle « le dernier vicomte », le seul littérateur parisien qui porte des bas de soie à jour!

Ces habitués de la loge infernale, d'après Albéric Second, se sont fait fabriquer par l'ingénieur Chevalier, des lorgnettes « qui grossissent 32 fois les objets... Grâce à ces binocles monstres qu'on pourrait tout aussi bien appeler des monstres de binocles, pour eux, le maillot est une chimère. Il n'y a pas de jambes si bien cuirassées qu'ils ne déchiffrent à jupons ouverts[2] ».

Le Faubourg se reflète dans cette petite phalange de gens à la mode qui le représente dans ce très aristocratique endroit, mais lui-même se dérange assez rarement pour entendre de la musique.

Il s'est pressé à l'Opéra, cependant, à une heure notoire de son destin, en 1814, à l'entrée des Alliés, lorsque devant l'empereur Alexandre et le roi de Prusse Guillaume, on doit y jouer le *Triomphe de Trajan*. Mais Trajan n'est plus Bona-

1. Voir page 487 la gravure d'Eugène Lainé : *Intérieur d'une loge de l'Opéra.*
2. *Les Petits Mystères de l'Opéra.* Paris, s. d., p. 84.

parte, grâce au ciel, c'est Alexandre, et tout ce qui est rentré de l'émigration est là pour applaudir les vainqueurs. Il est vrai que la modestie d'Alexandre a peur des louanges, et, au *Triomphe de Trajan*, l'on substitue, au dernier moment, *la Vestale*. N'importe, on s'écrase dans les loges pour jeter à l'orchestre et au parterre des milliers de cocardes blanches et pour acclamer Lays qui, sur l'air de *Vive Henri IV* chante à plein gosier :

Vive Alexandre!
Vive ce roi des rois!
Sans rien prétendre,
Sans nous dicter des lois,
Ce prince auguste
A le triple renom
De héros, de juste,
De nous rendre un Bourbon!

« On se serrait les mains, écrit Martainville dans le *Journal de Paris*, on s'embrassait dans les foyers, dans les escaliers. On n'entendait que des voix fatiguées, épuisées. L'organe même des dames avait perdu sa merveilleuse douceur; elles en étaient dédommagées par la pétillante expression de leurs yeux et de tous leurs traits. Quand on a été si longtemps contraint de se taire ou de ne parler que bien bas, il est facile de s'enrouer la première fois qu'on crie. »

Soirée vibrante, soirée de gloire du Faubourg! Il n'en retrouvera une aussi éclatante à l'Opéra qu'au lendemain du sacre de Charles X, en juin 1825, lorsqu'il assiste à la représentation de gala où sera donné *Pharamond*, poème lyrique de circonstance auquel ont collaboré tous les talents de l'époque. Ancelot et Boieldieu sont les auteurs du premier acte, Guiraud et Berton ceux du second, Saumet et Kreutzer ceux du troisième, Gardel a réglé les ballets et Ciceri la décoration.

Charles X est là en personne, sa famille et toute la Cour, et aussi la société, comme bien on pense, qui couve avec admiration son roi très chéri. L'enthousiasme est immense pour le poème, pour la musique, pour les décors où Ciceri s'est vraiment surpassé. On acclamera l'air de la prophétie, au premier acte, lorsque sont annoncées les destinées de la monarchie

française, on fait bisser les danses, on reste bouche bée devant un effet de théâtre où, dans une sorte de nuage, à travers les airs, on voit successivement apparaître les principaux rois.

Jamais pièce de circonstance ne remporta semblable triomphe. En dehors de ces séances exceptionnelles, le Faubourg ne manifeste pas en masse dans les grandes soirées de musique qui voient les succès de Rossini et de Meyerbeer.

Ceux de ses membres qui sont mélomanes — et il en est très peu — se rendraient plutôt aux Italiens dont la troupe est fort remarquable et qui est réputée pour être la vraie scène des amateurs. « Aux Italiens, dit L. Montigny dans le *Provincial à Paris*, le silence est de rigueur, la perte d'une note est sentie à la ronde, c'est une calamité publique. A l'Académie royale de musique on semble dire : « Autant de gagné! » et on se tait pendant la danse. »

Cependant, lorsque la représentation a lieu aux Tuileries mêmes, personne ne boude, et chaque invité, en recevant le bristol glacé qui le convie, se sent une âme de mélomane. Ces spectacles sont, du reste, très rares. Le plus magnifique est celui qui est donné, en 1829, en l'honneur du duc de Wurtemberg. Il est somptueux. La cour de France tout entière y assiste.

A l'entrée, chaque dame reçoit un programme imprimé par Didot sur vélin et encarté dans une couverture historiée. Des pages et des attachés à la maison du Roi conduisent à leurs places les invités. La loge royale est drapée de velours rouge et de crépines d'or. Affable et majestueux à son ordinaire, Charles X, en entrant dans sa loge, fait le geste de se voiler les yeux, « tant les diamants qui ornent la gorge et les cheveux des femmes sont nombreux et éclatants ».

A ses côtés s'assied la Dauphine en robe de velours ponceau, garnie de trois bords de martre; boa semblable, toque blanche à plumes d'autruche. La duchesse de Berry est coiffée à la Marie Stuart, la comtesse de la Ferronnays est en tulle bleu clair, la duchesse d'Istrie en robe de tulle illusion, couleur cerise, la comtesse de Montaigu est en robe de gaze à larges raies satinées, la duchesse de Narbonne est en bleu pastel, la duchesse de Gontaut en rouge. « Les premières loges de la galerie, ce qu'on appelle la corbeille, ressemblent

à l'Olympe. Toutes les plus belles épaules y sont découvertes. » Dans sa loge le duc de Wurtemberg est avec une cour d'uniformes étrangers qui étincellent de mille feux. Tous les ministres, tous les maréchaux, tous les officiers sont dans leurs plus beaux costumes. Le spectacle de musique est excellent, le ballet parfait. La sortie est féerique et digne du Versailles d'autrefois. Ce sera l'un des derniers galas que donnera aux Tuileries la monarchie française.

Si la rive gauche ne prend pas volontiers le chemin de l'Opéra et encore moins des autres théâtres, la duchesse de Berry lui a appris, cependant, à connaître celui du Gymnase dramatique. Elle a adopté la salle du boulevard Bonne-Nouvelle, elle en a fait le *Théâtre de Madame*, et incite tous ses amis à suivre ses représentations.

Bonne et charmante comme elle l'était, pleine de cœur, et si prête à se pencher sur les artistes dans l'infortune ou l'embarras, comment aurait-elle repoussé la demande de l'habile Poirson qui la suppliait de prendre son théâtre sous son auguste protection? Le nom de « Théâtre de S. A. R. Madame » est arboré sur le fronton du Gymnase le 8 septembre 1824. La protectrice a sa loge aux avant-scènes de gauche et elle l'occupe souvent, accompagnée d'une suite brillante qui se répand dans la salle. Lorsque l'affiche porte : *par ordre*, c'est que Madame doit venir en personne. Ces jours-là, la recette monte, les artistes sont heureux et l'habile Poirson se frotte les mains.

Jusqu'aux jours de Juillet, les gens qui se piquent d'être à la mode n'ignorent pas le chemin qui mène au Boulevard Bonne-Nouvelle.

***

La grande distraction du Faubourg après le dîner, ce sont les bals. Longchamp dans la journée, le bal, la nuit, sont, on peut le dire, ses deux pôles d'attraction. On danse sous la Restauration encore plus peut-être que sous l'Empire. Chaque jour, ce n'est pas un seul bal, ce sont deux, trois, quatre, parfois davantage auxquels il faut se montrer si l'on veut conserver le ton. Qu'on lise *le Journal* d'Apponyi

qui note scrupuleusement tous les endroits où il a sauté et valsé, et l'on se rendra compte de ce qu'était cette vie du soir que nous ne connaissons plus aujourd'hui à Paris. « Je suis anéanti », note-t-il parfois le lendemain. « Nous sommes dans un tourbillon qui ne cesse pas », écrit-il en soupirant.

Les bals commencent généralement à neuf heures du soir, parfois huit heures et demie. Chez la duchesse de Berry, pendant l'hiver de 1827, ils commencèrent à cette heure-là pour se terminer à quatre heures du matin. A l'ambassade d'Autriche, on invite pour neuf heures. Les premiers arrivés sont immanquablement le prince de Talleyrand et la princesse de Vaudemont, et, bien souvent, l'ambassadrice est encore à sa toilette et l'ambassadeur dîne en ville. Ce sont les secrétaires qui reçoivent avec mille excuses, cependant que les domestiques allument les lustres et les candélabres. Mais, bientôt, les invités surviennent en trombe, car ils doivent encore se rendre dans trois ou quatre maisons avant d'avoir mérité le droit d'aller se coucher.

Le mouvement mondain ne s'arrêtant pas, tous les jours de la semaine sont pris d'avance. Victor de Balabine, le secrétaire de l'ambassade de Russie, résume dans son journal[1] une semaine de son existence pendant l'hiver de 1845 :

« Le lundi, on va au grand Opéra ou chez le duc de Galliéra, chez Rothschild, puis chez madame Alexis de Saint-Priest, chez madame d'Aramon; le mardi, aux Italiens ou chez M. Guizot, chez le comte Molé, la duchesse de Poix, la marquise de La Grange; le mercredi, chez mesdames Narischkine, de Chastenay; le jeudi, aux Italiens et chez le Prince de Ligne; le vendredi chez madame de Marcellus, madame de Boigne; le samedi, chez la duchesse de Rauzan, aux Italiens; le dimanche, chez Delmar et à l'ambassade de Sardaigne qui alterne avec la comtesse Rasouniowsky. »

Cette société étant peu nombreuse, on s'arrange entre soi pour se prêter des jours de réception. L'on fait des échanges de dates : « Ainsi, note Apponyi, le mardi qui était notre jour a été pris par la duchesse de Berry. En revanche, Pozzo nous a cédé son mercredi qui vient après celui que la duchesse nous a pris. » Malgré ces précautions, le nombre des bals

1. *Journal* de Victor de Balabine. Paris, 1914, p. 206.

est tel qu'un jour, la marquise Terzi donne à danser à sept heures du soir afin que ses invités puissent se rendre ensuite dans les neuf autres endroits où ils sont conviés.

Pour tous ces bals, l'élégance des hommes ne le cède en rien à celle des femmes, principalement sous le règne de Charles X. On sait que le Roi était fort élégant et suivait de très près la mode. On citait de lui ce mot à son tailleur à propos d'un pantalon collant : « Je ne le prends pas si j'entre dedans. » Tous les hommes jeunes, le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld en tête, partageaient ce goût pour la toilette. Jules Janin dans un article de *la Mode* de 1828 indique, en quelques lignes, ce que doit être la toilette masculine :

« Habit de drap noir avec le collet et les revers doublés entièrement en velours, cravate empesée de mousseline des Indes, gilet en piqué blanc avec boutons en or et platine ciselés, pantalon juste en casimir noir, bas noirs unis en gaze de soie, chapeau claque forme ronde. »

Ceux qui avaient des prétentions plus marquées à l'élégance raffinaient sur ce thème et portaient des habits de drap marron, des gilets de velours blanc à boutons peints de différentes couleurs, des chemises à jabots, des gants jaune clair, la chaîne de montre à la Bréguet, les souliers à boucles, et, pour la sortie un manteau rouge ou vert garni de fourrure.

Quant aux femmes, ce sont des robes de satin *vieux laque*, des manches de crêpe *peintes en or*, des bérets et des turbans de plumes d'oiseau de Paradis, des manches à la *Caroline*, à la *Henri III*, à l'*Évêque*.

On danse la « gavotte », la « cosaque », la « Montferrine », le « Pas russe », la « Boulangère », l'« Écossaise », l'« Anglaise », la « Galopade ». On commence aussi à danser des valses de Courtin et de Bourde. Et puis, un jour, la polka est lancée : « La polka! La polka! » s'écrie *la Mode*. Tel est le cri général de tous les salons. Il y a eu des invitations qui portaient ces mots : *il y aura une polka*... « Dans sa simplicité native, continue-t-elle, la polka est rude et affecte des gestes âpres et des attitudes sans élégance. Les salons allemands ont commencé son éducation; il appartient aux salons de Paris de l'achever et de lui enlever tout ce qui pourrait faire soupçonner ses mœurs et lui donner des allures qui ne vont bien qu'aux

excès du carnaval. Cellarius, un professeur célèbre, a ouvert la première école de polka, mais il a trop cédé aux influences originelles, la polka a quelque chose de plus civilisé. M. Laborde fils a trouvé une autre espèce de polka : sa réputation, déjà bien établie dans le monde élégant, lui a tout à coup mérité et obtenu la vogue; sa polka n'a rien perdu de la vivacité qui sied à cette danse, mais elle a su faire adopter ses bonnes grâces par le monde : tout semble lui assurer son triomphe sur celle de son rival. Les leçons de polka sont fort courues et hors de prix. On s'inscrit chez les maîtres qui ne suffisent pas aux demandes, on forme à la hâte des prévôts. Il y a eu des mariages retardés parce que les jeunes femmes ne voulaient pas entrer dans le monde sans danser la polka[1]. »

Parmi ces fêtes brillantes qui s'espacent tout le long de la Restauration, certaines surgissent dont l'éclat fut incomparable et qui demeurèrent gravées dans la mémoire des contemporains.

Le 5 novembre 1818, c'est la fête donnée par le duc de Berry à l'Élysée-Bourbon, premier gala d'une série que verra le palais du Faubourg Saint-Honoré et qui attirera sur la rive droite toute la rive gauche.

Le 2 mars 1822, c'est la fête donnée à Saint-Ouen par la comtesse du Cayla, fête qui provoque la curiosité universelle. Tout Paris veut voir ce pavillon que Louis XVIII vient de faire aménager sur l'emplacement du château de Saint-Ouen et dont la remise à madame du Cayla est, en quelque sorte, la reconnaissance de la favorite officielle.

Aucune dépense n'a été épargnée pour faire de cette demeure une très belle chose. La disposition des pièces, l'ameublement, les peintures, les objets d'art, tout a été ordonné, disposé, aménagé avec un soin jaloux qui va jusqu'à la minutie dans les détails. On observe que la rampe de l'escalier des greniers est en bois d'acajou, que l'évier des cuisines est en marbre poli, que les ornements d'or fin ont été prodigués partout.

Le parc et ses beaux ombrages, le jardin et ses corbeilles de fleurs forment un cadre digne de la maison.

En lui remettant ses titres de propriété, on raconte que Louis XVIII a dit à madame du Cayla :

1. *La Mode* du 5 mars 1844.

— Je veux qu'après moi, vous soyez la gardienne de ma mémoire. Saint-Ouen est le monument de ma sagesse et le *palladium* de ma race.

Lui-même se fait conduire le jour de la fête dans l'après-midi pour s'assurer que tout est en ordre, que les allées sont bien ratissées, les meubles bien en place, le buffet bien préparé.

Le soir, c'est la cohue : tout le Faubourg se rue à Saint-Ouen dans ses calèches, dans ses landaus, dans ses coupés pour visiter la nouvelle demeure.

Le corps diplomatique, les généraux, les grands dignitaires, les artistes, tous sont là pour cette fête unique.

La comtesse est charmante en une toilette simple qui fait valoir sa beauté. La joie se lit sur son visage, elle rayonne de bonheur. Dans la bibliothèque, un grand portrait du Roi assis devant son bureau manifeste la présence de l'auguste maître. C'est bien la prise de possession par madame du Cayla du titre de favorite : personne ne s'y trompe et l'on se félicite que les traditions de l'ancien régime se soient heureusement perpétuées.

Le 21 février 1829, c'est le fameux bal costumé chez la duchesse de Berry qui est mieux qu'un événement parisien. On sait que cette charmante femme aimait par-dessus tout les fêtes travesties qui lui permettaient de donner cours à sa fantaisie vestimentaire et d'étonner ses contemporains, ce qu'elle goûta toujours un brin. Elle eut l'idée de donner pour thème à ses invités la *Cour de François II* et de laisser leur imagination broder tout à l'aise là-dessus. Les hommes pouvaient venir costumés en noir. Quant à elle-même, elle constitua une troupe de jeunes cavaliers et de danseuses auxquels on apprit un ballet de circonstance.

Depuis qu'elle occupait le pavillon de Marsan, elle avait pris l'habitude de lancer les invitations pour ses bals au nom de la duchesse de Gontaut, gouvernante de Mademoiselle. Elle avait ainsi plus de liberté dans le choix de ses hôtes et conservait plus de fantaisie dans sa façon de recevoir.

Elle décida de se costumer en Marie Stuart. Le duc de Chartres représentait François II. C'étaient ses débuts dans le monde et chacun fut ravi de sa bonne grâce et de ses bonnes façons.

Le maître de ballet ayant fait préparer un trône où François II devait s'asseoir aux côtés de la reine représentée par la duchesse de Berry, il refusa d'occuper cette place et y désigna madame de Podenas qui tenait le rôle de Catherine de Médicis. Au dire de madame de Boigne qui rapporte cette anecdote, ce petit détail fut très apprécié et la Dauphine le contait à tout le monde, disant que c'était « une chose de très bon goût de la part de Chartres ».

MM. de Mornay étaient déguisés en compagnons de Henri IV et leur sœur représentait la belle Gabrielle, madame de Caraman était en Moscovite.

Le quadrille persan était éblouissant. Le marquis de Béthisy et le vicomte de Noailles étaient revêtus d'un costume de velours bleu, brodé d'argent, coiffés d'un turban et portaient à la ceinture des armes damasquinées. Leurs pages étaient mesdemoiselles de Valence et de Pastoret.

Les femmes de la cour de Perse étaient représentées par la comtesse de Rauzan, toujours charmante et simple, la duchesse d'Istrie, figure admirable mais sans expression, la comtesse de Noailles, gracieuse et enjouée à son ordinaire, la comtesse de Vogüé divinement habillée, la maréchale Oudinot, imposante à son habitude. Le vicomte de Sainte-Aldegonde et le marquis de Crussol fermaient la marche.

Madame de Boigne — toujours mauvaise langue — dit que si les femmes étaient bien mises « et fort à leur avantage », les hommes, par contre, « à très peu d'exceptions près, avaient l'air de masques du boulevard ». Quant à la reine de la fête, la duchesse de Berry, elle la juge habillée d'une façon abominable. « Elle s'était fait arranger les cheveux d'un ébourriffage peut-être très classique, mais horriblement mal seyant et s'était affublée d'une longue veste d'hermine avec le poil en-dessus qui lui donnait l'air d'un chien noyé. La chaleur de ce costume lui avait rougi la figure, le cou et les épaules, qui, ordinairement, étaient très blancs, et jamais on n'a pris des soins plus heureusement réussis pour se rendre effroyable[1]. »

Charles X assistait à la fête. Chaque fois qu'il se levait et faisait quelques pas, on annonçait, paraît-il, à haute voix : *Le Roi!* Il saluait alors de la meilleure grâce du monde et

1. *Mémoires de madame de Boigne*, t. III, p. 245.

adressait quelques paroles aux personnes qui se trouvaient sur son chemin. Il se retira à 11 heures, mais le bal ne finit qu'à l'aurore.

Les derniers galas de la monarchie française eurent lieu en 1830. Ce furent les ultimes soirées auxquelles assista le Faubourg Saint-Germain tout entier, puisqu'à partir des événements de juillet, la plupart de ses membres s'enfoncèrent dans une opposition systématique, et, fuyant le Paris de Louis-Philippe, se réfugièrent dédaigneusement dans leurs terres.

Délibérément le Faubourg Saint-Germain a claqué ses portes au nez du roi-citoyen, et fermant ses hôtels, s'est égaillé dans ses châteaux. Qui songerait à donner des bals quand le souverain légitime est en exil et que le trône est occupé par un nouvel usurpateur? C'est par des rires, des quolibets et des injures que l'on répond aux « fêtes grotesques » que S. M. Louis-Philippe Ier, roi des Français, croit devoir donner à son peuple.

Des bals, ces écrasements de gardes nationaux et de leurs « dames » dans les salons des Tuileries souillés par les bottes crottées? Allons donc! Des soirées mondaines ces réceptions timides esquissées par les « traîtres », les Broglie, les Molé, les Argent, les Montalivet, tous ceux qui se sont ralliés par intérêt au « roi des barricades »?... On s'en gausse dans les châteaux armoriés de France en dégustant les satires de *la Mode*, la revue légitimiste par excellence, qui égratigne le monde officiel dans chacun de ses numéros.

Seulement, comme il faut bien revenir tout de même à Paris, que le Faubourg est rentré et qu'il veut recevoir sans avoir l'air de le faire, on a imaginé ceci : de brillantes réunions mondaines qui seraient en même temps une œuvre de charité et un acte de protestation contre les gens au pouvoir. Ces réunions mondaines, ce sont les Bals de la liste civile — la grande idée du Faubourg, celle qu'il cultivera pendant plus de quinze ans.

La plupart des pensions servies sur la liste civile de Charles X ayant été supprimées par le nouveau gouvernement, beaucoup de titulaires dénués de ressources, se trouvaient dans une situation pitoyable. Il fallait que le parti légitimiste leur vînt en aide. Prétexte admirable pour organiser des

fêtes qui seraient autant de protestations contre le régime du roi-citoyen. Prétexte admirable aussi pour se compter, se serrer les coudes, pour narguer les Tuileries.

Le Bal de la liste civile est, à partir de 1830, la fête officielle du Faubourg Saint-Germain, celle à laquelle il faut absolument prendre part si l'on veut être compté parmi les purs. Y assister, y être vu, y être admiré, c'est le certificat de bon ton, la note élogieuse, le préjugé favorable qui vous suit partout. *La Mode* vous citera avec éloges, l'on connaîtra vos opinions. Jusqu'à Holyrood ou à Goritz on n'ignorera pas que vous fûtes présent.

Le grand organisateur est le marquis de Balincourt qui se donne à sa tâche avec une ardeur fébrile.

L'hiver, c'est tantôt ici, tantôt là qu'il ordonne cette fête. Une année, c'est dans un hôtel de la rue des Capucines qui a fait place, de nos jours, au Crédit Foncier, une autre année au Casino Paganini, plus tard à la salle Ventadour. « Ce dernier local, dit Walsh, permet toutes les splendeurs. »

Dès le péristyle, les arbustes verts, les fleurs, les bruyères, les tapis, les tentures sont disposés avec art. Le foyer est transformé en un riche salon « semé, pour ainsi dire, de divans et de carreaux de velours ».

Trois grandes portes donnent accès dans la salle et communiquent avec elle par trois escaliers qu'illuminent des candélabres dorés. « Cette salle est un émerveillement. » Entre les loges et la partie où l'on danse s'élèvent en amphithéâtre des banquettes recouvertes de soie. Toutes les loges ont des devantures de velours cramoisi à crépines et à torsades d'or. Partout des masses de verdure et de fleurs qui s'enlèvent sur des draperies blanches.

« Les tentures blanches et rouges, dit *la Mode*, faisaient très bon effet. Personne ne regrettait le bleu. Grâce au ciel, ce n'était pas là un bal tricolore! »

Sous d'éclatants flots de lumière, plus de deux mille personnes dansent dans cette vaste salle aux sons d'un orchestre de cent musiciens, dirigé par Musard.

Vers les deux heures du matin, le foyer est transformé en salle à manger et plusieurs centaines de personnes prennent place pour souper autour d'innombrables petites tables.

L'été, c'est à Tivoli que se donne la fête. Elle a un tout autre caractère. Elle commence, vers les deux heures, par des fanfares de cor et des feux d'artifice. « C'est le spectacle des anciennes bergeries du XVIIIe siècle reconstituées. » Deux orchestres, l'un conduit par Dufrène, l'autre par Strauss, versent des flots d'harmonie. Le bal a lieu sous une grande tente de velours avec des gradins disposés en amphithéâtre. « Rien n'est gracieux, dit *la Mode*, comme la danse légère et sans prétention de ces femmes habituées au luxe des toilettes de salon, aux fleurs, aux diamants. »

Symphonie en blanc majeur : tout est blanc comme le drapeau du Roi. Les robes blanches des femmes ont de larges volants, les chapeaux de paille d'Italie sont ornés de roses blanches. Les hommes, sanglés dans des redingotes très courtes, ont des pantalons blancs et des roses blanches à leurs boutonnières.

« Toute l'ordonnance de la fête, dit encore *la Mode*, respirait un parfum de bon goût. Chaque heure avait ses plaisirs, chaque bosquet du jardin ses spectacles et ses joies. » Ici, les *fantocchi*, plus loin un bal d'enfants, à côté un buffet somptueux. « Cohue, mais cohue élégante, note Walsh, comme à Chantilly quand Louis-Le-Grand allait chez le Grand Condé. »

Les plus beaux noms de France sont réunis sur ces pelouses. On se montre, en chuchotant, deux attachés militaires de la maison de Louis-Philippe, venus là en « témoins ».

« Ils peuvent dire à leur maître que la recette a été belle, s'écrie Balincourt : 50 000 francs! Toutes les aumônes que le roi-citoyen ne fit pas, S. M. Charles X les fera, ou plutôt, nous les ferons en son nom! »

JULES BERTAUT

CHRONIQUE DES DISQUES

L'an dernier, au début du même article panoramique, nous n'étions pas trop enthousiastes sur l'avenir du disque d'art (le disque commercial pour guinguettes, table d'hôte et autres lieux, où souffle, comme un phoque, l'esprit de Gaudissart, demeurant le pourvoyeur en deniers des grandes firmes éditrices). Cette année-ci, le ton peut changer. On assiste à une renaissance du disque d'art.

M. Steele a fondé (avec le concours du meilleur discaire de Paris, Maurice Dalloz dont la boutique du boulevard Montparnasse joue à peu près le même rôle dans la vie du disque que la boutique de Léon Vanier dans la vie poétique au temps de Verlaine), *l'Anthologie sonore*, recueil de musiques anciennes, rares et caractéristiques, enregistrées sous la direction du professeur Curt Sachs, bien connu des musicologues par le cours qu'il professait et les livres qu'il publiait à Berlin sur les instruments européens et exotiques.

Les nouveaux éditeurs raisonnent ainsi, non sans clairvoyance : il existe, à côté du grand public, un certain nombre d'amateurs de disques soucieux de découvrir des contrées musicales peu fréquentées, et unanimes à déplorer que des chefs-d'œuvre de la musique ancienne dorment, par centaines, dans les bibliothèques et les conservatoires. Il n'existe, en effet, que peu d'enregistrements de la musique de chambre et de la musique d'orgue de François Couperin le Grand. Les amateurs connaissent de splendides pièces de Chambonnières, de Claude Gervaise, de Marchand, de Blavet, de Clérambault

— pour ne citer que ces noms — dont on attend encore l'impression sur cire. Les clavecinistes français, anglais, italiens et allemands, les maîtres de chapelle de la Renaissance ainsi que les compositeurs lyriques du XVIe et du XVIIe siècle ont laissé des œuvres de haute valeur pour qui le grand public n'éprouvera jamais qu'indifférence, mais qui n'en méritent pas moins les honneurs de l'enregistrement. Et le cas est le même pour la musique liturgique du moyen âge, les madrigaux, les danseries populaires, les réserves merveilleuses que recèlent les tablatures des luthistes tels que Mouton, les Gauthier, Milan, Corbett, etc.

C'est pour combler des lacunes si nombreuses et si importantes que quelques musiciens et musicologues se sont groupés et ont fondé la Société *l'Anthologie sonore*. Celle-ci se propose d'assumer le rôle largement éducateur que les grandes firmes d'édition de disques ne peuvent, ou ne veulent jouer que par intermittence et sans plan concerté.

Si les discophiles sérieux sont en petit nombre, ils constituent, par contre, une élite solide et fidèle. C'est pour elle que *l'Anthologie sonore* va éditer chaque année une série de vingt disques double-face, grand format. Les œuvres enregistrées font partie d'un ensemble qui constituera, lorsque la collection sera complète, une synthèse de la musique depuis le moyen âge jusqu'au début du XIXe siècle. D'autre part, cette « Anthologie sonore » illustrera, d'une façon vivante, une *Histoire de la musique*, qui sera ultérieurement rédigée.

Le programme des enregistrements a été établi grâce au concours de musicologues et de musicographes qui, en dehors du choix des œuvres, se sont attachés à vérifier l'*authenticité des textes* et à respecter, dans la mesure où des indications précises le permettent, l'*instrumentation originale*. Aucune licence, aucun arrangement n'ont été tolérés et la collection offre ainsi les garanties les plus certaines d'exactitude et de fidélité.

Chaque disque est accompagné d'une courte notice sur l'auteur et sur l'œuvre enregistrée. Le choix des instrumentistes et des interprètes a été fait avec le plus grand soin, en tenant compte à la fois de la valeur artistique et des connaissances spéciales de chacun d'eux. Les enregistrements

sont exécutés sous un contrôle rigoureux, dans un studio qui possède un équipement électrique moderne.

Le programme de travail pour la période octobre 1934-août 1935 est le suivant :

XIVe siècle : *Madrigaux et ballades florentins* (chant homme avec accompagnement de viole). *Danceries populaires* (chalumeau et tambour).

XVe siècle : Un *choral*, de Josquin Desprez. *Romances espagnoles* (chant pour homme sans accompagnement).

XVIe siècle : *Le Psaultier huguenot*, de Goudimel. *Ricercare*, de Gabrieli (orgue). *Toccate* pour orgue, de Frescobaldi. *Pièces* pour virginal, de Gibbons. *Pièces* pour virginal, de John Bull. *Chansons françaises* (pour voix de femme). *Les Cris de Paris* et *le Chant des Oyseaux*, de Jannequin, par l'admirable Chanterie de la Renaissance fondée et dirigée par notre cher Henry Expert. *Airs* (pour deux flûtes à bec et violes), de Claude Gervaise.

XVIIe et XVIIIe siècles : *Le Pendant d'oreille* et *la Noce d'Auteuil* (clavecin), de Dornel. *Tombeau en forme d'Allemande* (clavecin), de Geoffroy. *Duo*, de Biber (pour violes d'amour). *Sonate*, de Blavet (pour flûte et clavecin). *Pièce* pour orgue, de Pachelbel. *Sonate biblique*, de Kuhnau, pour clavicorde. *Pièces* pour guitare, de Robert de Visée. *Pièces* pour guitare, de Fr. Campion. *Cortège* et *airs de danse*, pour cuivres, de Pezel. *Quatrième Concert royal* (quatuor et clavecin), de François Couperin. *Sonate*, de Haendel, pour hautbois et clavecin.

Beau programme dont la réalisation est déjà commencée. Deux disques ont déjà paru, remarquablement enregistrés, remarquablement musicaux. Ce sont d'abord des *chants italiens* du XIVe siècle. Sur la face A de ce premier disque on trouve *Ita se n'era*, de Vincenzo da Rimini (publié par Johannes Wolf dans sa *Geschichte der Mensuralnotation*) et *Io son un pellegrin*, de Giovanni da Cascia, dit de Florence (réalisé en notation moderne par Rudolf von Ficker). Sur la face B un chant de Noël, *Gloria in cielo*, d'un auteur inconnu, publié par G. Adler dans son *Handbuch der Musikgeschichte*, et réalisé en notation moderne par Fr. Ludwig, ainsi que *O celestial lume*, de Bartolomeo Brolo, notation moderne de Stainer d'après l'ouvrage capital *Early Bodleian Music*.

Dans la technique de présentation, on note un souci presque touchant d'assurer à l'auditeur, même malgré lui, l'audition la plus rationnelle. L'éditeur a jugé opportun de séparer les différentes œuvres enregistrées sur une même face du disque

par une petite plage, sans sillon de raccord. Une telle disposition oblige l'auditeur à avancer le diaphragme de son phonographe entre chaque morceau. En voici la raison : les œuvres enregistrées sont souvent chantées dans des tonalités fort éloignées; si l'on écoutait ces morceaux les uns à la suite des autres, sans interruption, l'auditeur éprouverait une sensation de heurt incompatible avec une bonne audition. Et voilà qui est fort bien jugé. C'est à notre connaissance la première fois qu'un directeur de collection phonographique prend un tel souci de la joie musicale bien comprise. Il n'a pas tort, car, malgré leurs origines populaires, les *Ballades* qui composent la face A du disque ne sont pas du tout des chansons du peuple. « Bien au contraire, elles sont nées des divertissements de la société raffinée du *Trecento*, tels que Boccace les a peints dans son *Décaméron*. »

Le second disque publié est consacré à la *Musique municipale allemande de la fin du XVII*e *siècle*. On sait qu'à cette époque, dans cette patrie des « cuivres » qu'était l'Allemagne, les trompettes formaient des corporations nobles jouissant de privilèges impériaux. La moindre bourgade avait son groupe de trombones et de cornets à bouquin. On les appelait *Stadtpfeifer*. Trois fois par jour, aux angélus, ils jouaient un choral du haut du clocher. A midi, c'était un concert de musique profane au sommet de la tour de l'hôtel de ville. Ils accompagnaient — voir *les Maîtres Chanteurs* — les cérémonies officielles, les cortèges de confréries et de métiers, les mariages bourgeois. Johann Pezel, plus connu des amateurs éclairés sous le nom de *Pezold*, a publié en 1685 un recueil de *musique à 5 voix* pour cuivres, sous le titre archaïsant de *Fünffstimmigte blasende Musik*, pièces qu'il avait été amené à composer en tant que Stadtpfeifer à Leipzig, puis à Bautzen.

La face A du disque donne une *Intrade* en style fugué et une *Allemande* (déjà transformée à cette époque en marche solennelle non dansée). Sur la face B figurent une *Courante*, une *Allemande* (dont Wagner semble s'être inspiré dans les *Meistersinger*) et une *Gigue*. Des soucis techniques de présentation ont, ici également, guidé l'éditeur. La face B de ce disque présentait des difficultés d'enregistrement presque insurmontables. En effet, la rapidité du mouvement et la tessiture

particulièrement aiguë des parties de cornet exigent des exécutants un véritable tour de force. Aussi a-t-il été indispensable de faire une coupure entre la deuxième *Allemande* et la *Gigue*, car il était physiquement impossible de jouer, sans repos, les trois morceaux les uns à la suite des autres.

Ainsi inaugurée, *l'Anthologie sonore* ne peut que rendre service à la musique et à la discophilie tout ensemble. Si le succès répond à son effort, peut-être verra-t-on se créer — les temps sont durs — des associations d'amateurs achetant en commun des disques comme ceux-là et se réunissant périodiquement pour les entendre.

***

L'élan est donné. Et voici, peu de semaines après la naissance de *l'Anthologie sonore*, l'éclosion de la *B. A. M.* Ce sont les initiales de la *Boîte à Musique*, autre boutique bien connue du boulevard Raspail, où Lévy Alvarez donne, depuis des années, des concerts par disques fort bien composés. La B. A. M. vient de publier quatre fragments d'Erlebach (musicien du XVIIe siècle finissant), trois lieder de Schumann (*Heiss mich reden*, *Er ist gekommen*, *Jeden Morgen*). Le but de cette collection est de faire connaître, non pas des musiques anciennes ignorées, mais des œuvres classiques injustement délaissées. La technique d'enregistrement est parfaite.

Parallèlement les disques *Lumen* poursuivent leurs publications de chefs-d'œuvre de la musique chrétienne. En six disques, Yves Tinayre a enregistré la musique de sept siècles : *Haec Dies* (de l'*Organum duplum*) de maître Léonin, *Beata viscera Mariae Virginis* de Pérotin le Grand, *Alma redemptoris Mater* de Guillaume Dufay, *Benedicite* de Konrad Paumann, un mélisme (*Ille*) de l'École parisienne, un motet (*In festis beatae Mariae Virginis*) de Nicolas Gombert, un *Passionslied* de J.-W. Franck, un *Festlied* de H. Albert, un air de la cantate *Ich bin ein guter Hirt* de Bach, le *Psaume VIII* de la *Sinfonia sacra* de Schütz, le *Dulcissimum Convivium* de Mozart. D'autre part, la même firme a inauguré, avec Jacques Copeau, une série d'enregistrements de textes de Bossuet, de Fénelon et de Lacordaire.

Gramophone, qui a eu l'heureuse idée de s'attacher, au moins provisoirement, l'impératrice du clavecin, Wanda Landowska, a publié, après la série monumentale des *Variations Goldberg* de Bach (en six disques), un choix de pièces pour clavecin de Couperin le Grand. L'un de ces disques, *Les Folies françaises* ou *les Dominos*, capital pour l'histoire de la musique, réunit sur sa première face les pièces exquises dont presque personne ne connaît plus les noms malicieux : *La Virginité sous le domino couleur invisible, la Pudeur sous le domino couleur de rose, l'Ardeur sous le domino incarnat, l'Espérance sous le domino vert, la Fidélité sous le domino bleu, la Persévérance sous le domino couleur de lin, la Langueur sous le domino violet.* Sur la deuxième face, on trouve *la Coquetterie sous diférens dominos, les Vieux Galans et les Trésorières suranées sous les dominos pourpres et feuilles mortes, les Coucous bénévoles sous les dominos jaunes, la Jalousie taciturne sous le domino gris de Maure, la Frénésie ou le désespoir sous le domino noir.* Peut-être un tel disque aidera-t-il enfin les plus rétifs à comprendre qu'un Debussy et un Satie demeuraient dans la plus orthodoxe des traditions musico-poétiques quand ils choisissaient des titres, poétiques comme *la Terrasse des audiences au clair de lune*, ou goguenards comme *les Agaceries d'un gros bonhomme en bois.*

***

Grâce à cet effort ramifié, le catalogue des bons enregistrements de musique ancienne et classique s'est sérieusement enrichi en 1934. On peut y ajouter, au hasard des firmes[1] : pour la musique ancienne : *Factus est repente de coelo*, d'Aichinger; *Domine non sum dignus*, de Vittoria; *Harmonische Freuden*, d'Erlebach (B. A. M.); et du grégorien (*Alleluia* de l'antienne du 1er mode, *Victimae pascali, Magnificat*) selon la théorie, controversée mais ingénieuse, de don Malherbe (C.); pour la musique classique : une *Sonate* de Lœillet pour flûte et piano (Pol.), une *Romance* de P. F. Couperin; de Haendel

1. A. : Anthologie sonore. — B. A. M. : Boîte à musique. — B. : Brunswick. — C. : Columbia. — G. : Gramophone. — O. : Odéon. — P. : Pathé. — Par. : Parlophone. — Pol. : Polydor. — U. : Ultraphone.

une suite d'après *l'Origine du dessin* et la *Marche funèbre de Saül* (C.).

Bach n'est pas très favorisé. Néanmoins la série des *Concertos brandebourgeois* se complète, mais l'enregistrement n'en est, en aucun cas, de premier ordre : le *Concerto n° 1* (Pol.) dans une interprétation allemande que l'on pourra opposer à l'interprétation donné par Cortot; le *Concerto n° 2* (G.); le *n° 4* (Pol.). La *Sonate* pour piano et violon, en *fa mineur*, n° 5 (C.), le *Prélude* et *Choral* n° 4 (G.) avec Stokowski, la *Petite fugue* en *sol mineur* (G.) ne sont pas à la hauteur du *Concerto* pour violon en *mi majeur*, remarquable avec Menuhin et l'Orchestre symphonique de Paris (G.), moins étincelant avec Kulenkampf et la Philharmonie de Berlin (U.), enfin des fragments de deux ou trois *Cantates* (G.).

Haydn est bien délaissé : *Concerto* en fa pour clavecin (G.), *Variations* fa mineur (Pol.). Mozart ne pèse pas lourd dans la production, mais il brille avec la *Sonate* pour piano et violon en *la* n° 42, le *Quatuor* en fa (pour hautbois, violon, alto, violoncelle) et la *Symphonie concertante* pour violon, alto et orchestre avec la Philharmonie de Londres.

De Beethoven, rien de nouveau. Des enregistrements qui remplacent parfois avec avantage les précédents : *Quatrième Symphonie* avec Furtwaengler, *Cinquième Symphonie* avec Weingartner, *Pastorale* avec Paul Paray, qui ne gagne pas la partie (C.), le *Trio* op. 2, n° 3, l'Ouverture des *Créatures de Prométhée*, les *32 Variations*.

De Weber, le *Rondo brillant* en mi bémol (P.). De Schubert, outre des rééditions de lieder, l'*Impromptu* en sol bémol. De Schumann, sans compter le disque B. A. M., la *Symphonie rhénane*, le *Quintette* en mi bémol, op. 41, le *Carnaval de Vienne*, la *Deuxième Sonate* pour violon et piano avec Menuhin et sa sœur : un succès. De Méhul enfin, l'air de *Femme sensible* tiré d'*Ariodant*.

***

La musique dite moderne est encore plus squelettiquement représentée.

Pour la France : *Idylle*, *Ronde champêtre* (Pol.), *l'Ile heureuse* (G.), de Chabrier; *Impromptu* en fa mineur (P.), *1er qua-*

tuor avec piano, *1re sonate* pour piano et violon, de Fauré; *Havanaise*, de Saint-Saëns; *Promenade matinale*, de Charles Bordes (C.); *Ma poupée chérie*, de Séverac; *Onzième Étude* (pour les arpèges composés), *Air de Lia* (de *l'Enfant prodigue*) de Debussy (C.) et *Children's Corner* (G.) dans l'orchestration de Caplet. Il est à noter que l'esprit commercial n'abandonne jamais les rédacteurs d'étiquettes. Sur celle de la *Sonate* pour piano et violon de Fauré, on lit en majuscules le nom de la pianiste, — il s'agit de l'excellente et célèbre Magda Tagliafero, — mais le nom de la violoniste est minuscule, car c'est une débutante, Denise Soriano. Résultat : on nous offre un morceau de gros piano avec accompagnement de petit violon. C'est bouffon.

Pour l'Allemagne : le *Concerto dans le style ancien*, de Reger (Pol.), la *Valse*, op. 39 et le *Trio* en ut mineur (U.) de Brahms. Liszt est plus favorisé avec *Tarentelle*, *Venezia e Napoli* (U.), la *Leggierezza* avec Cortot, *Funérailles* et la *Fantaisie hongroise*.

Pour la Russie : *Russia*, de Balakirev. Pour l'Europe Centrale : le duo du deuxième acte de *la Fiancée vendue*, de Smetana. On pouvait espérer plus, et mieux.

***

Par comparaison, la musique contemporaine n'a pas à se plaindre. Poulenc a donné *Pastourelle* et *Toccata*. Milhaud : *les Songes* (C.), *Chants populaires hébraïques*, *Polka Normandie* et *Commisagrilpolka Saint Hubert* du film *Madame Bovary*. Pierné : *Variations libres et finale* pour quintette et *Giration* (C.).

Richard Strauss est représenté par la très faible *Crème fouettée* (Pol.), la *Danse des sept voiles* de *Salomé* (G.), et *Don Quichotte*, Hindemith par la symphonie *Mathis le Peintre* (U.), actuellement interdite en Allemagne, l'auteur ayant collaboré avec des non-Aryens pour cette réalisation (c'est à la suite de ces incidents que Furtwaengler a donné, un peu tard, sa démission de directeur général de la musique à Berlin).

Manuel de Falla ne donne qu'*Andaluza* (P.). Szymanowski

ne donne que *la Fontaine d'Aréthuse* (G.) avec Thibaud. Comme toujours, c'est Stravinski le mieux partagé avec la *Berceuse* et le *Scherzo* de l'*Oiseau de Feu* (arrangés pour piano et violon avec Dushkin), la *Danse russe* de *Petrouchka*, la *Pastorale* (dont l'original d'avant-guerre, écrit pour chant et piano, a été orchestré récemment pour voix, flûte, cor anglais, clarinette et basson), le *Duo concertant* (avec l'auteur et Dushkin), la *Sérénade* et le *Scherzino* de la *Suite italienne*. La part du lion, comme on voit. D'autres jeunes Russes, fort intéressants, se sont fait connaître grâce à Pathé qui a édité non sans audace les *Fonderies d'acier*, de Mossolov, les éclatements de dynamite et les vrombissements d'électrification de *Dnieprostroï* par Weytas, la *Polka* et la *Danse* du ballet *l'Age d'or* du très doué Chostakovitch.

Parmi ces œuvres, une seule, la *Giration*, de Pierné, a été écrite, directement et spécialement, pour le phonographe. L'entreprise a fait couler beaucoup d'encre et marcher rondement la publicité des entreprises intéressées, les publicistes familiers faisant chorus. L'essai n'a pas été concluant. Cela sonne bien, car l'œuvre est écrite pour onze instruments avec timbres incisifs. Mais cela ne sonne pas mieux que tel *Trio* pour instruments à vent de Poulenc, qui n'a jamais été conçu strictement en vue du phonographe. Le phonographe est un surréaliste, quand on sait s'en servir. Mais il a peu d'intérêt spécifique comme kodak. Et la question reste entière.

***

Cet élément surréaliste, on le trouverait bien plutôt dans les enregistrements de *jazz hot* qui n'ont cessé de se multiplier. Quiconque cherche une bibliographie importante du *jazz hot* depuis les origines de l'enregistrement la trouvera dans le livre intéressant, et suffisant (dans tous les sens), d'Hugues Panassié, *le Jazz hot*. C'est une Bible du hot, ou du moins elle vise à en être une : elle est une révélation, elle est la table de la Loi, et Louis Armstrong a trouvé en Panassié son Moïse. Comme Armstrong déteste Calloway, Panassié voue Calloway aux gémonies, et ne cite pas un seul disque du malheureux Cab, qui ne s'en portera d'ailleurs pas plus mal. Cab Calloway est le propagateur le plus ingénieux d'un

système vocal rythmique, — le *scat*, — dont on peut étudier les effets dans des disques comme *The Scat song*, *Basin Street Blue*, *You gotta ho-ho-ho*. Cela soit dit sans rabaisser le moins du monde Louis Armstrong dont la primauté jazzique ne peut être contestée. Les disques d'Armstrong sont même, à mon sens, supérieurs à l'audition directe : la trompette y prend une valeur irréelle, un peu fantastique, à peu près comme fait le clavecin quand il est judicieusement placé devant le micro. Écoutez ces disques *Snow Ball*, ou *Georgia Bo Bo* (B.), et vous comprendrez qu'il y a plus de musique dans les « grandes variations » de la trompette d'Armstrong sur un thème donné que dans les développements de l'École, fût-elle d'Arcueil. Si Armstrong soliste avait à sa disposition, au lieu de son ensemble actuel tant soit peu amorphe, l'ensemble fulgurant de Duke Ellington, il réaliserait un chef-d'œuvre d'équilibre dans l'extraordinaire.

Au risque d'être écrabouillé sous le poids courroucé de la bible panassière, voici quelques disques de jazz hot, schismatiques ou non, qui méritent place dans la discothèque : *Harlem speaks* par Duke Ellington, *Shakin' the Afrikann* par don Redman, *Saratoga Drag* par Luis Russel, *Sensation Stomp* par Fletcher Henderson, *Heebie Jeebie* par Chick Webb, *Aintcha got music* par Colman Hawkins, *Leaving me* par Jimmie Luncerford, *Presentation Stomp* par Michel Wharlop, *Sugar blues* par les Mills' Blue Rhythm Boys, avec une clarinette suraiguë extraordinaire. Cette clarinette nous amène aux solistes du jazz, les Freddy Johnson, les Arthur Briggs bien connus des discophiles, — auxquels se joignent de nouveaux venus (nouveaux venus au disque, s'entend) : Eddie South, violon hot (*My, oh my*); Art Tatum, pianiste (*Sophisticated Lady*); Herman Chitison, pianiste (*Swingin'*); Red Nichols, trompette (*Tell me*); Hanry Allen, trompette; Dick Wells, trombone. Et d'autres qui ornent avec éclat la double anthologie du *hot* publiée chez Brunswick.

***

Signe des temps : les solistes du *hot* tendent à prendre dans la faveur des jeunes générations la place qu'occupaient jusqu'ici des interprètes plus routinièrement classiques. Le phono-

graphe procède périodiquement à un reclassement des valeurs qui est fort instructif. Certes les « grands favoris » conservent leur avance : Horowitz, Marguerite Long, Gieseking (*Variations symphoniques* de Franck), Menuhin, Chaliapine (malgré l'affaiblissement sensible de sa puissance vocale dans les derniers enregistrements de *Boris*). On ne note guère de désaffection à l'égard des chevronnés comme Ninon Vallin, Planel, Panzéra, Bing Crosby, Ethel Waters, les Dorsey Brothers, les Comedian Harmonists, Marie Dubas, les Boswell Sisters, Germaine Sablon, Jean Sorbier. Mais, de la période héroïque du phonographe, il n'y a plus guère, comme survivants (dans l'édition), que Layton et Johnstone : Vaughn de Leath, Sophie Tucker, les Revellers, nos amours de jadis, sont des fantômes. Et fantômes bientôt les profiteuses du genre canaille, du genre purée, du genre flapi : Marlène, ou la mère Oswald (*Anna la bonne*. C.). Le déclin phonographique guette Lucienne Boyer, Florelle, Chevalier, Mistinguett, Raquel Meller, Pills et Tabet, Gilles et Jullien, Mireille, Lys Gauty, Yvette Guilbert, pendant que d'autres sont aidés dans l'ascension par des consonances cousines de noms déjà célèbres : Mary Ditrix, Suzy Solidor, Dauvia, Josette Dave, Germaine Lix. Spectacle bien amusant pour l'observateur détaché. On voit ainsi venir au disque chaque année, de tous les points de l'horizon — littéraire, théâtral, chansonnier, politique — des vedettes qui tentent leur chance. Les plus malchanceux la tentent au moment même qu'ils disparaissent : ainsi Jehan Rictus dont le *Crève-Cœur* (Pol.) est, en fait, un testament vocal. Les plus heureux sont — comme par hasard — les plus intelligents. La révélation la plus étonnante de l'année est pour moi Louis Jouvet dans son disque des *Frères Karamazov* (C.) : il a réussi, à force de hoquets, grouillements et grognements porcins, à évoquer par le son le suprême degré de la turpitude. C'est extravagant et magnifique. Intrigué par l'inattendu du procédé dont je n'arrivais pas à découvrir le secret à la simple audition du disque, j'ai écrit à Jouvet. Il m'a répondu aimablement ceci :

J'ai joué les Frères Karamazov, *devant le micro, avec le sentiment précis et persistant du décor dans lequel l'action se*

passe : une grande pièce, pleine d'ombre, éclairée seulement par une lampe à pétrole sur la table. L'expérience de deux ou trois disques que j'avais déjà enregistrés, m'avait donné à penser également qu'il y avait une adaptation vocale à établir devant le micro; et que, pour tout ce qui est comédie, ou diction, le comédien en met toujours beaucoup trop, et l'ingénieur pas assez; et qu'on doit travailler dans le plan de la confidence, plus que dans la déclamation.

Le secret particulier du disque n'est pas dévoilé — mais le secret de l'art de Jouvet en général, nous en avons l'esquisse. Puissent certains comédiens et beaucoup d'ingénieurs en prendre de la graine.

Les autres débutants du micro en 1934 n'ont pas laissé de traces si profondes, mais leur variété d'origines est comique. Voici le sympathique Fernandel, mais dans des textes (*Confidences*. Pol.) qui reculent les bornes de la stupidité. Voici le joyeux Duvallès dans les *Joies du téléphone* (U.); Lily Pons dans *Rigoletto*; Max Dearly (décevant) dans *Azaïs*; les Trois Garnements (*Le Roi Marc*); Charles et Johnny (*Augustine et Augustin*); Bil et Jim; Leardy et Verly (les duettistes prolifèrent jusqu'en Belgique : Gilberte Legrand et Willy Maury); Lugné-Poë dans du Franc-Nohain (quelle erreur) où il fait un sort à chaque syllabe; Poulbot, — parfaitement, — le Poulbot des petits poulbots qui s'est embarqué dans des scènes d'enfants, *Parmi les Poulbots* (C.) où des anecdotes d'almanach Vermot sont ânonnées par des voix enfantines d'une convention consternante; Roger Ferréol dont l'*Enfant prodigue* a poussé un jobard à demander la création disquée d'une « Anthologie des chefs-d'œuvre authentiques de l'esprit montmartrois » (*sic*); Radiolo, type du speaker qui fait des ronds de jambe avec sa voix, fléau moderne; Maurice Rostand, qui récite un monologue de l'*Aiglon*, et le *Napoléon IV* de son cru. On peut dire que nous sommes servis. Le disque fortifie les réputations. Il les crée aussi de toutes pièces. Qui diable, sans les disques, connaîtrait Jean Tranchant? Le disque lance les scies à grande vitesse : *Le grand méchant Loup, Amusez-vous, On aura tout vu.* Par bonheur elles disparaissent avec la même rapidité. Ces

trois scies sont déjà aussi lointaines et vieillies que le *Pied qui r'mue* ou *l'Amant d'Amanda.*

***

Il y a quelque chose qui reste en panne dans la prétendue création phonographique : c'est la diction, le théâtre, et la récréation enfantine. Si les chansonniers, Dorin, Colline, Noël-Noël, Hyspa (*La petite boutique.* C.) n'étaient pas là pour sauver l'honneur, le disque de diction serait la risée du discophile. Écoutez seulement du Hugo (*Lorsque l'enfant paraît* ou *le Petit Paul*), les scènes de *Coriolan* (l'emphase y est du meilleur comique, mais ce n'est pas ce qu'on voulait...), *le Remords de Judas* d'Haraucourt.

Le système des extraits de pièces continue à sévir : scènes d'*Azaïs*, scènes de *Marius*, scènes de *Fanny*, scènes de *Peer Gynt*, celles-ci avec Suzanne Després, Lugné-Poë et un accompagnement musical désuet du plus pur effet 1900. Quant au théâtre prétendûment « phonographique », c'est une plaisanterie. M. Jacques Cossin a la candeur d'imaginer qu'en enregistrant des histoires grand-guignolesques, avec sonneries de téléphone et accidents d'auto, il va enclore dans son disque le frisson de l'art. Passe encore pour les platitudes de *Christiane* et de *Son Frère* (P.). Mais traiter de cette façon *le Cœur révélateur* d'Edgar Poë!

A part l'intelligente collection « La Chanson à l'École », fondée par Germaine Weill, les enregistrements de chansons enfantines, nombreux jadis, sont suspendus ou presque. Les albums d'étrennes du genre de *Robinson Crusoé*, qui parut il y a deux ans, n'ont pas eu de répliques cette année. Il est vrai que le silence vaut mieux que le scandaleux arrangement des *Contes de Perrault* (C.) fabriqué il y a trois ans.

***

Des courants d'origine inconnue naissent on ne sait comment et disparaissent on ne sait pourquoi. La mode des « autographes vocaux », florissante il y a quelques saisons, a complètement disparu. On déplore cette disparition chaque

fois qu'un musicien ou un grand homme meurt sans laisser trace de sa voix dans le disque. Les anthologies de poètes, basées sur le même principe, ont fait aussi le plongeon.

Par contre, des recherches nouvelles sont entreprises. Les unes ne donnent pas grand'chose, comme l'orchestre « électro-humain », composé de quatre violons reliés à des appareils d'amplification électriques. Jusqu'ici les sonorités ainsi obtenues au microphone n'ont pas pris de caractère spécial, et les œuvres exécutées sont des chromos du genre *Oiseaux dans les branches* (G.). D'autres fois, on rencontre quelque chose de vraiment neuf; ainsi dans l'emploi du xylophone au ralenti. Écoutez *In a mist* ou *Dance of the octopus*, et vous découvrirez des sonorités inattendues qui se lient, de façon très intéressante, avec des instruments à vent du timbre de la clarinette. Le disque est alors un subtil professeur d'instrumentation.

Il est même un professeur de mise en scène, comme on l'a vu aux représentations de *Comme il vous plaira* à l'Atelier avec Jacques Copeau. Georges Auric avait écrit directement pour le phonographe une petite partition fort spirituelle. Elle fut diffusée par des haut-parleurs répartis sur la scène et dans la salle. En sorte que le problème de l'*orchestre invisible*, posé par Wagner, et boiteusement résolu par lui à Bayreuth, a trouvé soudain, et aisément, sa solution rationnelle. La musique d'Auric n'était plus une musique *de* scène : c'était une musique *en* scène. La pièce de Shakespeare baignait dans la musique. Les conséquences de cette réussite peuvent être importantes : à la limite, elles conduiraient à la suppression pure et simple de l'orchestre du théâtre lyrique, et à une transformation essentielle du « genre opéra », où depuis l'origine se manifeste un antagonisme irréductible entre la pièce et l'orchestre, qui tirent chacun à soi la couverture et sont plaqués l'un contre l'autre au lieu de se mêler l'un à l'autre.

***

Auxiliaire de la scène, le disque devient auxiliaire du livre. On a édité en Allemagne une étude sur la vie des fauves, à chaque exemplaire de laquelle est joint un petit disque où sont enregistrés les rugissements des animaux décrits. Le disque

est auxiliaire de la critique : une maison d'éditions littéraires a enregistré un jour la profession de foi de l'auteur d'un volume qui venait de paraître sous cette firme. Le disque devient auxiliaire de la politique : les chefs d'État gravent leurs appels dans la cire, et si vous voulez *sentir* le hitlérisme, écoutez les disques qui recèlent les mouvements de foule de Nuremberg.

Le disque est l'auxiliaire de l'école. Il existe un « Comité français du Phonographe dans l'enseignement » qui publie des listes de disques pour guider le personnel enseignant dans son choix. Deux listes ont paru. Elles sont ce que sont de pareilles entreprises, dès qu'on les livre à l'arbitraire de la demi-compétence. Les auteurs des listes inscrivent comme « chef-d'œuvre » la *Symphonie du Nouveau Monde* de Dvorak, dont les écoliers et les lycéens peuvent aisément se passer. Les adversaires de l'entreprise protestent, non sans force. Mais il n'y a pas de raison pour que ça finisse. Tant vaut la liste qu'un manuel scolaire. C'est le professeur qui importe, et non pas l'imprimé. Mais on aurait pu choisir avec plus de discernement le rédacteur de ces listes.

ANDRÉ CŒUROY

L'EXPÉRIENCE CENTRISTE DE M. FLANDIN

Voici quatre mois que M. P.-E. Flandin a pris le pouvoir et qu'il l'exerce dans des circonstances rendues chaque jour plus difficiles par la crise économique de ce rude hiver. Au seuil d'un printemps qui ne s'annonce guère moins maussade, il est, certes, beaucoup trop tôt pour porter un jugement d'ensemble sur l'action gouvernementale de M. Flandin, mais on peut déjà tirer d'utiles enseignements de l'histoire de cette période, qui, sans avoir été marquée par de grands mouvements apparents, n'en a pas moins d'importance politique à nos yeux.

Il semble que l'on puisse distinguer deux phases à peu près égales par la durée, et assez différentes par leur caractère, dans le début de l'expérience Flandin. Les deux premiers mois ont été, pour employer le jargon de nos cadets amateurs des pistes et des autodromes, le plus beau démarrage ministériel que l'on ait vu depuis longtemps. Par contre, le troisième et le quatrième mois ont vu le train se ralentir. Est-ce l'amorce d'un mouvement alterné? Est-ce une hésitation passagère? L'avenir nous l'apprendra, car la course, à notre modeste avis, est loin d'être finie, et le ministère actuel peut et doit durer de longs mois.

Les débuts du cabinet, en novembre, ont produit une grosse impression, non pas tant sur le grand public que dans les milieux informés qu'inquiétait chaque jour davantage le report systématique des échéances difficiles. L'allure jeune,

la solide formation technique, l'éloquence directe, l'esprit de décision de M. Flandin lui ont valu la plus large majorité parlementaire que l'on ait vue depuis Raymond Poincaré, et, en quelques semaines, des résultats considérables ont été obtenus.

C'est d'abord le vote du budget, qui a été discuté en cinq semaines, et dont l'examen, sans être absolument exhaustif, a été suffisamment poussé. C'est ensuite le vote des deux lois sur le marché du blé et du vin. En même temps, une hausse vigoureuse se dessinait sur nos fonds d'État, entraînant toute la cote de la Bourse dans un sillage d'optimisme, tandis que, à l'extérieur, la question sarroise se réglait dans le calme et que le rapprochement franco-italien devenait enfin une réalité grâce à la souple diplomatie de M. Pierre Laval.

Vers la mi-janvier, on a eu le sentiment que l'élan du début était freiné par des résistances ou qu'il se ralentissait de lui-même : à l'euphorie de novembre a succédé un obscur malaise, le ministère a paru par moments moins sûr de sa force, et, sans qu'il y eût à proprement parler d'offensive contre lui, on s'est mis à douter ouvertement de ses chances de durée. Assez diverses sont les raisons de ce changement d'atmosphère : laissons de côté les mésaventures d'un ministre qui aurait mieux fait de rester dans son Algérie, ne retenons pas davantage les incidents du 6 février qui ont permis au Président du Conseil de connaître les vrais sentiments de certaines ligues à l'égard du gouvernement de la République, tout cela ne relève que de l'histoire anecdotique et tels noms aujourd'hui familiers aux badauds iront bientôt rejoindre dans l'oubli celui du baron Christiani... et bien d'autres encore. Il faut analyser de plus près les données du problème si l'on veut voir clair dans la situation.

L'originalité de l'expérience gouvernementale de M. P.-E. Flandin, c'est d'être une expérience centriste. On devine avec quel intérêt elle est suivie dans cette revue où le comte de Fels et dix de ses collaborateurs n'ont cessé de démontrer la nécessité d'un gouvernement affranchi de la tyrannie des extrêmes. Soutenu par le Centre, le Président du Conseil a contre lui, à gauche les 160 députés qu'attire la mystique du Front Commun, à droite, il doit compter avec l'hostilité moins

franchement avouée, mais tout aussi vive, de 60 à 70 élus répartis entre les groupes des Indépendants, de la Fédération républicaine, et du Centre républicain. Parlementairement, la conjonction de ces deux extrêmes doit rester impuissante, cependant, il est toujours plus difficile de gouverner avec une majorité centriste et une politique de juste milieu que de durer avec une politique partisane et en s'appuyant sur un côté de l'Assemblée contre l'autre.

A la longue cependant, la majorité actuelle devrait pouvoir se cimenter solidement, mais laissons ce propos sur lequel nous aurons à revenir. Pour l'instant, extrême droite et extrême gauche font effort pour dissocier les troupes gouvernementales. Les journaux de droite attaquent avec violence le parti radical et ses ministres qui, en dehors de M. Herriot, n'ont pas grande personnalité, mais qui collaborent loyalement avec leur Président du Conseil; les mêmes feuilles s'efforcent de prolonger indéfiniment les travaux de la commission d'enquête sur l'affaire Stavisky, elles commencent à traiter M. Pernot aussi mal que M. Chéron et se désolent de voir que l'écho répond de plus en plus faiblement à leur cri de guerre : dissolution, révision! De leur côté, les socialistes ne perdent pas une occasion de mettre le Gouvernement et sa majorité dans l'embarras : ils feignent une grande hâte à voir discuter le rapport de la Commission d'enquête sur les émeutes du 6 février, parce qu'ils savent bien qu'une partie de la droite hésite à approuver publiquement ses conclusions. Ils insistent pour que vienne le débat sur les décrets-lois : au lieu de demander la révision des plus injustes d'entre eux, ils veulent qu'on les rejette en bloc; certes, ils n'ont aucune illusion sur le succès de leur initiative, car ils savent bien que, pour faire abroger les décrets, il faudrait le vote non seulement de la Chambre, mais du Sénat. Que leur importe, s'ils réussissent à placer dans une gêne cruelle les soixante-dix radicaux qui ont besoin, pour être réélus, du désistement socialiste! Hâtons-nous de dire que toutes ces opérations tactiques, si elles ne sont pas sans inconvénient, restent, du moins pour l'instant, sans danger. A certains moments qui ne sont pas très loin de nous, il aurait suffi de bien moins pour provoquer une crise, mais aujourd'hui il en va tout autrement, et, malgré la mauvaise

humeur persistante de la Bourse, la situation du Ministère paraît se consolider depuis la fin de février.

***

Pourtant, une atmosphère de pessimisme règne au Parlement. Sans vouloir pousser trop loin la comparaison paradoxale de la Chambre avec un monastère, je serais tenté de rapprocher la lassitude dont témoignent les meilleurs d'entre nos élus de cette *acedia* dont Barrès parlait si souvent dans ses premiers livres, dégoût de l'esprit, atonie de la volonté qui livrait le moine aux embûches du Malin. Écoutons nos hommes politiques : dans leur conversation reviennent sans cesse les mêmes expressions désabusées : la Chambre est morte, le pays est ingouvernable, nous perdons notre temps. L'un des plus estimables, sans phrases à effet, a récemment donné sa démission, et cinquante autres annoncent à qui veut les entendre qu'ils achèveront leur mandat mais ne seront plus candidats. Croit-on qu'il s'agisse là de symptômes négligeables?

Pour beaucoup, ce dégoût est venu en constatant l'impopularité du Parlement et le discrédit où on le tient par une injuste généralisation. Qu'il y ait eu dans notre personnel dirigeant de lourdes défaillances, c'est l'évidence même et c'est la triste loi de l'humanité. Mais si l'on feuillette la collection de certains journaux depuis trente ans, l'on constate que tous nos hommes d'État ont été accusés pour le moins de trahison ou de vol, ce qui n'empêchait pas les mêmes journalistes de leur tresser des couronnes quelques années plus tard. A quel moment donc disaient-ils la vérité?

Mais laissons cette question de moralité. Ce qu'on reproche surtout au Parlement, c'est de ne pas savoir s'élever au-dessus des intérêts particuliers, et d'oublier son rôle d'arbitre au milieu des innombrables revendications intéressées dont il est assailli. Là encore, il y aurait beaucoup à dire. M. Fabre-Luce écrivait l'autre jour très spirituellement dans l'*Europe Nouvelle* : « En France aujourd'hui l'antiparlementaire mène un double jeu : il provoque d'abord l'agitation au Palais-Bourbon, par ses pétitions et ses doléances, puis il dénonce avec force

les effets nocifs de cette agitation. » Même idée dans un récent article de M. Georges Bonnet, publié par la *République* : « Je souris quand je vois certains de nos confrères de la Presse gourmander les députés qui se préoccupent trop des vœux de leurs électeurs ou des grandes associations. Qu'ils veuillent bien se donner la peine de lire le journal dans lequel ils écrivent eux-mêmes, ils y verront abondamment reproduites et favorablement commentées les revendications des retraités, des anciens combattants, ou des ligues d'agriculteurs par exemple. Souvent même ils trouveront une rubrique spéciale ouverte aux protestataires. »

Ne croit-on pas que nous touchons à l'explication? Le malaise parlementaire n'est que le reflet du malaise du pays; la seule différence, c'est que le pays mécontent s'en prend à ses représentants, tandis que ceux-ci n'ont pas le courage, d'ailleurs difficile, de répondre aux électeurs par quelques rudes vérités du genre de celles-ci : « La vie reste chère parce que tout le monde veut faire des bénéfices exagérés, le budget est au pillage parce que tout le monde veut être retraité, pensionné, ou, faute de mieux, assisté. »

Nous voici loin, va-t-on nous dire, de votre thème initial et de la situation ministérielle! En réalité, nous n'avons fait qu'un bien petit détour. Au lieu de dépendre des réactions des groupes et des fractions, l'avenir du cabinet Flandin dépend surtout des solutions qu'il apportera aux problèmes et la seule chose regrettable, c'est qu'il ait fallu si longtemps chez nous pour en arriver à ce pragmatisme politique.

Si nous énumérons ces problèmes de l'heure présente, nous trouvons en premier lieu le maintien de l'ordre intérieur. Nous n'en parlerons pas longuement, car la tranquillité publique ne paraît plus sérieusement menacée. Les ligues de droite ont vu se ralentir l'accroissement de leurs effectifs et les divergences d'opinion s'accentuent entre elles, comme le montrent les échanges de lettres qui ont lieu entre l'Action Française et les Croix de Feu. En outre, l'éventualité d'une action directe apparaît de moins en moins vraisemblable parce que les ligues de droite et le Front Commun, comme les peuples turbulents dont parlait jadis Tacite, se tiennent en respect *mutuo metu*, par une crainte

réciproque. La vieille idée blanquiste ou maurassienne de la révolution accomplie par un coup de main à l'aide de partisans déterminés occupant les points stratégiques hante peut-être encore quelques cerveaux, mais on n'en parle plus aussi couramment qu'il y a un an, car tout le monde ou presque a fini par comprendre que le drame de notre époque est un drame économique et que les solutions de conjuration ou d'opérette ne règlent rien.

La crise agricole prend une forme aiguë. Depuis près de quatre ans, tous les produits de la terre ont subi une baisse continue, si bien qu'il n'est pas un seul produit animal ou végétal qui ne soit tombé à un cours très inférieur en francs-or à son prix d'avant la guerre. La loi établissant un cours minimum pour le blé a enrayé quelque peu la dévalorisation de notre principale céréale, mais elle a favorisé de multiples fraudes et a rendu très difficile l'écoulement de la récolte. Aussi le gouvernement a-t-il pris en décembre dernier l'initiative d'une loi abandonnant le prix minimum et revenant par étapes à la liberté du commerce et à la saine raison économique. Cette loi a été d'abord très mal accueillie par une partie du monde rural et a dressé contre le ministère les chambres d'agriculture; en ce moment, le mécontentement paraît moins violent, au fur et à mesure que les transactions reprennent sur les marchés, mais nous voyons se développer, surtout dans nos provinces du nord et de l'ouest, une campagne d'agitation agraire dont les arrière-pensées politiques sont faciles à déceler et dont le récent meeting de Rouen n'est qu'un épisode. Le gouvernement a annoncé sa volonté de ne pas tolérer une agitation dont les thèmes vont du refus de l'impôt jusqu'à l'appel aux armes. Mais il est de son devoir de réfuter par avance les arguments des « agriculteurs de l'asphalte » comme les appelait un ancien président du Conseil, en soulageant la grande misère des vrais paysans français. Les projets d'organisation des marchés de la viande et du lait, qui vont venir incessamment en discussion sont d'une grande importance, du point de vue, non seulement économique, mais aussi social : car on ne saurait oublier que l'élevage et la laiterie sont pratiqués par un très grand nombre d'agriculteurs, isolés ou groupés en coopératives, selon les régions.

Le projet sur les ententes industrielles ou commerciales, destiné à mettre un peu d'ordre dans notre production, vient d'être voté par une assez faible majorité (333 voix) à l'instant où j'écris ces lignes. Ce projet a soulevé de nombreuses objections tant du côté des partisans de l'économie libérale que dans le camp des doctrinaires de l'économie dirigée. Il convient pour étudier ses dispositions et ses effets probables, d'attendre que le Sénat l'ait examiné, modifié et voté. Bien des mois se passeront sans doute avant qu'il entre en vigueur. Allons-nous ajouter avec les sceptiques que d'ici la crise des affaires aura eu le temps de guérir ou de devenir irrémédiable?

Restent les deux questions étroitement liées de l'équilibre budgétaire et de la stabilité monétaire. Les discours et les écrits de M. Paul Reynaud et de M. Patenôtre tendant à démontrer, les uns que la dévaluation du franc est inévitable, les autres qu'elle est souhaitable, ont éveillé aussi bien dans les milieux politiques que dans le grand public une vive attention et des réactions contradictoires. Il n'est pas douteux que l'inflation menace tout pays dans lequel les déficits budgétaires tendent à devenir pratique courante. Or, dans la mesure où notre comptabilité archaïque permet de faire un bilan, on peut considérer que l'excédent des dépenses sur les recettes a été de 10 milliards en 1932, de 7 en 1933, de 6 en 1934, avec cette circonstance aggravante qu'on a été obligé pendant ces trois années de consacrer plus de 20 milliards à des dépenses extra-budgétaires. Ces chiffres n'ont rien d'étonnant si l'on songe que nos recettes suivent étroitement la courbe de l'activité économique, tandis que, malgré un effort d'économie dont les protestations violentes des *part-prenants* ont souligné les difficultés, les compressions des dépenses ont été, dans la plupart des cas, loin d'atteindre 10 p. 100. L'emprunt a donc suppléé aux défaillances du budget et de la trésorerie, et, quand nous parlons d'emprunts, il ne faut pas oublier, à côté des fonds d'État proprement dits, les émissions des P. T. T. et celles des collectivités locales. Sait-on que la dette de la Ville de Paris a doublé en quatre ans et que celle de l'Algérie n'est pas loin d'avoir décuplé en une dizaine d'années? Une telle situation, aboutissement de longues années d'imprévoyance, rend nécessaire un redressement, mais ce redressement,

comment l'opérer? Pour faire jouer les moyens classiques d'abaissement du taux des emprunts, il faut cesser d'emprunter; pour cesser d'emprunter, il faut faire des économies, mais comment réaliser des économies massives quand la moitié du budget de l'État est absorbée par le service de la dette, sous la double forme des rentes et des pensions, et quand les anciens combattants, ou plutôt les bureaux de leurs associations, dénoncent comme scandaleux le prélèvement de 3 p. 100 qui a été fait sur leur allocation?

Telles sont, sommairement exposées, mais loyalement, quelques-unes des données du problème gouvernemental. MM. Flandin et Germain-Martin, par le récent accord qu'ils ont conclu avec la Banque de France, ont assuré leurs échéances les plus prochaines, mais il nous paraît évident qu'ils seront amenés, soit avant, soit aussitôt après les élections municipales, à présenter aux Chambres un plan complet de rétablissement financier et à leur demander de le voter ou de donner au gouvernement les pouvoirs d'opérer par décrets.

La question de la prolongation du service militaire sera, elle aussi, posée, très probablement à la fin de mars. En raison de la situation extérieure, du déficit des classes creuses et de la menace que constitue le réarmement de l'Allemagne, il semble que le gouvernement obtiendra du patriotisme des Chambres ce qu'il leur demandera, mais ce ne sera qu'après un débat difficile où la majorité subira un gros déchet et dont elle gardera peut-être une faille irréparable.

***

Comme on le voit, le calendrier de l'action gouvernementale prochaine n'est pas un calendrier de réjouissances. Mais c'est peut-être là une des meilleures chances de M. P.-E. Flandin car, sauf quelques agités chez qui le mal du portefeuille est une affection chronique, mais à qui nul ne penserait en cas de crise, personne n'a grande envie d'assumer pour le moment les pesantes responsabilités du pouvoir. Aussi, croyons-nous que le gouvernement vivra dangereusement, mais qu'il vivra, si son chef continue à agir et s'il stimule le zèle de cer-

tains de ses collaborateurs, déjà essoufflés par le rude train qu'il faudra tenir longtemps encore.

Une vie dangereuse, ai-je dit. C'est qu'en effet, comme nous l'écrivions plus haut, la position centriste est difficile à tenir : les batailles où il faut se garder à droite et à gauche sont rudes à gagner dans la stratégie parlementaire comme dans l'autre, mais en ce moment, le Parlement est disposé à faire de grands sacrifices à la stabilité ministérielle. Ne convient-il pas d'utiliser ce répit pour donner à la position centriste, à défaut des frontières naturelles qui lui manquent, la protection de solides ouvrages de fortifications?

Mais voilà une métaphore militaire un peu trop suivie. Parlons clair : les majorités de Bloc National et de Cartel, dont l'action a été à peu près aussi malheureuse, n'ont duré que par ce qu'elles reproduisaient au Parlement le dispositif de bataille des consultations électorales. La faiblesse actuelle du centrisme, c'est qu'il ne répond à aucune organisation solide dans l'ensemble du pays où, dans les trois quarts des circonscriptions, les élections se font toujours gauche contre droite. La question qui se pose donc pour le gouvernement, c'est, si une majorité fidèle lui permet de durer, de permettre à son tour à cette majorité de survivre dans la prochaine législature.

Nous n'avons pas la possibilité dans cet article d'étudier les divers moyens pratiques d'assurer la réélection des 350 députés qui constituent l'armature solide, le noyau nécessaire et suffisant de la majorité actuelle. Ces 350 députés auront, certes, besoin d'être défendus, car ils auront voté maintes mesures utiles au pays, mais désagréables à leurs concitoyens, et la démagogie essaiera d'unir pour les abattre l'extrême droite à l'extrême gauche. Certains ont pensé qu'il serait expédient de retarder la date des élections; ainsi, les désagréments particuliers des mesures de redressement seraient, croient-ils, oubliés à la faveur des effets généraux et bienfaisants de ce redressement. En soi, le mandat de six ans nous paraît une excellente chose, mais la prorogation du mandat de la présente Chambre serait un procédé par trop désinvolte, une vraie rupture du contrat conclu en 1932 avec le suffrage universel. Ajoutons que, si, comme on l'a prétendu, un lien s'établissait entre la prolongation du service militaire et celle

de la présente législature, un tel maquignonnage soulèverait de justes colères.

Tenons donc pour assuré que les élections auront lieu en 1936. Si le gouvernement veut s'occuper de les préparer méthodiquement, il en a le temps, mais il y a beaucoup à faire dans l'état de désarroi où certaines campagnes de presse ont mis l'opinion. On s'étonnera peut-être de nous voir attacher une telle importance à la préparation du terrain électoral, quand se posent les graves problèmes que nous venons d'énumérer, et quelques autres que nous avons volontairement passés sous silence. Si nous en parlons ainsi, c'est que le gouvernement, en préparant la majorité de 1936, consolidera sa majorité de 1935 et tirera de sa fidélité les moyens d'agir avec une autorité accrue. En dehors de cette voie, il n'y a qu'aventures et désordre, car le régime parlementaire ne résisterait pas longtemps à des coups de balancier comme ceux de 1919, 1924, 1926, 1932 et 1934. C'est pour cela que nous suivons l'expérience centriste de M. Flandin avec un intérêt que n'éveilleraient plus en nous les jeux traditionnels de la politique. Nous voulons savoir si la France est encore le pays du juste milieu et de l'indépendance disciplinée par la raison, ou si, dans le fatras des plans que nous proposent tous les jours tant de cervelles fumeuses, nous devrons en fin de compte nous résigner à choisir entre la croix gammée de Hitler et la faucille au marteau de Staline. Au point où nous en sommes de cette partie dont l'enjeu décisif est toute notre tradition de liberté politique, il ne nous reste plus beaucoup d'atouts en main. Le chef du Gouvernement, actuel est une de ces bonnes cartes; qu'on aille pas l'écarter imprudemment!

FRANÇOIS LEUWEN

L'HISTOIRE

La Providence des chercheurs. — La Réforme, de l'Édit de Nantes à la Révocation. — Les royalistes n'ont rien compris à la Révolution. — La Troisième République.

Clio, muse de l'histoire, donne son nom à une collection de manuels à l'usage de l'enseignement supérieur. Ne prenez pas ici le mot « manuel » dans un sens défavorable et rapetissant. Le manuel, c'est le livre qu'il faut avoir sous la main (*Handbuch*). M. Charléty, recteur de l'Académie de Paris, a fait à ceux-ci l'honneur de les présenter au public lettré. Ils sont « une introduction aux études historiques. » Ils sont pour les débutants des guides de toute autorité. Ils leur épargnent des tâtonnements, voire des bévues, en tout cas des pertes de temps et de force sans profit pour personne. Dresser une bonne bibliographie, une mise au point des résultats acquis et des problèmes en suspens, c'est une tâche ingrate dont on ne saurait être trop reconnaissant à ceux qui l'assument. « Tu te donnes bien de la peine, disait un jour Lavisse à son ancien camarade Monod, pour en épargner aux autres. » C'est une forme d'altruisme où il n'y a pas d'abus à craindre. Remercions M. Joseph Calmette qui a traité du *Monde féodal* et de l'*Élaboration du Monde moderne*; remercions M. Robert Cohen qui n'a pas reculé devant *la Grèce et l'Hellénisation du Monde antique.* (Les Presses Universitaires de France.)

On sait que rien ne change et ne progresse aussi vite que l'histoire ancienne. Le miracle grec, c'est l'éternel rajeunisse-

ment de cette culture la plus heureuse, la plus communicative qu'on ait jamais vue, qui nous émerveille à l'âge de son triomphe et nous stupéfie par les profondeurs insoupçonnées du passé légendaire où elle plonge ses racines. Comment un petit peuple, qui vit de rien dans un tout petit pays formé d'une péninsule aride et d'une poussière d'îles à profil harmonieux mais à sol infertile, a-t-il pu jouer un pareil rôle et de si longue portée dans l'histoire générale? D'où lui vient cette faculté assimilatrice, cette sociabilité contagieuse qui font d'une cité minuscule comme Athènes un des lieux saints de la civilisation? D'où viennent ces Grecs, ces Hellènes, que nous voudrions croire autochtones et qui avaient la prétention de l'être? Leur origine, noyée de légendes, sort peu à peu de l'obscurité à la lumière de fouilles récentes. Il n'y a pas trente ans qu'on commence à y voir quelque chose. Au début du siècle, encore après les fouilles de Mycènes, de Troie et de Cnossos, on osait à peine parler de la domination égéenne. Les périodes les plus anciennes de la formation du peuple grec prenaient pour point de départ en avant comme en arrière le règne du fabuleux roi de la mer, le thalassocrate par excellence, Minos, à peine dégagé des ténèbres de la préhistoire pour entrer dans la pénombre de la protohistoire.

La période de la domination égéenne est antérieure à tout cela. Un petit volume de M. Pierre Waltz, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, nous guide dans les limbes de ces âges lointains : *le Monde Égéen avant les Grecs* (Colin). M. Cohen nous y introduit aussi. Il n'est pas de ces cicerones qui ne nous promènent que dans ce qui est connu. Il est au contraire l'ami des mauvais jours et des mauvais pas. Il s'attarde sur ce qui n'est pas banal; il prend la poste — disons l'autocar — en pays connu. Il est délibérément disproportionné. Ainsi, il s'est aperçu, comme étudiant et comme professeur, que l'histoire grecque est restée littéraire, classique, nationaliste, qu'elle est enveloppée d'une quasi-coalition du silence sur un point qui pourtant est d'un intérêt plus général que la guerre du Péloponnèse. Les deux siècles qui suivent la mort d'Alexandre sont sacrifiés dans les programmes comme dans les manuels. Cette période où la Grèce déborde de son cadre,

non plus politiquement et par accident, mais intellectuellement et pour toujours, reste dans le vague. On dirait qu'après Aristote et Démosthène, la Grèce replie ses ailes, qu'elle s'endort dans les bandelettes de la momie d'Alexandre. Et c'est pourtant à ce moment que l'hellénisme couvre de son vernis tout l'Orient en même temps qu'il humanise la farouche humeur des vieux Romains. Il est temps de réagir contre cette routine. L'époque hellénistique a d'abord conquis sa place dans l'art. Mais l'art n'est qu'une face de la primauté grecque. Il ne faut pas nous hypnotiser sur Athènes qui n'est plus qu'une ombre, sur Sparte qui n'est plus qu'un nom. Leur décrépitude est le revers de la médaille, mais elle a un beau côté. « La décadence de la Grèce, dit M. Cohen, c'est la rançon dont se pare la splendeur des monuments hellénistiques. »

On a raison assurément de pas s'égarer dans le labyrinthe des menues intrigues où Athènes cherche à se donner l'illusion de compter encore pour quelque chose. En fait, elle bénéficie de l'inépuisable indulgence que lui vaut le Parthénon : elle est sans cesse prise, occupée; ses Grands Murs n'existent plus; elle change de maître sept fois en quarante-six ans au hasard des luttes entre les diadoques et leurs épigones, mais toujours on lui laisse son décor, ses écoles, même assez d'indépendance apparente pour qu'elle figure à Delphes comme État souverain. Les Romains aussi respectent cette immunité privilégiée, même Sylla n'ira pas jusqu'au bout de sa colère. Mais Athènes n'est qu'un musée. C'est en Orient que l'hellénisation fait merveille, elle s'étend jusque dans l'Inde. Elle ne reculera qu'avec l'empire romain qui s'en tiendra à la frontière de l'Euphrate, laquelle n'était pas la limite de l'hellénisation.

Tout cela, et le reste, *Clio* vous le dira comme un oracle et mieux qu'un oracle car *Clio* ne siège pas sur le trépied de la pythie. Salomon Reinach avait rédigé de petits manuels sous des titres symboliques : *Cornélie ou le latin sans pleurs*. Nous avons ici : « Clio ou l'érudition sans faux départ. »

***

Voici un gros volume qui mériterait d'être étudié en détail. Il faut se contenter d'en signaler l'intérêt. C'est l'*Histoire de*

la Réforme française de l'Édit de Nantes à la Révocation, du pasteur John Viénot (Fischbacher). Un tome précédent étudiait la période *des Origines à l'Édit de Nantes*. Les suivants ne paraîtront pas, du moins sous la même signature, car l'auteur n'a même pas vu la publication de celui-ci.

John Viénot, président de la « Société de l'Histoire du Protestantisme français », ne se pique pas de pousser l'impartialité jusqu'à l'absence de passion. Il adopte pour principe celui d'Ernest Denis parlant de la Bohême qui lui tenait tant à cœur : « J'ai eu l'intention d'écrire un livre de bonne foi. J'ai toujours dit ce que je croyais être la vérité, même quand je savais qu'elle froisserait des amis qui me sont chers; j'ai essayé de juger sans injustice les hommes qui me sont le plus odieux. Quant à l'indifférence sereine qu'une certaine école prétend réclamer des historiens, je n'y crois pas, et je ne l'ai jamais rencontrée. » Cette franchise est un précieux et loyal avis au lecteur. Il ne pourra se plaindre de n'avoir pas été prévenu s'il a parfois l'impression de lire un ouvrage de controverse confessionnelle.

Le fond, c'est de prouver que l'Édit de Nantes n'a jamais été considéré par le Roi Très-Chrétien comme autre chose qu'un expédient fâcheux et momentané. C'est parfaitement juste. Michelet dit que le malheur du XVIIe siècle, c'est que « la religion prime la politique ». Ce n'est guère vrai à l'extérieur où les nécessités des alliances passent avant l'intérêt du catholicisme. A l'intérieur, c'est on ne peut plus visible. Même les bons esprits qui sont pour la tolérance n'envisagent qu'une tolérance pratiquée à contre-cœur et imposée par le malheur des temps. Un des plus sages conseillers de Richelieu lui rappelle le proverbe : « Il vaut mieux quelquefois laisser son enfant morveux que de lui arracher le nez. » La réponse de Louis XIV à Ruvigny, en 1678, au moment où la paix de Nimègue le laisse tranquille à l'extérieur, est typique : « Le Roi mon grand-père vous a aimés et le roi mon père vous a craints; moi, je ne vous aime ni nè vous crains. »

M. Viénot explique que le fond du protestantisme, « même sous les formes autoritaires qu'il a gardées longtemps, c'est

la révolte des âmes et des peuples contre l'autorité universelle de la papauté ». A vrai dire, le roi de France n'est pas tellement jaloux de la prérogative absolue du pape. Le gallicanisme aurait pu en une certaine mesure se consoler d'un peu d'indépendance à l'égard du Saint-Siège. Mais il y avait en outre dans l'attitude des protestants français un mélange d'ambitions féodales de la part des grands, et de prétentions communales de la part des villes, où la monarchie devenue absolue voyait un crime de lèse-majesté. Elle ne voulait pas être paralysée par les protestants français comme le Saint-Empire par les protestants allemands. C'est pourquoi le mot de Michelet n'est pas si juste qu'il en a l'air. La religion n'a pas alors primé la politique, elle était plutôt l'autre face d'une même politique.

***

Oh oui! l'histoire se répète, ce qui est à la fois rassurant et peu flatteur. C'est rassurant puisqu'on voit dans le passé que les choses finissent par s'arranger neuf fois sur dix; c'est peu flatteur puisque les leçons du passé ont si peu d'action que les mêmes fautes se recommencent indéfiniment. Le fort intéressant volume de M. Madelin, la *Contre-Révolution sous la Révolution* (Plon) est mélancolique. Du point de vue social, la Révolution répond au vœu de l'opinion et c'est pourquoi elle dure. Elle est en même temps contraire au sentiment intime de la majorité du pays restée royaliste et religieuse d'instinct, et c'est pourquoi elle ne dure que par la Terreur. La réaction thermidorienne, c'est la révolte de l'instinct de conservation dans tous les sens du mot. Le pays est dégoûté de la Révolution et encore plus des révolutionnaires. Mais les royalistes ne comprennent pas que cette violente réaction contre une tyrannie presque sans exemple n'a rien de commun avec un désir de retour à l'ancien régime. Même en Vendée, on se bat pour la liberté, la liberté de conscience, qui est la plus précieuse de toutes; les Vendéens sont farouchement égalitaires, ils n'entendent pas renoncer aux biens nationaux dont ils sont acquéreurs ni revenir aux droits féodaux dont

la suppression leur paraît, comme à tous les paysans de France, naturelle et irrévocable[1].

Le pays, comme il arrive généralement — et c'est ce qui rend si difficile l'art de gouverner — désire des choses contradictoires. Il ne veut plus de la Révolution, il voudrait revenir à la royauté, mais à une royauté qui ne soit pas celle de la veille. Malheureusement, la royauté dont on lui parle est celle dont il ne veut pas. La mort du Dauphin au Temple est à cet égard un coup très grave pour la propagande monarchique. On pouvait espérer de cet enfant, déraciné de son milieu, rétabli par la volonté du peuple, une royauté constitutionnelle, une Monarchie du 14 juillet ou du 4 août, adaptée à l'esprit nouveau, détachée du droit divin, respectueuse des conquêtes civiles et sociales de la Révolution, limitée par une Constitution dont celles de 91 ou de l'an III donnaient les grandes lignes. Le comte de Provence, malgré son intelligence et son ouverture d'esprit, ne pouvait entrer dans cette voie. Il ne pouvait non plus promettre la large amnistie dont beaucoup des dirigeants de la réaction thermidorienne, plus ou moins régicides, avaient besoin.

De là l'incertitude, l'apparente indifférence qui caractérisent l'opinion. Elle ne s'intéresse à rien, pas même aux victoires de la Convention agonisante; on dirait qu'elle est prête à tout. C'est qu'elle ne voit pas la porte de sortie. Les observateurs intelligents, même du côté royaliste, s'en rendent compte. Mallet du Pan, dès février 1795, écrit après enquête : « Personne en France n'a la plus légère pensée ni le moindre désir de retour à l'ancien régime. » La haine des privilèges est aussi vivace que jamais. Le volume posthume de Mathiez sur *le Directoire* (Colin) aboutit à la même conclusion. La correspondance du ministre britannique en Suisse, Wickham, grand caissier du parti royaliste et chargé de subventionner tous les agents de Louis XVIII en France, est un tableau saisissant de l'opinion française. Elle a été publiée partiellement en deux volumes, le reste est au « Record Office » de

1. On peut s'en rendre compte par les nombreux volumes parus sur la Vendée, dont le dernier, non le dernier en intérêt, est *La Vie aventureuse du Général d'Andigné*, par le marquis d'Andigné (Les Éditions de France).

Londres. « Toutes les personnes qui résident en Franche-Comté, écrit-il le 10 juillet 1795, craignent le retour des émigrés presque autant que le retour des factieux. » Le Français moyen oscille partout entre ces deux peurs. Le comte de Lavalette, ancien défenseur de Louis XVI au 10 août, qui deviendra aide de camp de Bonaparte, écrit dans ses *Mémoires* vers la même époque : « La mort de Louis XVI était détestée par tous les hommes sensés mais on aimait la liberté. » L'idée de renoncer à la frontière du Rhin, conquise par la Révolution, paraît contre nature. On ne s'enthousiasme plus pour les victoires parce qu'on ne doute plus de la victoire. Une monarchie qui débuterait par une reculade au dehors et des représailles au dedans, personne dans le peuple ne s'y rallierait. Le manifeste de Brunswick n'est pas oublié. La crainte et l'intérêt s'accordent à souhaiter la fin de la Révolution, mais autrement que par un retour à l'absolutisme. Les royalistes, surtout les émigrés, sont des revenants dans un monde transformé.

Si l'on piétine pendant toute la période thermidorienne et directoriale, c'est à cause de cette impossibilité de trouver une issue qui ne mène pas à l'ancien régime. Si le Consulat est si vite populaire et intangible, c'est qu'il restaure l'ordre sans restaurer l'ordre ancien. Il donne satisfaction à l'esprit conservateur en rassurant les acquéreurs de biens nationaux contre les revendications de la noblesse et du clergé. Il donne satisfaction à la foi catholique par le Concordat, sans retour à la dîme, sans restitution des biens de l'Église, sans humiliation pour les honnêtes gallicans qui étaient la partie saine du clergé assermenté.

On répète souvent que la Révolution de 89 était purement politique et bourgeoise. C'est une vue bien courte et les royalistes, au moment fatidique où leur heure aurait pu sonner, n'ont pas su regarder au delà. C'est pourquoi ils ont échoué. La Révolution a tout un côté social qui lui a survécu et que les royalistes n'ont pas paru soupçonner, ni alors, ni même encore longtemps après. On sait en gros que les biens nationaux ont été démembrés en petites propriétés et on n'a pas l'air de se douter que ces centaines de milliers de propriétés nouvelles sont personnifiées par des centaines de milliers de propriétaires.

Il y a là une classe active de possédants de fraîche date qui se sentent toujours un peu menacés quand ils voient sur le mur le profil d'un émigré ou d'un évêque réfractaire. Ils ont beau être loyalement royalistes et catholiques, ils cherchent une solution monarchique et religieuse compatible avec leurs titres de propriété. Et comment aussi ramener l'armée au drapeau blanc? Revenir aux grades plus ou moins réservés à la noblesse, alors que tous ces jeunes généraux ou aspirants à le devenir ont combattu leurs anciens officiers servant dans l'armée de Condé? Le bourgeois, le paysan, le soldat ne sont pas pour les gens au pouvoir; ils attendent pour les en chasser, de trouver par qui les remplacer sans revenir aux privilégiés du passé.

Tout ce chapitre qui explique la situation confuse et en apparence insoluble qui suit la chute de Robespierre explique bien d'autres choses et qui ne sont pas seulement d'autrefois.

***

C'est paradoxal, mais c'est ainsi. On intéresse difficilement le public à l'histoire intérieure de la Troisième République. Elle n'est pas pittoresque, trop de politiciens embrouillent la piste de leurs petites ambitions. Pour ceux qui les ont vues et plus ou moins vécues, ses grandes crises, tentative de restauration monarchique, 16 mai, boulangisme, Panama, affaire Dreyfus, tout cela est passionnant. Mais les jeunes générations trouvent cela bien vieux, en tout cas, bien vieilli. Les scandales du jour font tort à ceux de la veille. Le discrédit du régime parlementaire donne un air de vétusté à ces lointaines histoires sans leur conférer d'autre part un caractère de respectabilité. Il y a des antiquités qui ne sont pas vénérables. On a hésité longtemps à introduire l'histoire contemporaine dans les programmes scolaires par crainte de surexciter les imaginations. Il apparaîtrait plutôt à l'usage qu'on a eu le tort de lui donner trop de place parce qu'elle se révèle très ennuyeuse sans être très éducative, à moins de cesser d'être consciencieuse et impartiale.

On a pourtant besoin de s'y retrouver. A côté des études

partielles qui ont surtout porté, et avec succès, sur l'époque de Thiers et de l'Assemblée nationale[1], il est utile d'avoir un résumé exact de l'ensemble comme on a un plan de Paris sans se croire obligé pour cela d'en admirer tous les monuments. En voici un qui rendra certainement grand service aux gens pressés : *la Troisième République* (Plon). L'auteur, M. Robert David, a joué un rôle politique honorable et de second plan, ce qui est excellent pour tout comprendre sans la tentation de tout ramener à soi, sûr moyen de fausser les perspectives. Il a été ministre comme tout le monde, mais n'a pas éprouvé ensuite la nostalgie paralysante du portefeuille, ce qui est d'une philosophie rare. Il n'est pas aveuglément enthousiaste du régime parlementaire, mais n'en est aucunement adversaire systématique. Il n'a pas le fétichisme de notre constitution « qui n'apparut d'abord que timidement, avec un visage qui cherchait à se dérober, n'espérant se faire admettre qu'en réclamant un droit provisoire à la vie, et qui ne répondait pleinement à coup sûr au sentiment intime d'aucun de ceux qui la proposèrent, d'aucun de ceux qui la votèrent ». Et c'est vrai, notre constitution est une sorte d'enfant naturel qu'aucun père n'a jamais reconnu, au point qu'on attribue la responsabilité de la République à l'auteur d'un simple amendement voté à une voix de majorité, le fameux amendement Wallon, qui dit simplement : « Le Président de la République est élu par le Sénat et par la Chambre. » Cette constatation bénigne, c'est le seul fondement légal de la République. Avec cet acte de naissance, qu'on pourrait plutôt appeler un acte de notoriété, la République dure depuis plus de soixante-quatre ans, alors qu'aucune de nos constitutions les plus solennelles n'a duré plus de dix-huit ans (monarchie de Juillet, second Empire).

Les gens pressés courront peut-être aux points réputés délicats, ceux qui ont troublé ou bercé leur jeunesse. Rappelons-nous Jules Ferry s'écroulant sous les invectives de Clemenceau, à cause du désastre de Lang-Son. Et il n'y avait pas de désastre de Lang-Son! La paix sera signée quelques jours

1. A ce propos, on lira avec intérêt le nouveau volume des mémoires de Chesnelong publiés par son petit-fils, l'*Avènement de la République, 1873-1875* (Perrin).

après, sur les bases dictées par Jules Ferry lui-même bien avant cet incident si dramatiquement grossi par le manque de sang-froid des uns, le parti pris des autres, l'inexpérience coloniale des uns et des autres. Notre histoire contemporaine est pleine de mélancolie. Nous sommes incorrigibles. On a bien tort de nous accuser de manquer de continuité : le pays a fini par s'émouvoir et s'irriter de voir les ministères défunts renaître indéfiniment sous une marque nouvelle avec les mêmes éléments. Ce n'est pas nouveau. Waldeck-Rousseau, dans un de ses grands discours, le déplorait déjà : « Nous avons vu, d'abord par timidité, et aussi peut-être par amitié, refaire des ministères avec les morceaux de ministères tombés, et, dans certains cabinets, on aurait pu retrouver les échantillons divers de tous ceux qui les avaient précédés; ce n'est pas là une bonne méthode de gouvernement. »

L'affaire Dreyfus est exposée sans passion ni complication inutile. On en peut parler maintenant même à table sans s'exposer à voir les convives se jeter les assiettes à la figure comme dans la fameuse caricature de Caran d'Ache. Si elle a encore des obscurités, on peut chercher à les éclaircir comme pour toute autre question historique. Un ouvrage ingénieux, *Histoire et Psychologie de l'Affaire Dreyfus*, de M. Henri Mazel (Boivin), vient de s'y efforcer par une conjecture piquante dont le seul inconvénient est de ne reposer sur aucune preuve matérielle. L'auteur du fameux bordereau serait l'attaché militaire allemand Schwarzkoppen. Il savait parfaitement que sa corbeille à papiers n'avait pas de secrets pour notre service de contre-espionnage. Il aurait voulu lui jouer un bon tour, lui inspirer une défiance, imprécise et d'autant plus troublante, à l'égard d'un de nos officiers. Cette manœuvre de petite guerre aurait trop bien réussi. Plus tard, quand Schwarzkoppen a vu le soupçon tomber sur un innocent, il n'aurait pas pu ou on ne l'aurait pas laissé avouer sa mystification. Tout cela est déduit avec la sagacité d'un Sherlock Holmes. C'est curieux, c'est possible, mais indémontrable. Il va sans dire que M. Robert David ne s'engage pas dans de pareilles hypothèses.

L'histoire de M. Robert David justifie son sous-titre : « De

1871 à nos jours. » Elle va jusqu'aux événements tout récents. Elle parle de l'affaire Stavisky, du retour au pouvoir de M. Doumergue. M. Robert David conclut à la nécessité urgente de réformer l'État et ne croit pas à la possibilité d'y arriver par une commission de la Chambre, vu la « déformation professionnelle » qui empêche les profiteurs des abus de les corriger. C'est pourquoi il met « à la base de toute réforme, d'abord et avant tout, la réforme des mœurs par la réforme du scrutin ». Mais ceci, c'est de la politique — de la politique au sens large et noble du mot, évidemment — tout de même, ce n'est plus de l'histoire, ou plutôt, c'est une autre histoire...

A. ALBERT-PETIT

LE THÉÂTRE

M. Henri Duvernois : *Rouge* (Théâtre Saint-Georges). — M. Noël Coward : *Sérénade à trois*, adaptation française de M. Jean Bommart (*Nouvelle Comédie*). — Deux reprises : *La Prisonnière*, de M. Édouard Bourdet (La Michodière). — *Jeanne Doré*, de M. Tristan Bernard, avec Mme Suzanne Després (Odéon).

On connaît notre amitié pour M. Henri Duvernois, notre admiration pour son talent. Alors, on nous croira, je l'espère, si nous disons que, contraint de ne pas le complimenter sans réserve pour son dernier ouvrage, nous en éprouvons quelque chagrin. Mais la critique est un emploi d'où un écrivain retire plus d'ennuis que d'agréments, et la seule raison qui le puisse pousser à continuer de l'exercer tient précisément dans cette loi dure qui l'oblige à dire ce qu'il croit être la vérité.

Allons tout de suite au fond des choses. Quelle est l'essence de Duvernois, le propre de sa fantaisie? C'est qu'elle réalise un accord, ou une dissonance musicale extraordinairement sensible, entre l'ironie et l'émotion, c'est qu'elle touche en même temps qu'elle amuse, arrête au bord des cils les pleurs sur le point de couler, les résorbe dans un sourire. Chez Duvernois, les personnages sont le produit d'une expérience profonde, les fruits imprévus et savoureux d'une jeunesse difficile. Ils sont réels, ces bizarres; ils existent, ces drôles de pistolets. Et quand ils se mettent à parler, ils ne mentent point.

Entendez que, même alors qu'ils débitent des mensonges (et comment les petites femmes de Duvernois n'en débiteraient-elles pas?) l'auteur prête à leurs feintes, à leurs roueries un ton si juste, qu'ils en acquièrent une autre espèce de franchise : bref, ils mentent comme dans la vie, et donc ne mentent pas au regard de l'art. Les dialogues de Duvernois sont extrêmement surveillés, car le miracle, c'est de donner un pétillement d'esprit léger à des observations constamment tristes. L'humour naît de ces oppositions perpétuelles, savamment ménagées. Que le personnage cesse un instant d'être vrai, que le dialogue perde une minute sa vraisemblance, et tout est par terre.

J'avoue que je n'ai retrouvé, ni dans les fantoches de *Rouge*, ni dans l'histoire abracadabrante que M. Duvernois organise autour d'eux ce précieux jeu de bascule qui, tant de fois, m'a ravi en d'autres ouvrages.

L'auteur imagine un nouveau riche que son ascension n'a pas grisé — et ce personnage-là est le seul, peut-être, dans la pièce, qui ait le caractère de l'authenticité. Théveniaud est veuf. Jadis petit réparateur de bicyclettes, il est devenu un grand industriel, sans cesser d'être humain. Où la convention commence, c'est avec les enfants : un fils, Charles, âgé de quinze ou seize ans, gros réjoui, désolant, qui ne pense qu'à la boustifaille (ce trait est bien appuyé), et une fille, Jacquotte, qui sera l'héroïne de la comédie. C'est la « garçonne » hardie et pure, insolente et sensible, au fond plus virginale que « l'oie blanche » d'autrefois. Une ancienne amie de Théveniaud, madame Gallisson, vient lui présenter son neveu, Clément Fournier, un « jeune homme pauvre ». Le brave Théveniaud engage aussitôt ce garçon comme précepteur du gros Charles, sans lui cacher que la tâche sera rude. Mais les appointements sont énormes et, si le maître parvient à dresser ce poulain gras à lard, la récompense sera fabuleuse. Clément donne la première leçon en présence de Jacquotte (dans le salon, par commodité scénique, mais il est par trop invraisemblable que, dans l'hôtel d'un archi-millionnaire, on n'ait pu trouver d'autre coin). C'est alors qu'a lieu l'accrochage. Les réflexions impertinentes de Jacquotte poussent Clément à une violente diatribe contre les riches.

Jacquotte, furieuse, en appelle à son papa, exige le renvoi de ce « bolchevik ». Théveniaud feint d'y consentir. Mais sans cacher à sa fille que ce congé sera un effondrement pour le « jeune homme pauvre ». Aussitôt, l'œil de Jacquotte se mouille. Les paroles de son père lui sont une illumination. Elle demande pardon à Clément, le supplie (pas longtemps, car il cède tout de suite) de ne pas partir.

Au deuxième acte, ils sont mariés : c'est le saut à pieds joints dans l'artificiel. Le mariage, le ménage, tout repose sur le malentendu suivant : Jacquotte a vu en Clément un apôtre de la révolution sociale, elle s'est enflammée pour cette cause, elle a rêvé d'un avenir où elle-même soutiendrait dans ses luttes un jeune tribun marchant de succès en succès. Or, Clément n'a aucune conviction politique. Sa sortie contre les riches n'était qu'un accès d'humeur, dû à l'attitude provocante de Jacquotte, peut-être aussi la réaction d'un timide à un sentiment naissant. Mais il suffira que la « vamp » Molda, secrétaire du fameux Chadek, l'un des chefs du parti communiste, fasse les yeux doux au révolutionnaire novice, pour que Jacquotte, mordue de jalousie, envoie promener son rouge idéal. Clément se précipite sur l'occasion qui s'offre à lui d'avouer qu'il n'a rien d'un fanatique. Seul, un certain esprit de contradiction a pu l'entraîner naguère à soutenir des opinions avancées : simple réflexe nerveux. Et les époux, délivrés, s'embrassent. Vive l'amour! Vive la bourgeoisie!

On aurait mauvaise grâce à insister sur les objections que, dans le cadre même de la fantaisie, soulève une anecdote aussi puérile. Les personnages épisodiques, de surcroît, sont dépourvus de ces traits inventés qui eussent pu renouveler le thème : vraiment, le socialiste mondain, l'agitateur en smoking a beaucoup servi. Les revuistes, depuis longtemps, l'ont abandonné.

L'interprétation la meilleure ne peut rien changer à ce qui se passe là. Car c'est une tâche décevante que d'essayer de ramener dans le vrai ce qui délibérément s'en éloigne. Le jeu même des interprètes finit par pâtir de cette situation impossible : contraints de voler sans cesse au secours de ce qui ne peut être sauvé, ils s'agitent alors dans le vide.

Les finesses de madame Gaby Morlay, les nuances de son

comique délicat et souffrant se perdent, cette fois, dans une gesticulation continuelle. D'ordinaire, les courtes répliques, les silences significatifs, chargés de longs regards, voilà où elle triomphe. Mais les discours suivis, enchaînés, abondants nuisent à son magnétisme. Or, madame Gaby Morlay parle beaucoup dans *Rouge*.

Certes, madame Jeanne Lion, M. Signoret, qui a mis la pièce en scène, M. Lecourtois sont tous d'excellents artistes, et j'ai plaisir à les louer. M. Hebey tient le rôle du jeune goinfre. Il n'y est pas très drôle. Pour jouer les Pauley — même en herbe — la corpulence ne suffit pas.

***

J'avais cru, sur la foi des premiers comptes rendus, que la pièce de M. Coward, *Sérénade à trois*, était une comédie-vaudeville, toute en gais mouvements, en surprises et en coq-à-l'âne. C'est une comédie d'analyse. Seulement l'analyse y est d'un court! Les protagonistes, souvent, s'y reprochent entre eux de couper les cheveux en quatre. Nulle capillarité pourtant ici. Je ne vois que d'énormes câbles, que huit mains, gauchement (mais non sans prétention), s'évertuent à trancher. Oh! M. Coward est loin de Dostoïevsky! Pourquoi ne se contente-t-il pas toujours de l'élégant jeu sportif qu'on aime applaudir au théâtre Michel, dans *les Amants terribles* (revus par M. Puget)?

Gilda trompe Otto avec Léo. Otto s'en va, puis reparaît un an plus tard, et trompe Léo avec Gilda. Gilda, un peu dégoûtée d'elle-même, s'en va avec Ernest, homme d'âge. Otto et Léo reparaissent, un an plus tard, ensemble. Gilda plaque Ernest, et les scrupules. Elle file avec les deux gigolos.

On a parlé d'immoralité. Sans doute, et il est agréable de penser que les Américains, peut-être, cesseront bientôt d'attribuer au seul théâtre français le privilège de peindre les mœurs légères avec cynisme et délectation. Mais ce n'est là, en réalité, qu'une apparence. La plus frivole de nos comédies boulevardières traite encore les choses de l'amour avec sérieux et profondeur en comparaison de cette folie anglaise. Chez M. Coward, les rapports physiques entre les sexes sont affaire

d'hygiène : gymnastique et ablutions. Rien de plus. D'où une congénitale innocence. — Mais, direz-vous, pourquoi alors ces naïfs cherchent-ils à s'analyser? — Parce qu'ils sont idiots. Parce que, étant tels, ils se croient malins. Deux jeunes fox, une levrette gentille et un caniche défrisé, qui font les philosophes. On rit d'abord de leurs ébats, de leur outrecuidance ingénue à vouloir en raisonner. Puis on rit moins.

C'est M. Raymond Rouleau qui a dessiné les décors et mis la pièce en scène avec son goût habituel. En outre, il est excellent dans le personnage de Léo, le plus « intellectuel » des quatre. Parfait également M. Charles Dechamps (le caniche). Ce comédien joue toujours juste. Madame Blanche Montel a de la mesure, du tact, voire des passages de mélancolie, dans un rôle absurde. Mais le meilleur de tous est M. Aumont. Je prédis à ce jeune homme une brillante carrière.

***

Nous n'avons pas l'habitude de parler ici des reprises. Mais, quand il en est de remarquables, on se doit de les signaler. Tel est le cas pour *la Prisonnière* et pour *Jeanne Doré*.

J'ai écouté *la Prisonnière* avec cette attention profonde qui tient moins à une volonté préconçue de l'auditeur qu'à l'obligation d'écouter intensément qu'impose à l'esprit la force même d'une œuvre. Ici rien ne manque et rien n'est à retrancher. Une plénitude solide. Une construction dramatique du plus ferme métier. Probité, sobriété, austérité, trois vertus modestes qui, réunies, font la grandeur vraie, durable. Habileté, voire malice, avec cela, dans le jeu, les suspens, les retards d'une énigme. Chaque personnage à sa place et chacun disant ce qu'il faut. Chacun, en dehors même de sa fonction dans l'ensemble du drame, vivant d'une vie propre, personnelle, dont on imagine les entours, dont on se plaît à soupçonner les mystères. Certes, *la Prisonnière* est un chef-d'œuvre en soi. La seule chose qui fait que la pièce sera toujours un peu (et encore! je n'en suis pas sûr!) dépaysée parmi les chefs-d'œuvre classiques, c'est que nous attachons à l'idée du chef-d'œuvre classique un caractère d'humanité générale qui manque ici à la donnée : *La Prisonnière* pâtit de rester un cas

particulier — assez fréquent peut-être — particulier tout de même. Mais ce désavantage demeure extrinsèque à l'ouvrage. Il est une conséquence du postulat. Ce n'est donc pas une réserve que nous formulons : plutôt un regret, le regret que cet art admirable ne s'exerce pas, dans *la Prisonnière*, sur le plan de l'universel.

A peine ai-je écrit cela, que je m'aperçois que ce regret lui-même est trop absolu. En effet, l'universel pénètre de toutes parts ici le particulier. Le drame est même tout entier dans le conflit de l'un avec l'autre, de la règle avec l'anomalie. Sauf Irène, tous les personnages sont dans la norme. C'est pourquoi Irène, le « fantôme », les trouble, les inquiète, ces « vivants ». Mais ils sont les plus forts, ils sont la loi, ils sont le nombre. Ils renverront l'obsédée à son obsession, à son vice, à sa chaîne. Ils l'élimineront.

Interprétation d'une haute tenue, avec MM. Jean Max, Jacques Dumesnil, mesdemoiselles Edwige Feuillère et Assia, et M. Mauloy. Mademoiselle Annie Ducaux me paraît incarner le personnage de « la prisonnière » mieux encore que mademoiselle Sylvie jadis, laquelle semblait faite davantage pour représenter la terrible Sapho, la dominatrice invisible. Mademoiselle Ducaux est plus « pantelante ». Et elle est bien belle.

***

Il faut avoir vu à l'Odéon, madame Suzanne Després dans *Jeanne Doré*. Ce rôle, malgré le génie de la créatrice, qui fut, comme on sait, Sarah Bernhardt, trouve en madame Suzanne Després sa véritable interprète. Notre maître Tristan Bernard, dans ce drame, s'attache à démontrer que le crime lui-même est chose familière : une rencontre fatale de menus faits, de hasards, un vertige, une faiblesse. Madame Després joue la mère du lamentable assassin. Son art contenu, riche en dessous, et d'expression toujours simple, obtient des effets déchirants. Saluons.

FRANÇOIS PORCHÉ

TABLEAUX DE PARIS

DÉJEUNERS

Au cirque. — « Voulez-vous déjeuner au Cirque? » m'avait demandé Edmond Jaloux, qui ajoutait de sa voix la plus douce :

— Devant les lions, les éléphants, etc., bien entendu!...

A l'instant, ce « bien entendu » m'avait décidé. Nous nous trouvions dans la petite cuisine que la princesse Edmond de Polignac a fait aménager près de son atelier, dans le jardin de la rue Cortambert. Colette, qui portait sur sa robe du soir, un tablier blanc, car elle faisait cuire des truffes au champagne, Colette m'avait dit : « Mais oui, viens donc! »

Et dans ses yeux gris se succédèrent les lueurs de ses savantes gamineries, de la grande sagesse que donnent la maturité et ce désenchantement prestigieux qu'elle mêle à ses récits.

Le surlendemain, je me rendis à la Porte de Versailles, où prend fin cette rue de Vaugirard qu'on croit ne voir jamais finir. Au milieu de terrains encombrés, devant les bâtiments de la Foire de Paris, le Cirque Amar semblait le centre du campement d'un émir voyageant à travers l'Asie.

Des autos stationnaient à l'intérieur des barrières. Une sourde et chaude atmosphère régnait dans le cirque. La partie supérieure en était éclairée par un cercle de vitres jaunes. Cette lumière romantique qui baignait le rouge foncé des tentures et des gradins, nous l'avons vue sur les esquisses de

Delacroix, de Chassériau ou Dehodency et de leur émule obscur et modeste, M. Auguste.

J'aime évoquer les pochades de l'ami d'Eugène Delacroix, en pénétrant dans ce cirque. Mais le repas est commencé et les invités alignés déjà le long d'une table en forme de *T* que préside Colette.

Les fleurs emplissant des vases de forme hispano-mauresque, cet éclairage d'Alhambra tombant de haut, l'étouffement des voix que le velum et les cloisons d'étoffe épaississent, on ne sait quelles senteurs de voyage, eussent déjà fait rêver bien des gens.

J'ai le plaisir de me trouver entre Colette et la femme de l'un des quatre frères Amar. Je l'interroge sur l'organisation, les tribulations d'une pareille entreprise. Devant nous, l'emplacement d'une partie des fauteuils réservés au public est occupé par un orchestre aux musiciens vêtus d'un uniforme vert bleu et coiffés d'un shako. Dans un instant de silence :

— Ce sont les Tchéco-Slovaques, — me dit ma voisine... — d'excellents musiciens. Ils font partie du cirque et voyagent avec nous. Ils couchent dans des hamacs superposés, comme le personnel. Mais, les *artistes*, eux, nous ne les « logeons » pas!

— Vraiment?

J'imaginais les demoiselles pailletées, aux maillots roses, dormant aussi dans des hamacs, au fond des voitures suivant, sur les grands chemins, la roulotte du dompteur à l'épaule balafrée et du myrmidon aux lourdes mains.

— Ils se logent à l'hôtel et s'y nourrissent à leurs frais... Le changement de cuisine n'est pas bon pour les athlètes, alors la plupart font faire leur popote par leur femme, car presque tous nos artistes sont mariés.

Le visage calme, le profil légèrement busqué, l'œil noir, brillant et doux, joliment et délicatement fardée, des brillants éclairant la toilette, madame Amar garde je ne sais quoi de réservé qui est de bon ton :

— Mes trois belles-sœurs et moi, — reprend-elle, — nous nous entendons très bien, — jamais un mot.

Ce *jamais un mot* sec comme un trait de lame, évoque des centaines de kilomètres franchis dans des roulottes automobiles qui ne communiquent pas.

— Chacun chez soi, — ajoute ma voisine, — en manière de péroraison sur un ton qui la ferait paraître presque absente, si ne veillait, à l'ombre des paupières bleuies, ce regard intensément noir qui va soudain se promener au loin dans les ténèbres du cirque, comme le feu à main d'un veilleur de nuit.

— Une tigresse est en train d'accoucher, en ce moment, — reprend-elle. — Mais il y en a peut-être pour deux jours. C'est normal.

L'orchestre attaque je ne sais quel de ces airs qui ne semblent avoir été créés que pour les cirques, dès que ceux-ci les ont adoptés. Chœurs d'opéras pour pas-de-quatre, ouvertures dont les compositeurs ne paraissent avoir eu pour but que de faire osciller sur leurs pattes des ours blancs et des lions enchaînés, rêvant de ciels couchants et de parades anciennes. Le chef au shako vert conduit avec adresse ses Tchéco-Slovaques errants. Ils ont rêvé d'être de grands artistes, peut-être, de faire chanter les reines de la scène. Ils accompagnent des jongleurs, aujourd'hui.

— Les quatres frères s'occupent de tout, — continue ma voisine. — Leur mère vit encore. Elle a soixante-douze ans. Elle regrettait bien de ne pas être ici, pour ce déjeuner. Mais on répare sa roulotte (je crois que madame Amar dit : *sa voiture*) et elle a voulu surveiller elle-même le travail... Celle-là, je vous assure qu'elle ne peut voir traîner un morceau de bois sans le faire ramasser, aussitôt!

Mais, à ma droite, Colette prodigue les sourdes exclamations et des remarques imprévues.

On vient de placer sur la piste, de chaque côté de la base du T, deux socles ronds. Des éléphants paraissent sous les tentures levées, là-bas, dans l'ombre, sur le flanc d'une scène. Ils avancent, comme mûs par des moteurs silencieux. Chacun d'eux est conduit par un homme en livrée.

Edmond Jaloux et Colette se sont dressés. D'autres les imitent, des écrivains familiers des cirques, comme M. Serge, qui écrit et dessine à *Comœdia* avec talent et dont la verve n'a cessé d'amuser ses voisins, depuis le début du repas. Gérard Bauër, André Salmon demeurent plus calmes. Peut-être l'espèce humaine a-t-elle comblé leur faculté de s'émouvoir et n'éprouvent-ils d'autre sentiment que celui qui pousse à

reconnaître qu'un spectacle de ménagerie est bon, sans souhaiter de caresser la croupe de l'éléphant ou de flairer l'haleine grondante du lion.

Mais Colette et Jaloux chérissent les bêtes d'un inépuisable et tendre instinct. Les photographes accourus saisissent l'amie de Toby-Chien, à flanc d'éléphant, puis Jaloux, tenant en laisse un puma qu'il nourrit et flatte avec tant de délicatesses, tant de bonté, qu'on voudrait le lui offrir, le lui voir emmener en sachant qu'il va le regarder dormir et manger, à satiété, sur ses tapis.

La vie est courte. Il nous semble que nous ne saurions trouver assez de temps pour que notre bonne volonté envers les animaux devienne le point de départ d'une action vraiment efficace.

— Chacun chez soi, — disait tout à l'heure ma voisine, en parlant de ses belles-sœurs.

— Chacun chez soi, — dois-je me dire à mon tour, intérieurement, en regardant les fauves captifs, les éléphants dressés, qui ne sauraient espérer rien de moi, de moi qui n'attend rien d'eux.

Pour l'entremets, les convives se sont remis à table, même M. Henri Thétard, le brillant et fidèle historiographe du cirque.

Mais voilà que du fond des ténèbres que maintiennent les épais rideaux dissimulant les espaces réservés aux ménageries, du fond du cirque, l'un des quatre frères accourt, tenant dans sa main haut levée, et se hâtant, une vague chose encore indistincte et qu'il nous apporte.

— Une petite tigresse!... Elle vient de naître, à l'instant!

Et il lève le bras, au-dessus de Colette assise, qui se soulève, tendue, devant cette moitié de chat, d'un ton havane pâle, mouchetée de brun et toute humide encore et un peu rougie et chaude des entrailles maternelles.

— Une petite tigresse!... Comment va-t-on l'appeler?

— Colette!

Les convives ont lancé ce nom, tous à la fois. Bien des hasards environnent cette destinée, peut-être éphémère. Le lieu de la naissance, le nom. Celui qui porte la jeune tigresse la tient par le dos. La tête est parfaite dans sa petitesse.

Alors, alors, brusquement, la gueule s'ouvre, immense dans sa pâleur de rose du Bengale. La bête pousse un long cri, un cri comme un salut déchirant à la vie, un cri comme à l'aurore des mondes.

— Portez-la vite à sa mère, — s'écrie Colette, — portez-la vite à sa mère!

Colette connaît tous les instincts des bêtes.

— Si la mère sent qu'on l'a touchée, elle la mangera, — dit-elle en frissonnant, derrière ses paupières fardées d'un gris bleu.

***

Au Quai d'Orsay. — Le chancelier Schuschnigg et son ministre des Affaires étrangères, le baron Berger-Waldenegg sont attendus à déjeuner, au Quai d'Orsay.

Ce palais à l'italienne des débuts du règne de Napoléon III a pris suffisamment de patine, pour ne paraître ni trop reluisant ni trop fané. Des tapisseries d'après des cartons de Rubens, s'y éteignent lentement, dans ce que laissent filtrer de jour les nuages de février. Mais les lustres sont plus brillants qu'ils ne le furent au temps des bougies. Leur cercle est immense et leur jupe de cristaux scintille, au-dessus des tapis cramoisis.

A travers les vitres, le jardin aux carrés de gazon, aux arbres dénudés, laisse apercevoir un rectangle d'architectures couronnées de balustres. Nous sommes dans un palais.

M. Pierre Laval attend ses invités en causant avec le général Denain qui porte une jaquette. Nous ne pourrons compter qu'un uniforme à ce déjeuner de soixante-dix convives, — celui de l'attaché militaire autrichien.

Lorsque le comte Walewski occupait le poste des Affaires étrangères, entre 1855 et 1860, ce sont les jaquettes ou les habits noirs qui devaient être rares. Des fêtes étaient fréquemment données au Quai d'Orsay. Les difficultés de la politique s'y trouvaient peut-être élucidées, aussi heureusement qu'autour d'un tapis vert. Le Ministre bénéficiait d'une parenté avec l'Empereur. Le prestige d'être le fils naturel de Napoléon Ier et de la comtesse Walewska, la seule femme, peut-

être, qui eût aimé l'Empereur, lui créait un rang distinct. Les correspondances, les souvenirs de ce temps, — il y a soixante-dix ans — relatent complaisamment ces fêtes costumées que nous arriverions difficilement à concevoir aujourd'hui, dans un ministère. C'est à l'un de ces bals pourtant, que la comtesse de Castiglione, l'envoyée de Cavour, qui cherchait à gagner la faveur de l'empereur Napoléon III, parut en *Dame de Cœur*, audace qui produisit un effet déplorable.

Les photographies de ce costume, coloriées par madame de Castiglione elle-même, qui prenait ingénument grand soin des témoignages à laisser d'une beauté, à laquelle elle se consacrait avec une sorte d'émerveillement désespéré, — les photographies nous montrent une dame à la jupe et au corsage ornés, certes, de beaucoup de cœurs, mais tellement *habillée* qu'il n'est pas une femme, jolie ou non, qui consentirait encore à n'exhiber d'elle-même que deux bras dans de telles manches et si peu de gorge.

Cependant, l'Impératrice ne put retenir une flèche, en l'apercevant :

— Trop bas, le cœur! — dit-elle entre les lèvres, les yeux fixés sur tant de cœurs dont le plus important était malencontreusement descendu « trop bas ».

Pourquoi évoquer ces distractions d'un autre âge? Les gouvernements ne songeraient plus à offrir un bal costumé.

La rapidité des communications, la simultanéité, peut-on dire, entre les faits et leur répercussion dans le monde entier, supprime toute zone d'accalmie et même de protection. L'Europe, les cinq parties du monde, vivent en rapports si étroits et si dangereux, les difficultés que créent dans certains pays l'absence de chefs ou leurs rivalités donnent aux hommes qui tentent de gouverner, les mêmes préoccupations qu'a un commerçant ou un industriel menacé par la faillite.

Ils sont bien chimériques, ceux qui pensent que le calme ou quelque félicité sont encore promis à la Terre. Tant d'années vont s'écouler, pendant lesquelles les complications de toutes sortes se multiplieront, qu'il est même surprenant que des esprits rassis briguent encore le pouvoir.

M. Schuschnigg a la simplicité des hommes qui accomplis-

sent leur devoir. On ne peut s'empêcher, en le voyant pour la première fois, d'évoquer le chancelier Dollfuss et sa fin tragique; ceux qui ont fait entrer notre hôte dans Paris... par la gare de Reuilly, dont certaines portes qui n'avaient pas été ouvertes depuis longtemps ne cédaient point, ont rendu plus précise cette évocation. L'effet en a été plus regrettable pour nous dans le monde entier que ne l'auraient été quelques coups de sifflets de communistes internationaux.

Cette gare de Reuilly, nous y avons vu, pendant la retraite de la Marne, des trains entiers déverser des blessés que l'on transportait depuis plusieurs jours, par une température caniculaire, dans des convois que l'infection, les fièvres et les puanteurs de la déroute avaient envahis.

— Mais on venait de la repeindre! — a riposté je ne sais lequel des promoteurs de cette déplorable initiative.

M. Pierre Laval accueille ses hôtes autrichiens avec l'expression d'un homme décidé, solide et humain. Il est parfaitement simple et parfaitement à l'aise. Il ne dit rien d'oiseux pour remplir des silences qu'il pourrait appréhender. Et sur son visage ne se lisent ni l'incertitude ni la moindre vanité.

Dans le second salon où s'est engagée une partie des convives, madame Laval représente ce type, heureusement bien français encore, d'une femme qui se consacre à son foyer, qui ne croit point nécessaire d'orner d'un bijou quelconque une robe qui, d'ailleurs, ne se remarquerait sans doute pas au milieu d'une assemblée de bonnes sœurs. Le rôle qu'elle est appelée à jouer, parce que femme du ministre des Affaires étrangères, ne saurait rien modifier à une personnalité qu'elle garde intacte, avec fraîcheur. Cela se lit sans être bien psychologue et nous plaît, sous les grands lustres frangés de cristaux destinés à multiplier sur leurs facettes les lueurs dansantes des bougies d'autrefois.

Une amie s'écriait l'autre jour, après avoir dîné avec je ne sais plus quelle dame de gouvernement qui agitait un sautoir de perles, que ce bijou était *suspect*.

— Ou il vaut quatre millions, ou il vaut quatre sous, disait-elle. S'il vaut quatre millions, c'est trop tôt!... S'il vaut quatre sous, on veut nous tromper! C'est encore plus grave!

Dans le brouhaha qui précède un pareil repas, deux hommes se remarquent par leur retenue. On dirait qu'ils se plaisent à garder un vide devant eux.

Le premier semble avoir tout aperçu, — sans ciller. Son regard traverse-t-il les figurants qui passent devant lui pour voir plus loin? Il serait difficile de l'assurer comme de le nier, Il donne l'impression d'une maîtrise de soi, acquise ou naturelle, mais surveillée.

J'ai entendu des dames, avec légèreté, le comparer à Fouché.

C'était facile. Ces rapprochements qui bravent le temps et l'honnêteté historique ne sauraient être que bien approximatifs. Sans doute, d'avoir été souvent malmené, naguère, par un maître atrabilaire et fougueux, qu'il servait avec ardeur et jeunesse, d'avoir été combattu, d'avoir lutté contre toutes sortes d'adversaires, tout cela a dû renforcer l'armure. C'est un homme d'autorité froide. Il sait prendre des décisions et les imposer.

— Dix mille postiers viennent me menacer d'une grève, je leur réponds : C'est bon, mettez-vous en grève! — me dit-il.

Et il ajoute :

— J'ai cent dix mille demandes d'emplois.

Et sa main droite esquisse, à peine, un geste qui ne fait guère peser les dix mille grévistes, devant cette armée de cent mille hommes qui ne demandent qu'à remplacer les manquants.

Le second de ces deux hommes, qui n'ont pas encore rempli toute leur destinée, est différent. Maître de soi pareillement certes, et silencieux. Mais l'œil noir laisse parfois passer des feux comme, pendant les soirs d'orage, ces nuées qui nous font découvrir, en se déchirant, des scintillements dans les ténèbres.

Il fut poète. Il a titre et rang d'ambassadeur. Mais le diplomate n'a pas assassiné le rêveur, l'homme qui signait Saint-John-Perse, comme pour dérober alors les traces d'un passage que l'on goûta, dans le privé de quelques cercles littéraires choisis, et demeurer officiellement ignoré.

Je n'imagine pas le Secrétaire général des Affaires étrangères à un bureau. Mais s'y figurait-on davantage l'homme surprenant qui l'y a précédé et s'y consumait?

Brun, le teint mat, le regard noir, le sourire des créoles, juvénile et conscient de sa séduction, un air de vivacité, mêlé à une certaine nonchalance contenue. Et, comme son prédécesseur, auprès de qui peut-être il l'a appris à ses débuts : un certain mépris de l'humanité, allié à une étonnante sûreté d'observation pychologique.

M. Alexis Léger et M. Mandel échappent aux investigations, aux restrictions, aux critiques habituelles que l'on peut formuler sur les diplomates et les parlementaires. Ils se sont formés en marge des traditions et ne sauraient rien distraire d'une personnalité dont ils cultivent et dérobent instinctivement les différents aspects.

S'ils paraissent offrir des aptitudes plus diverses que la plupart de leurs confrères, c'est précisément parce que les hommes complexes et instinctifs ont plus de chance d'évoluer heureusement dans les postes élevés que ceux qui n'y sont parvenus que par les examens, les bureaux, les administrations et les lents cheminements de l'avancement automatique. Ce fut toujours une excellente recommandation que d'avoir été discerné, choisi dans sa jeunesse, par des hommes exceptionnels.

Mais, pour l'observateur inhabituel d'un pareil spectacle de tout un ministère, d'un gouvernement, d'une hiérarchie alignée le long d'une table de plus de soixante-dix convives, autour de deux hôtes étrangers, — que de notes à prendre, au cours d'un repas.

J'y pense en apercevant au centre de la table, M. Flandin qui domine ses voisines de la hauteur d'une tête et M. Schuschnigg, — en me penchant davantage, — qui a le profil effilé d'un politique, les lunettes d'un travailleur appliqué et la nuque allongée d'un rêveur.

***

Au foyer du duc de Guise. — Parmi tant de rues qui ont tant changé chaque jour, celle des Grands-Augustins, qui commence au coin du quai le restaurant Lapérouse, est une des dernières que Balzac reconnaîtrait encore.

Les porches des vieux hôtels d'une noblesse, où l'on comp-

tait, sans doute, moins d'épée que de robe, sont toujours là, s'inclinant vers le ruisseau comme des vieilles à l'ample jupon qui esquisseraient une révérence. Les cours se sont encombrées, assombries. Les chaises n'y pénétreraient plus, les bâtons en seraient trop longs. Certaines façades tombent au néant, à l'abîme, d'autres luttent. On les gratte, on les enduit, on peint leur pierre devenue grasse par l'exhalaison des cheminées et l'haleine du fleuve proche, qui a ses brouillards matinaux. La main des passants, le contact avec tout ce qui, chaque heure, se glisse là, de vivant, depuis des siècles, ont laissé des traces indélébiles.

Des amoureux du temps passé, des descendants peut-être des anciens habitants, emplissent ces demeures qui semblent les étouffer. Les uns par sortilège essaient de rendre encore quelque vie à un passé mort; les autres ne semblent demeurer là que pour renoncer plus sûrement à presque tout ce qui crée aux autres des raisons de vivre.

Ce n'est pas une rue banale. Elle a conservé son vrai visage. Elle est comme un témoignage de plus en plus rare, mais irrécusable de la vie d'autrefois.

Une pareille rue, ce n'était jamais une ligne droite, une chaussée tirée au cordeau et bordée de cubes en ciment, mais un amas de maisons construites les unes à côté des autres, à la place de certaines bâtisses plus anciennes, venues après de plus vieilles, déjà, qui n'avaient été que des chaumières élevées dans les champs, le long d'un chemin tracé par le temps.

Des existences humaines, en nombre considérable, se sont succédé là. On y respire l'haleine de milliers de Français moins pressés que nous, dont la demeure devenait le symbole de leur existence, un cadre qu'ils avaient rendu définitif, en y vivant. Ils ne couraient pas le monde, ne faisaient point, — sans prétexte d'ailleurs, — cinq cents kilomètres dans la journée.

Mais prenaient-ils moins de plaisir à vivre?

Ils lisaient, fréquentaient quelques-uns de leurs pareils avec habitude, continuité, profit.

Tout était plus difficile, sans doute, plus compliqué. Pourtant, ils trouvaient le temps de tout faire, même de décéder

avec quelque noble lenteur, et une certaine mise en scène qui n'allait pas sans grandeur. Les gens meurent comme les mouches, aujourd'hui : on leur escamote même leur dernière heure, presque toujours, comme on supprime le deuil qu'il était admis que l'on portât de leur départ. Mais le souvenir de ceux qui s'en allaient se formait dans les conversations de leurs proches, de leurs amis.

Quelques jours après sa disparition, nous n'entendons plus parler d'un mort. Ce serait un retour en arrière dont les vivants sont devenus incapables. Que restera-t-il de nos contemporains, sauf de rares exceptions? Nous avons détruit tout mystère et nous allons un tel train que nous ne connaissons plus de halte.

Qui n'a pas vécu avant 1900 n'a pas connu la douceur de mourir.

Alors, un homme ayant réussi, avait quelque chance de laisser un nom, des propriétés, des revenus, une œuvre, que sais-je? Que reste-t-il d'un mort, aujourd'hui? Qui peut se vanter de rien léguer désormais à personne? Les œuvres? Celles dont le commerce peut encore tirer quelque bénéfice mises à part, quelques tableaux, par exemple, de quel respect, de quelle curiosité même sont-elles entourées?

Citez seulement dix noms d'hommes estimés ou célèbres, il y a trente ans, devant un Parisien de vingt ou vingt-cinq ans. Il n'en connaîtra pas la moitié. Le passage des hommes ne laisse plus de traces, il n'est plus un souvenir ou un exemple que pour ses contemporains.

Tout ceci avant de pénétrer au fond d'une de ces cours de la rue des Grands-Augustins, dans laquelle un restaurant vient d'être aménagé, au rez-de-chaussée, pour des étudiants.

Chaque jour, augmentent les difficultés que rencontrent les familles de province pour envoyer l'argent nécessaire aux enfants qui terminent leurs études à Paris. Un bon déjeuner, pour deux francs cinquante, voilà ce que madame Léon Daudet a rêvé d'offrir à un certain nombre de jeunes Français patriotes. C'était le vœu d'une mère, d'une mère qui a souffert. Depuis trois semaines, les ouvriers ont transformé les trois pièces, qui n'en forment plus que deux, salle à manger et cuisine.

Murs clairs d'un bleu doux, drapeaux tricolores peints à fresque et dont les hampes croisées sont réunies par une fleur de lys. Celles que l'on voit sur champ d'azur au front des armes de la Ville de Paris. Bon éclairage, aspect souriant. Nous sommes nombreux par ce dernier dimanche de février à inaugurer ce restaurant, auquel sa créatrice a donné le nom de *Foyer du duc de Guise.*

Libéré de la veille, M. Alain de la Rochefordière est fêté : « Bonjour, Alain ! » s'écrient en lui tendant la main, les jeunes filles et jeunes femmes d'Action Française qui ont revêtu même corsage noir, même large nœud de cravate à pois blancs, même tablier à bavette et qui font le service avec grâce et bonne humeur. Les convives sont un peu serrés, — mais voilà presque toujours, les raisons du succès des restaurants de Paris qui deviennent à la mode : il faut s'y attabler coude à coude, et pas trop confortablement ni luxueusement. Ici, nous sommes chez des étudiants, donc la qualité des aliments compte avant tout.

Les croque-monsieur au fromage qui nous sont servis brûlants, avant les gigots de sept heures, cuits lentement dans le suc de petits oignons, témoignent des talents de la cuisinière.

Les mères peuvent encore donner aux jeunes gens l'impression d'un avenir établi sur des bases un peu certaines. Les pères n'osent plus y croire que passagèrement. Un restaurant pour étudiants, où règne la confiance, d'où l'espérance n'est point chassée, où, pendant le repas, l'atmosphère familiale se trouvera recréée, grâce au sourire, à la gentillesse de ces servantes bénévoles, voilà ce qu'une mère a rêvé de fonder et de multiplier à travers Paris.

M. Léon Daudet, qui ne saurait attendre lorsqu'il sent la nécessité de parler, s'est levé dès l'apparition du dessert. Massif et délié, terrible et bon, il évoque le mistral du pays paternel qui secoue la nature pour lui arracher des graines qui n'émigreraient point. Beaucoup de violences qu'on lui reprochait ne préparaient peut-être que le retour à des traditions dont une famille est l'armature, le pivot, l'emblème. Ce n'est déjà point un but si insensé...

Le « retour », prêché par Léon Daudet, n'est point synonyme sans doute de fastes de cour, de vaines prérogatives, auxquelles

dans aucun pays, d'ailleurs, personne ne tient plus guère, mais le retour à la famille, à la stabilité d'un foyer, un foyer national.

La nécessité s'en fait sentir, chaque jour davantage, devant l'envahissement de la France par les éléments de l'anarchie européenne, refoulée sciemment chez nous par les autres États. Une suite de gouvernements, impuissants et terrorisés par quelques meneurs, ne sut point nous défendre.

Voilà ce qui émane de cette allocution que Léon Daudet improvisa, face à des auditeurs, tour à tour, la face large, mains ouvertes.

— Pour nous, nous ne demandons rien, nous n'avons besoin de rien — s'écrie-t-il. — C'est la France qu'il faut sauver, les Français qu'il faut rallier et aider!

M. Maurice Pujo fait remarquer ensuite que ces « méchants » *camelots*, peuvent être charitables, fraternels et, ma foi, doux comme des moutons.

Léon Daudet et ses groupes ont compris que, dans son sein même, la République compte bien des Français dont les buts rejoignent ceux de la jeunesse qu'ils ont maintenue si fraîche et ardente, en compagnie de M. Charles Maurras.

C'est à celui-ci, maintenant, de se lever de sa place, le dernier.

Les quelques mots de préambule de ce grand écrivain français évoquent tout d'abord l'isolement où il se trouve plongé, le silence dans lequel il veille et le cœur par lequel il communique avec ses semblables, grâce à des ondes inconnues mais toujours vibrantes.

La difficulté d'aborder à égalité de moyens un être solitaire et environné de silence, lui confère certaines prérogatives que nous n'accordons qu'à ce que nous a légué le passé. Quand je rencontre M. Charles Maurras je suis presque aussi surpris de voir ses lèvres latines prononcer certaines phrases avec leur saveur de jeunesse, leur ardeur contractée et réfléchie, que si j'entendais parler quelque tête de marbre grecque ou que parmi les géants de Thèbes ou de Louqsor, une voix surgie du granit vînt m'enchanter.

Ces monologues ne laissent à la disposition de celui qui écoute qu'un sourire ému ou la larme secrète qui brûle d'autant plus qu'on veut la refouler.

Un « foyer », un foyer pour des jeunes gens qui n'ont guère d'argent et devant qui l'avenir ne s'est jamais dressé si inquiétant, voilà ce dont madame Léon Daudet poursuit la réalisation. Les dangers dont les hommes de 1848, par exemple, étaient alarmés, font sourire, si nous les comparons à ceux de l'heure actuelle.

Jamais les grandes jeunes filles que la vie moderne a libérées de tant de leçons de piano et de corvées, jamais les femmes disposant de quelques heures par jour, jamais celles qui pourraient reprendre à leurs dépenses somptuaires quelque argent, n'ont eu plus belle occasion de témoigner de leur bonne volonté et de leur courage. Mais, comme le crie M. Maurras : Plus un instant à perdre. S. O. S.! »

ALBERT FLAMENT

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de M. F. Vandérem la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

*Dans la note accompagnant la préface de la seconde édition d'*Adolphe, *que publie votre numéro du 15 février, il est dit que cette préface paraît pour la première fois au complet dans un recueil français.*

Or, il y a là erreur.

Cette préface a été publiée intégralement, par mes soins, par le Bulletin du Bibliophile *du 20 octobre 1933.*

En vous remerciant pour l'insertion de ces lignes, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

F. VANDÉREM

M. Rudler, à qui nous avons communiqué la lettre de M. Vandérem, nous répond :

Oxford, le 27 février 1935.

Ma note ne contient ni erreur ni oubli. Ce qu'elle annonce à vos lecteurs et ce que je leur ai donné, c'est le texte original, authentique et définitif *de Constant lui-même. La* Revue de Paris, *sans contestation possible, est la première à l'avoir republié depuis 1816.*

Je n'ai pas dit et n'avais pas à dire autre chose.

Ce que M. Vandérem a publié, c'est une retraduction de la traduction anglaise *pour les parties dont je n'ai pas retrouvé le brouillon français. Pour le reste, il m'a emprunté mes fragments de brouillon, en reconnaissant sa dette; mais d'ailleurs, ils ne sont plus tous au point, Constant en ayant retouché quelques-uns pour l'impression.*

M. Vandérem ne saurait donc dire qu'il a publié cette préface *intégralement. On ne peut confondre une retraduction de traduction avec un original. Au surplus, la publication de M. Vandérem ne contient rien qui ne se trouve déjà dans Walker, mais en anglais, ce qui ne fait aucune différence pour le fond, et dans mon édition de 1919.*

G. RUDLER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Au cours de ces derniers jours, l'événement principal, devant lequel la Bourse s'est mise instinctivement en position d'expectative, a été la lourde baisse de la livre anglaise. En moins de deux semaines le sterling est passé de 74,50, niveau autour duquel il évoluait avec de petits écarts depuis longtemps, au-dessous de 71. Cette subite faiblesse a surpris et déconcerté tous les marchés. Elle a naturellement donné lieu à de nombreuses interprétations contradictoires de l'ensemble desquelles il est encore impossible de tirer une résultante solide. Le plus sage était, pour la Bourse, d'attendre que la situation se clarifiât quelque peu de ce côté.

Le volume des affaires, toujours dépourvu du concours des capitaux de placement, et seulement alimenté par les opérations de petits professionnels sans grande conviction, s'est donc encore amenuisé.

Il serait bien surprenant que cette situation se modifiât dans un temps prochain.

La question est de savoir si la baisse de la Livre va s'accentuer et si, dans ce cas, de nouvelles masses d'or seraient expédiées de l'étranger en France.

D'autre part, il y a lieu d'attendre les répercussions de cette baisse sur le Dollar, ainsi que les décisions que les États-Unis pourraient être amenés à prendre dans le sens d'une dévaluation plus accentuée de leur monnaie.

Aux préoccupations que causent ainsi, à nouveau, les vagabondages des grandes monnaies étrangères, vont bientôt s'adjoindre, pour nous, les petites agitations coutumières des périodes électorales. C'est, en effet, au début de mai, dans six semaines à peine, qu'auront lieu nos élections municipales. Dans les conjonc-

tures actuelles, en raison de l'irritation qui se manifeste de divers côtés, il est probable que la Bourse voudra attendre, avant de se risquer à quelque initiative.

En attendant, si rien de fâcheux ne survient, l'organisation de notre marché monétaire qui vient de commencer pourrait faire d'appréciables progrès. C'est vraisemblablement à elle que l'on doit la détente du taux des reports à 5 /8 p. 100 fin février contre 1 3 /8 p. 100 à la liquidation précédente et, surtout, les conditions, très sensiblement plus avantageuses que précédemment, auxquelles le département de la Seine vient de réaliser un petit Emprunt de 300 millions. Alors qu'il y a quinze mois, en effet, il avait dû offrir des obligations 5 p. 100 à 852 fr. 50, il a pu cette fois en demander 942 fr. 50 et les obligations ont été immédiatement prises ferme par les grandes Banques. Compte tenu du crédit moral de l'emprunteur, ce petit fait montre que les capitaux reviennent avec plus de confiance vers les emplois de qualité.

C'est une indication sans doute plus importante, pour le moment, que celles fournies par les fluctuations quotidiennes et souvent si déconcertantes des cours inscrits présentement à la cote. On conçoit mal, en effet, qu'il suffise d'opérations boursières ne portant que sur deux ou trois centaines de titres pour provoquer, journellement, sur la plupart de nos grandes entreprises industrielles, des variations dépassant plusieurs centaines de millions. Cette constatation suffit à caractériser le déséquilibre actuel de la Bourse.

A Londres le glissement de la Livre semble avoir causé, jusqu'ici, un certain calme sur le marché. En effet, abstraction faite de la fermeté de certains Kaffirs, la cote a été atone et amorphe.

ANDRÉ PLY,

de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).

INTÉRIEUR D'UNE LOGE DE L'OPÉRA PAR EUGÈNE LAINÉ.

Aux Éditions GRASSET

VIENT DE PARAITRE

PRINCESSE BIBESCO

ÉGALITÉ

roman

"Pour mon Plaisir"
N° 10

"POUR MON PLAISIR"

Une série éclatante s'achève, une autre non moins remarquable va commencer avec les romans de Jean Giono et d'Édouard Peisson. Nous donnerons, cette année, **Les Vues sur l'Europe** d'André Suarès et **Les Souvenirs** de Jean Cocteau ; des romans de Henri Duvernois et de Tristan Derème, **La Dame de Malacca** par Francis de Croisset, et **Les Jeunes Filles**, par Henry de Montherlant ; enfin, quatre récits, **Hobereaux**, par A. de Chateaubriant.

Les souscripteurs à la série complète ont droit à des conditions spéciales (Souscrivez chez votre libraire)

Paraîtront en Avril

JEAN GIONO

QUE MA JOIE DEMEURE

ÉDOUARD PEISSON

PASSAGE DE LA LIGNE